This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

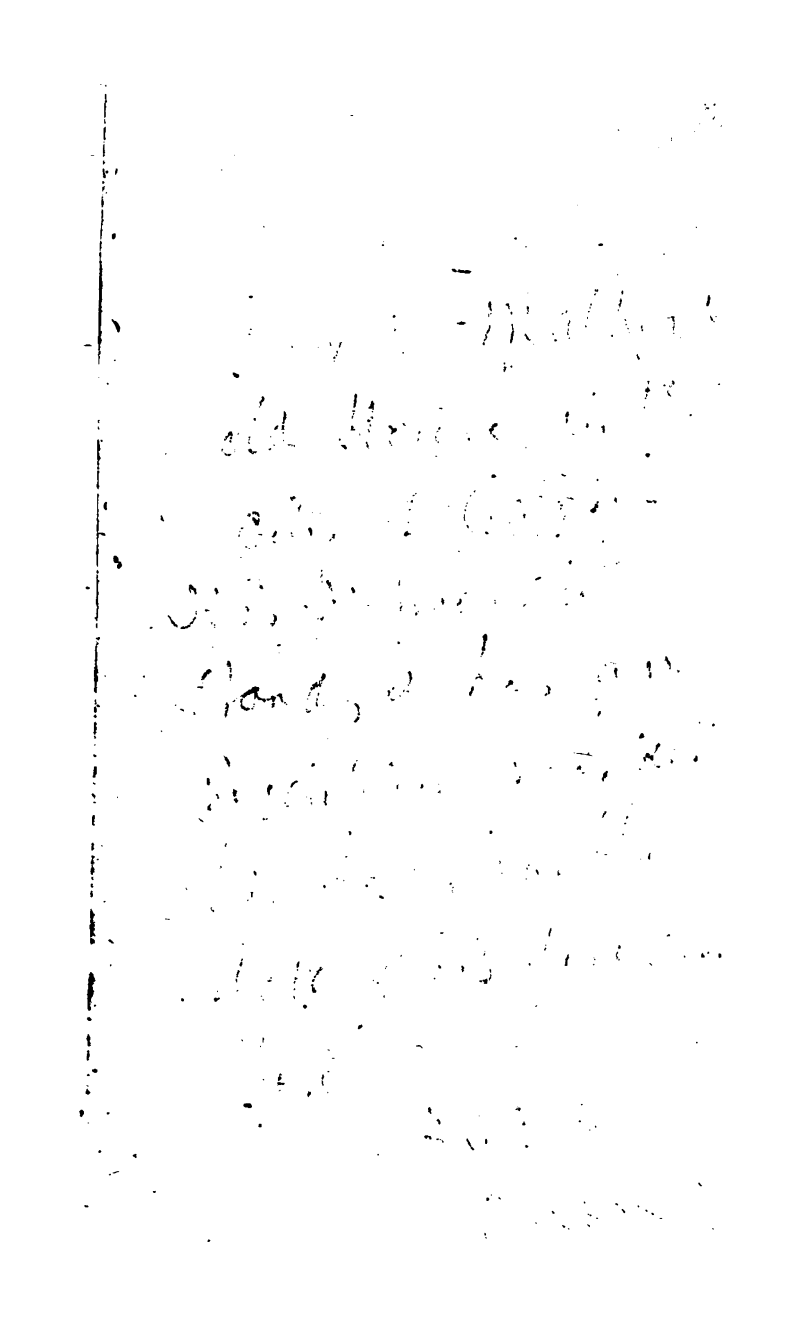
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 1143

ZAHAROFF
FUND

Bought from F. Norman



POÉSIES
DE
MALHERBE.

POÉSIES
DE
MALHERBE,

Rangées par ordre chronologique:

AVEC LA VIE DE L'AUTEUR,
& de courtes Notes,

Par A. G. M. Q.

Nouvelle Édition, revue & corrigée avec soin.

Enfin MALHERBE vint.
BOIL. *Art Poët. Ch.* I.

A LIEGE,
Chez D. DE BOUBERS, Imprimeur-Libraire, rue du Pont, à l'Homme Sauvage.

M. DCC. LXXVIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
30 JUL 1974
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

ON a tout dit, il y a long-temps, de MALHERBE : *depuis Balzac, tous les bons Critiques, ou les meilleurs Juges en Poésie, n'ont rien laissé à dire sur cet Écrivain, le vrai* Restaurateur de la Langue & de la Poésie françoise.

» FRANÇOIS MALHERBE a vû le » premier la route qui pouvoit conduire » à la bonne versification. Parmi tous » les égaremens & les ténébres de l'ig- » norance, il apperçut, il démêla le » premier les vrais moyens d'éclairer cet » Art, il satisfit en même temps l'oreille, » ce juge des Vers le plus absolu, le plus » difficile de tous... C'est lui qui nous ap- » prit ce que c'est d'écrire purement & » suivant les loix d'une correction rigou- » reuse, *cum religione scribere.* Il nous » apprit que la véritable Éloquence a sa » source dans le choix & des Pensées & » des Mots..., Enfin c'est lui qui, par » un coup d'œil juste & pénétrant, qui, » par un goût sûr, épuré, a si bien réussi » à former & à rectifier les esprits des

» Écrivains de ſa Nation qu'on ne doit » qu'aux leçons (qu'il a moins données » par ſes préceptes que par ſes exem- » ples) tous ceux qui rendent aujour- » d'hui la France ſi floriſſante & ſi cé- » lebre. » (*)

Tel eſt le jugement que Balzac a porté de ſon Précurſeur : car on peut dire que Malherbe a fait, pour perfectionner le ſtile des Vers, ou la Poéſie en général, ce que l'éloquent Académicien a fait depuis pour la perfection du ſtile Oratoire. C'eſt à peu près ce même jugement que Deſpréaux nous préſente en d'autres termes, ou traduit en Vers.

ENFIN *Malherbe* vint, & le premier en France,
Fit ſentir dans les Vers une juſte cadence,
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et reduiſit la Muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage Écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix, & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce tems ſert encor de modele.

(*) *Lettre latine de Balzac à Silhon.*

Marchez donc sur ses pas : *Aimez sa pureté,*
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Art Poëtiq. *Ch.* 1.

Voilà l'idée que deux grands Maîtres nous donnent des obligations que la Langue & la Poésie françoise ont également à Malherbe.

M. de Voltaire, *sans les contredire, semble borner tout le mérite de ce Poëte à quelques Stances bien tournées, mais foibles. Peut-être n'a-t-il lû Malherbe que dans sa jeunesse & rapidement. Il connoît trop au moins tous les âges & tous les dégrés de notre Poésie, pour ne pas sentir la justesse de ce que Desprèaux, après Balzac, a si bien remarqué dans Malherbe. S'il ne lui trouve pas toute la force qu'on pourroit en effet desirer dans une partie de ses Odes : c'est que Malherbe, entierement occupé du stile & du tour de ses Vers, vouloit assujettir la Poésie aux regles d'une élocution douce, pure, claire, aisée, & qu'il s'est beaucoup moins attaché à penser fortement qu'à s'exprimer avec grace. Quoi qu'il en soit, sans nous arrêter à faire l'apologie de Malherbe, que nous pourrions justifier même sur le fonds de la Poésie,*

il eſt certain qu'il ne doit jamais être négligé parmi nous, & qu'un Écrivain qui, pour tout dire en un vers, parce que ce ſeul Vers comprend tout,

D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,

doit être inconteſtablement mis à la tête de nos Poëtes Claſſiques.

De toutes les Editions de Malherbe, la plus travaillée, la plus ſçavante, & la plus complette, eſt ſans contredit celle qu'a donné M. le Febvre de S. Marc, *en 1757, à Paris, chez* Barbou, in-8°. *C'eſt donc cette même Édition que nous repréſentons ici, mais ſous un format plus portatif, plus commode, & purgée de beaucoup de fautes qui s'étoient gliſſées dans le texte de 1757.*

Nous avons ſuivi, pour l'ordre des Pieces, la Chronologie établie par M. de S. Marc, parce que nous avons penſé, d'après lui, que c'étoit mettre le Lecteur en état de comparer Malherbe avec lui-même, & de ſuivre ainſi ſes progrès. Auſſi trouvera-t-on qu'il y a loin du Poëme des Larmes de S. Pierre, *à l'Ode au Roi Louis XIII, partant pour l'expédition de la Rochelle.*

On vouloit éviter de faire un trop gros volume, & voici les retranchemens qu'on a faits sur l'Édition de 1757. 1°. *Aux* Mémoires pour la Vie de Malherbe par le Marquis de Racan, *qui sont encore chargés de Notes, on a substitué une* Vie de Malherbe *plus concise & cependant très-entiere, tirée de ces Mémoires mêmes & d'autres Ouvrages.* 2°. *On a totalement retranché le* Discours sur les obligations que la Langue & la Poésie françoise ont à Malherbe. *Ce n'est pas que ce morceau tout grammatical ne mérite d'être conservé; mais on a crû que notre Langue & notre Versification étant épurées, depuis long-temps, des fautes remarquées par Malherbe, ces Remarques n'intéressoient plus gueres que ceux qui s'occupent de ces sortes de recherches.* 3°. *Au lieu de la* Table Raisonnée, *où M. de S. Marc a jetté toutes ses Notes, critiques, historiques, grammaticales, & de pure érudition, on s'est contenté d'expliquer l'historique de certaines Pieces, les noms Géographiques & Mythologiques, & quelques termes surannés, par de courtes Notes mises au bas des pages.*

Quoique l'ancienne Orthographe qu'a

ſuivi M. de S. Marc ne ſoit pas toujours conſtante, on n'y a rien changé qu'en certains endroits, où il pouvoit en réſulter de l'embarras pour quelques Lecteurs.

Pour dédommager un peu les perſonnes (pour qui rien d'érudit ou de ce qu'on produit ſous un nom revéré dans les Lettres, n'eſt jamais faſtidieux ou trop long) de ce que nous avons retranché en faveur de ceux qui, dans Malherbe, ne cherchent que le Poëte ou des Vers, on a joint à ſa Vie une Lettre qu'il adreſſa au Roi, Louis XIII, à l'occaſion de la mort de ſon fils, piece que M. de S. Marc s'eſt contenté d'indiquer. On a même eu, pour l'inſérer, plus d'une raiſon. Cette Lettre eſt d'abord aſſez ſinguliere, & de plus contient quelques détails ſur un fait qui tient à l'hiſtoire de Malherbe. En ſecond lieu, quoiqu'elle ait été imprimée en feuille volante, in-4°. & in-8°. elle ne ſe trouve dans aucune des Éditions de notre Poëte. Enfin, comme elle eſt des derniers temps de Malherbe, elle peut ſervir encore à donner une idée de ſon ſtile en proſe.

VIE

DE

MALHERBE.

FRANÇOIS DE MALHERBE, nacquit à Caen, ſous le regne d'Henri II, vers l'année ou dans l'année 1555. Il étoit de l'illuſtre Maiſon de *Malherbe-Saint-Aignan* qui porta les armes en Angleterre ſous Robert III, Duc de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant. (*) Ce Poëte dans ſa Lettre au Roi Louis XIII. ſur la mort de ſon fils, écrit que l'Écuſſon des Armes de cette ancienne Maiſon (qui étoit le même que le ſien,) ſe voyoit encore dans une Salle de l'Abbaye de S. Étienne de Caen, mais quelle étoit tombée dans l'indigence depuis 200 ans. Cependant, ſelon *M. Huet*, ſa fa-

(*) *Un Payen Malherbe, pour avoir appellé (en duel) Louis, fils de Philippe-Auguſte, perdit la Seigneurie de Bocton-Malherbe dans le Comté de Kents près de Lenham. Cambden, Roy d'armes Anglois, parle de la Maiſon de Malherbe S. Aignan.*

mille poſſédoit depuis long-tems les premieres Magiſtratures de cette ville.

Son Pere, Conſeiller au Baillage, ou, ſelon Racan dans les Mémoires de ſa Vie, Aſſeſſeur à Caen, lui deſtinant ſa charge, le fit étudier dans l'Univerſité de cette ville, où il eut pour Maître le célebre Profeſſeur, *Jean Rouſſel*, qui joignoit le talent de l'Éloquence & celui de la Poéſie Latine à la connoiſſance de la Juriſprudence & des Loix. Il l'envoya enſuite en Allemagne & en Suiſſe, & il prit à Heidelberg & à Bâle les Leçons des plus habiles Profeſſeurs. Revenu à Caen, il fréquenta, ſans quitter l'épée, les Écoles publiques, & il s'exerçoit à y prononcer des Diſcours ſur divers ſujets.

Le Pere de Malherbe ayant embraſſé le Calviniſme dans les derniers tems de ſa Vie, le fils en eut tant de chagrin, qu'à l'âge d'environ dix-neuf ans il quitta le pays, pour paſſer en Provence, à la ſuite du Duc d'Angoulême, (fils naturel d'Henri II), Grand Prieur de France, qui ſuccéda, en 1579, au Maréchal de Retz dans le Gouvernement de cette province.

La protection du Duc lui fit épouſer *Madelaine de Coriolis*, Veuve d'un Conſeiller, & fille d'un Préſident du Parlement d'Aix, & il en eut pluſieurs Enfans tous morts avant lui.

Il fut attaché au Duc d'Angoulême, & reſta

dans sa maison, jusqu'à la mort de ce Prince, qui fut tué à Aix en 1586, par *Philippe Altoviti*, Gentilhomme Marseillois.

Malherbe suivit quelque tems la profession des armes. Pendant la Ligue, lui & un nommé de la Roque qui avoit été comme lui Gentilhomme du Duc d'Angoulême, pousserent si vivement M. de Sully l'espace de deux ou trois lieues, que ce Ministre en garda toujours du ressentiment contre Malherbe.

Au partage d'un fourage ou d'un butin qu'il fit dans une de ses campagnes, il fut fort maltraité par un Capitaine d'infanterie, qui lui ôta son épée; mais il eut raison de cette insulte, se battit avec l'Officier & le blessa dangereusement.

Comme il étoit fixé à Aix depuis la mort du Duc d'Angoulême, il fut commandé pour mener 200 hommes d'infanterie devant la Ville de Martigue, que les Espagnols assiégeoient par mer & les Provençaux par terre. Voilà tout ce que les Mémoires de Racan nous apprennent de sa Vie militaire, d'après ce qu'il lui en avoit raconté lui-même.

L'Ode adressée par Malherbe à Marie de Médicis sur sa bienvenue en France (*) lui avoit fait la plus grande réputation. Dans le voyage qu'Henri IV fit à Lyon en 1601, le Cardinal du Perron parla de ce Poëte au Roi, & voici à quelle occasion. Henri IV lui ayant un jour demandé s'il ne faisoit plus de

(*) *Cette Ode est dans ce Volume.*

Vers, le Cardinal répondit : „ Que depuis que Sa „ Majesté lui faisoit l'honneur de l'employer dans „ ses affaires, il avoit abandonné cet exercice, & „ que d'ailleurs il ne falloit plus que personne „ s'en mêlât, après un Gentilhomme de Normandie établi en Provence, nommé Malherbe, qui „ *avoit porté la Poésie françoise à un si haut* „ *point, que personne n'en pouvoit jamais approcher.* Le Roi retint le nom de Malherbe ; il en parloit même souvent à M. *Desyvetaux*, alors Précepteur du Duc de Vendôme. M. Desyvetaux proposa plusieurs fois de le faire venir de Provence ; mais on ne lui en donna point d'ordre ; & Malherbe ne vint à la Cour que trois ou quatre ans après. Ses affaires particulieres l'amenerent à Paris en 1605, & M. Desyvetaux prit son tems pour en avertir le Roi qui aussi-tôt l'envoya chercher. Henri IV. étoit alors à la veille de partir pour le Limousin ; il ordonna à notre Poëte de faire des Vers sur son voyage, & Malherbe au retour du Roi lui présenta les Stances qui commencent,

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchés. (*)

Henri IV. fut si content de ces Vers, que voulant retenir Malherbe à son service, il donna ordre au Duc de Bellegarde, son Grand Écuyer, d'avoir

(*) *Ces Stances sont dans ce Volume.*

loin de lui, jusqu'à ce qu'il l'eût fait mettre sur l'état de ses Pensionnaires. C'est dès ce moment, suivant toutes les apparences, que Malherbe eut le titre de *Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi*, qu'il prenoit en toutes occasions. Le Duc de Bellegarde le logea chez lui, lui donna sa table avec mille livres de pension, & lui entretint un domestique & un cheval. Il fit chez le Grand Écuyer la connoissance de Racan, qui étoit alors de la Chambre. Celui-ci commençoit à faire des Vers, il s'attacha d'abord à Malherbe, avec lequel il cultiva ses dispositions pour la Poésie, & l'amitié qu'ils contracterent malgré la disproportion de l'âge, dura sans aucune altération entre le Maître & le Disciple jusqu'à la mort du premier.

Il perdit sa mere vers l'an 1615, dans un âge fort avancé, puisqu'il avoit lui-même alors 60 ans. La Reine Mere à cette occasion lui envoya un Gentilhomme, à qui, pour remercîment, il dit : Qu'il *ne pouvoit se revancher de l'honneur que lui faisoit la Reine, qu'en priant Dieu que le Roi son fils pleurât sa mort aussi vieux qu'il pleuroit celle de sa mere.*

Il avoit un frere aîné avec lequel il fut toujours en procès, & qui n'est connu que par ce trait-ci. On reprochoit à notre Poëte la mauvaise intelligence qui étoit entre eux, il répondit : *Puis-je en avoir avec les Turcs & les Moscovites avec qui je n'ai rien à partager ?*

Tous ſes Enfans moururent jeunes. Une de ſes filles âgée de 5 ou 6 ans mourut de la peſte entre ſes bras, & l'on trouve une Épitaphe de cet Enfant parmi les Poéſies de la *Frenaye-Vauquelin*, où Malherbe eſt qualifié de *ſieur de Digly*. Marc-Antoine, le ſeul fils qu'il pût élever, près d'être reçu Conſeiller au Parlement d'Aix, fut tué en duel en 1627 par un Gentilhomme Provençal nommé *De Piles*, qui avoit pour ſecond, ſelon l'uſage du tems, M. *de Bormes*, fils de M. Cauvet, Conſeiller au même Parlement & Beaupère de De Piles.

„ CETTE perte le toucha bien ſenſiblement, dit „ *Balzac* (Entret. 37.) Je le voyois tous les jours „ dans le fort de ſon affliction & je le vis agité de „ pluſieurs penſées différentes. Il ſongea une fois à „ ſe battre contre celui qui avoit tué ſon fils: & „ comme nous lui repréſentâmes, M. de Porcheres „ d'Arbaud & moi, qu'il y avoit trop de diſpro- „ portion de ſon âge de 72 ans à celui d'un homme „ qui n'en avoit que 25: *C'eſt à cauſe de cela que* „ *je veux me battre*, dit-il. *Ne voyez-vous pas que* „ *je ne hazarde qu'un denier contre une piſtole*?

Il fut donc inconſolable de cette mort, & il pourſuivit vivement les meurtriers de ſon fils, comme on le verra par ſa Lettre à Louis XIII, qui eſt à la ſuite de ſa Vie, & par un *Sonnet* qu'on trouve dans ce Volume.

A ne juger du mérite de ce fils que par l'idée qu'en

qu'en avoit son Pere, il méritoit bien ses regrets. Il avoit du talent pour la Poésie, & *il a laissé quelques Vers où il y a plus de feu, mais moins de correction que dans ceux de son Pere.* (*)

Cependant des amis communs s'entremirent pour accommoder l'affaire : un Conseiller du Parlement de Provence lui porta parole pour dix mille écus. Malherbe rejetta d'abord la propositon ; mais comme on lui fit considérer que la vengeance qu'il désiroit n'étant guere possible, vû le crédit que sa Partie avoit à la Cour, il ne devoit pas refuser cette légere satisfaction, il consentit à l'accepter, en protestant qu'il ne garderoit pas une obole de cette somme de dix mille écus, & qu'elle seroit toute employée à construire un Mausolée pour son fils. Peu de tems après cette négociation (dont sa mort prévint l'effet) il fit un voyage à la Cour, qui étoit alors devant la Rochelle, & il en rapporta la maladie dont il mourut 4 ou 5 jours avant la réduction de cette place, qui se rendit le 29 Octobre dans la même année 1627. Il étoit âgé

(*) *Nous aurions bien désiré pouvoir joindre les Poésies du fils à celles du Pere, mais où les trouver ? Nous n'en parlons que sur la foi de M. l'Abbé* Goujet, *dont nous copions le témoignage tiré de sa* Bibliothéque françoise, Tom. XV. pag. 179. *Il seroit le peu qu'il en dit du feu Pere* Bougerel, *de l'Oratoire, qui avoit vu quelques-unes de ces Poésies.*

d'environ 73 ans, & avoit vécu ſous ſix de nos Rois.

Racan n'ayant pu ſe trouver aux derniers momens de ſon ami, parce qu'il étoit employé dans l'armée qui aſſiégeoit la Rochelle, apprit de Porcheres-d'Arbaud les circonſtances de ſa mort.

Malherbe avoit de la religion & rempliſſoit tous les devoirs de Chrétien. S'il lui échappa quelquefois de ces traits libres qui ne tirent point à conſéquence pour les mœurs, ſur-tout dans la bouche d'un Poëte, toute ſa vie (qui paroît avoir été fort réglée) en fut le correctif ou le déſaveu. Il diſoit ſouvent, à l'exemple de *Coeffeteau*, ſon contemporain, mais mort avant lui: *Bonus animus*, *bonus Deus*, *bonus Cultus*, courte profeſſion de foi qui ne doit laiſſer aucun doute ſur ſa maniere de penſer. Il mourut ainſi chrétiennement à Paris entre les mains du Vicaire de Saint Germain l'Auxerrois, & fut inhumé dans cette Égliſe.

On dit qu'une heure avant de mourir, après une eſpece d'agonie, il ſe réveilla comme en ſurſaut pour reprendre ſa Garde ſur un mot qui lui choquoit l'oreille, & que ſon Confeſſeur lui en faiſant une réprimande, il répondit, *qu'il défendroit juſqu'à la mort la pureté de la Langue Françoiſe.*

Il légua par ſon teſtament la moitié de ſa Bibliothéque à *François d'Arbaud de Porcheres*, qui étoit couſin de ſa femme.

Il n'eſt pas aiſé d'établir rien de certain ſur la

fortune ou la condition de Malherbe. D'abord il ne paroît pas que l'eſtime qu'Henri IV avoit pour ce Poëte eût contribué à l'enrichir, & Malherbe s'en prenoit à M. de *Sully* qui n'avoit jamais pu, diſoit-il, lui pardonner l'acharnement de ſa pourſuite avec la Roque. Cependant il nous apprend lui même (Lettre 33,) que Louis XIII lui fit donner pour un Sonnet, 500 écus, qu'il toucha ſur le champ. (*)

Mais, ſi l'on en croit M. *Huet*, ni la penſion de la Reine Mere, ni les bienfaits des Grands, & ſur-tout ceux de la Princeſſe de Conti, (Louiſe-Marguerite de Lorraine, fille d'Henri I, Duc de Guiſe) qui l'honoroit de ſon amitié & d'une confiance particuliere, ne le mirent pas plus à ſon aiſe. Auſſi n'épargnoit-il pas ſa veine, pour tâcher de ſe procurer plus de fortune : ce qui faiſoit dire à Vauquelin Deſyvetaux, *Qu'il demandoit l'aumône le Sonnet à la main.*

Racan marque, dans ſes Mémoires, qu'il logeoit ordinairement en chambre garnie, qu'il étoit aſſez mal meublé, & qu'il n'avoit que 7 ou 8 chaiſes de paille ; enſorte que, quand elles étoient occupées, s'il lui ſurvenoit quelqu'un, il crioit à travers la porte : *Attendez, il n'y a plus de chaiſes.*

Son Épitaphe par *Gombaud* (la ſeule qu'on

(*) *Il auroit bien dû nous indiquer ce heureux Sonnet.*

puiſſe rapporter) confirme l'idée que nous en donne Racan :

L'Apollon de nos jours, Malherbe ici repoſe.
Il a longtems vécu, ſans beaucoup de ſuppoſt :
En quel ſiécle ! Paſſant, je n'en dis autre choſe.
Il eſt mort pauvre, & moi je vis comme il eſt mort.

Rien de tout cela vraiſemblablement ne doit être pris à la lettre. Car enfin, comment concilier, non la pauvreté (ce ſeroit trop dire,) mais le peu d'aiſance de Malherbe, avec toute la conſidération dont il jouiſſoit ſous Henri IV ? On voit par les Pieces Galantes qu'il fit pour ce tendre Monarque, ſous le nom *d'Alcandre*, qu'il entroit au moins pour quelque choſe dans ces délicates confidences qui ſont toujours bien récompenſées. Si l'on joint à la prérogative d'être l'ingénieux interpréte des plus doux ſentimens de ſon Roi, les divertiſſemens que Malherbe faiſoit de tems en tems pour la Cour, & tous les vers qui ſont adreſſés, ſoit à Marie de Médicis pendant ſa Régence, ſoit aux plus grands Seigneurs du Royaume, au Cardinal de Richelieu, à des Surintendans des Finances &c, on concevra difficilement qu'une Muſe auſſi bien accueillie, auſſi employée que l'étoit celle de Malherbe n'ait pas été plus fructueuſe. Le reſſentiment du Miniſtre des finances peut avoir quelquefois arrêté pour lui la main bienfaiſante du Maître ; mais depuis la mort d'Henri IV, Mal-

herbe vécut & fit encore des vers pendant près de 17 ans : sa réputation étoit trop bien établie à la Cour, pour qu'on le perdit de vue. S'il est vrai d'ailleurs que sa Muse fût aussi intéressée que Desyvetaux l'insinuoit, c'est encore une raison de douter qu'elle l'eût toujours été sans succès.

Pour trancher sur cette discussion, disons que Malherbe vécut dans cette heureuse médiocrité qui bornoit les desirs d'Horace, & qui fait la richesse des sages : *Aurea mediocritas.*

Une preuve, au moins, de son économie, c'est le festin qu'il fit un jour à six de ses amis, & où il faisoit le septiéme. Il n'en avoit d'abord invité que quatre, du nombre desquels étoit *Patrix*, dont on a quelques Poésies pleines de sens. Racan & un autre Gentilhomme qui revenoit avec lui de Touraine descendirent la veille chez Malherbe, & celui-ci les mit du dîner. En conséquence, il donna ordre à son valet d'acheter encore deux chapons pour les deux nouveaux convives, & tous le repas ne fut composé que de sept chapons bouillis, dont on servit à chacun le sien. Cette uniformité de mets surprit apparamment les conviés : mais il se tira bien d'affaire, en leur disant : *Messieurs, je vous aime tous également, c'est pourquoi je veux vous traiter tous de même, & ne prétens pas que vous ayez d'avantage l'un sur l'autre.*

Malherbe étoit vif & fort brusque dans sa conversation & dans ses manieres. Il disoit tout ce qu'il pensoit, tout ce qui lui venoit dans l'esprit avec une liberté, une franchise qui souvent alloit jusqu'au cynisme. Il étoit même un peu misantrope, & il avoit assez de mépris pour tous les hommes en général. Voici des traits de ce caractere.

Un jour parlant du meurtre d'Abel : VOILA, „ disoit-il, un beau début ! Ils n'étoient que trois „ ou quatre hommes au monde, & l'un d'eux va „ tuer son frere. Que Dieu pouvoit-il espérer des „ hommes après cela ? N'eût-il pas mieux fait „ d'en éteindre dès l'heure même pour jamais l'engeance ? „

On trouve encore dans ses Lettres, cette idée singuliere : „ Dieu qui s'est repenti d'avoir fait „ l'homme, ne s'est jamais repenti d'avoir fait la „ femme.

Pendant la prison du Prince de Condé à Vincennes, la Princesse sa femme (Charlotte de Montmorency, dont Henri IV fut si amoureux) y étant accouchée de deux enfans morts, un Conseiller du Parlement de Provence regrettoit pathétiquement la perte que l'État venoit de faire de deux Princes du Sang : EH, *Monsieur*, lui dit Malherbe, *vous ne manquerez jamais de maîtres.*

Quelque tems après la mort du Maréchal d'Ancre, Malherbe allant rendre visite un matin à la

Ducheſſe de Bellegarde, on lui dit quelle étoit allée à la Meſſe : *A la Meſſe !* répondit-il : *Que peut-elle demander à Dieu, après qu'il nous a délivrés du Maréchal d'Ancre ?*

L'Archevêque de Rouen (François de Harlai, oncle de celui qui fut Archevêque de Paris) l'invita à entendre un de ſes ſermons, & pour cet effet le retint à dîner. Malherbe s'endormit au ſortir de table, & comme le Prélat le fit réveiller pour le mener au Sermon, il le pria de l'en diſpenſer, en diſant : *Qu'il dormiroit bien ſans cela.*

Un de ſes Neveux le vint voir à la ſortie du College où il avoit été neuf ans. Il lui demanda s'il étoit bien ſçavant, & lui ouvrant un Ovide, il voulut lui en faire expliquer quelque choſe. Le jeune homme ſe trouvant embarraſſé, Malherbe lui dit : *Croyez-moi, mon Neveu, ſoyez brave ; vous ne valez rien à autre choſe.*

Sa cauſticité s'épanchoit principalement contre les mauvais Poëtes ou les mauvais ouvrages. Le Duc d'Angoulême (dont dépendoit alors ſa fortune) lui ayant demandé ſon ſentiment ſur quelques vers de ſa façon, Malherbe lui répondit : *Qu'il falloit les ſupprimer, parce qu'il ne convenoit pas à un Prince de donner un ouvrage, à moins qu'il ne fût parfait.*

Un homme de robbe & de condition lui apporta de méchans vers qu'il avoit faits pour une femme :

Malherbe, après les avoir lus, lui demanda, *S'il avoit été condamné à être pendu, ou à faire ces vers-là.*

Un Poëte de Province l'avoit prié de lui corriger une Ode au Roi. Quand il revint, Malherbe lui dit, qu'il n'y avoit que quatre mots à ajouter ; & sur les instances du Poëte, il mit au dessous du titre, AU ROI *pour sa chaise percée.* Ensuite ayant bien plié le papier, il le rendit au Poëte qui, sans regarder ce qu'il avoit écrit, l'accabla de remerciemens & de révérences.

Henri IV lui montroit un jour des vers qu'on lui avoit donnés, & qui commençoient ainsi :

Toujours l'heur & la gloire
Soient à votre côté ;
De vos faits la mémoire
Dure à l'éternité.

Malherbe, sans en lire d'avantage, les retourna sur le champ de cette façon :

Que l'épée & la dague
Soient à votre côté.
Ne courez point la bague,
Si vous n'êtes botté.

Ensuite il se retira sans dire autre chose.

Il avoit été ami du Poëte *Régnier*, & se brouilla avec lui de cette maniere. Étant allé dîner ensemble chez l'Abbé *Desportes*, oncle de Régnier, ils

trouverent qu'on avoit déja ſervi les potages. Deſportes ſe leva de table, reçut très-poliment Malherbe, & voulut d'abord lui donner un exemplaire de ſes Pſeaumes qui étoient nouvellement imprimés. Comme il ſe mettoit en devoir de monter dans ſon cabinet pour l'aller chercher, Malherbe lui dit: *Qu'il les avoit déja vus, que cela ne méritoit pas qu'il prît cette peine, & que ſon potage valoit mieux que ſes Pſeaumes.* Cette bruſquerie piqua tellement Deſportes, qu'il ne lui dit pas un mot durant tout le dîner. Auſſi-tôt qu'ils furent ſortis de table, ils ſe ſéparerent, & ne ſe virent plus depuis. C'eſt ce qui donna lieu à Régnier de faire contre Malherbe la Satyre qui commence:

Rapin, le favori d'Apollon & des Muſes.

Meziriac, accompagné de quelques amis, lui ayant apporté l'*Arithmétique de Diophante* (ancien Mathématicien Grec,) qu'il venoit de publier avec un Commentaire ſavant; comme on vantoit fort le mérite & l'utilité de cet ouvrage, Malherbe demanda froidement, *S'il feroit amander le pain.*

Quelqu'un lui diſant que M. *Gaulmin*, (homme fort verſé dans les Langues Orientales) entendoit la Langue Punique, & qu'il avoit traduit le *Pater* en cette Langue, il dit bruſquement qu'il y mettroit lui le *Credo*. A l'inſtant il prononça pluſieurs mots barbares qu'il forgeoit à meſure, & il

ajouta : *Je vous soutiens que voilà le* Credo *en Langue Punique. Qui pourra me prouver le contraire ?*

Les Écrivains contemporains de Malherbe ou près de son tems, qui ont parlé de ce Poëte, sont peu d'accord sur son érudition.

Racan écrit qu'il n'estimoit point les Grecs, & qu'il étoit sur-tout ennemi du galimatias de Pindare ; qu'à l'égard des Poëtes Latins, Stace avoit chez lui le premier rang, & qu'ensuite ceux qu'il aimoit le plus, étoient Sénéque le Tragique, Horace, Juvenal, Martial, Ovide. Godeau, (dans son *Discours sur les Œuvres de Malherbe*) prétend au contraire, qu'il aimoit & Grecs & Romains, mais sans en être idolâtre, & qu'il s'étoit enrichi de leurs dépouilles, mais de maniere à se les rendre propres. (*) D'autres l'ont justifié sur le goût de préférence que Racan lui attribue pour Stace & Sénéque. Ils soutiennent encore qu'Horace étoit son auteur favori, & qu'il l'appelloit ordinairement *son Bréviaire.*

A ne consulter que les écrits de Malherbe, il ne paroît pas que les Poëtes Grecs lui fussent à beaucoup près aussi familiers que les Poëtes Latins, mais il connoissoit bien ceux-ci. M. de Saint Marc qui a rassemblé, dans la *Table raisonnée* de son édition,

(*) *On voit au* 2e *Liv. de ses Lettres, par la* 18e *adressée à M. de Mentin, qu'il savoit le Grec.*

la plus grande partie des imitations de Malherbe, prouve assez qu'il en étoit bien rempli ; & pour s'en convaincre d'ailleurs, il ne faut que lire avec un peu d'attention le Poëte François.

Pour l'observer en passant, bien des gens peut-être ignorent que Malherbe est l'auteur de la belle Devise faite pour Louis XIII, dont le corps est une massue entre les deux écussons de France & de Navarre, avec ce mot : ERIT *hæc quoque cognita monstris.*

Il faisoit peu de cas des Poëtes Italiens, sans même en excepter Pétrarque, dont il disoit que *tous les Sonnets étoient à la Grecque*, comme Mlle de Gournay l'avoit dit de quelques Épigrammes fort insipides qu'elle avoit faites. Il ne devoit pas du moins leur pardonner son Poëme des *Larmes de Saint Pierre*, traduit d'un de leurs plus hupés Pointilleurs ou *Concettuosi* du seizième siécle.

Malherbe après tout ne se piquoit pas d'être sçavant. Il se bornoit à bien posséder la Langue Françoise, à l'étudier continuellement, à l'épurer de plus en plus, & à débarrasser la Poésie du jargon barbare que les Poëtes venus depuis Marot, pour la rendre ou plus érudite ou plus pittoresque, y avoient ridiculement introduit.

Toute la Cour, sous Henri IV, étoit devenue Gasconne ou parloit Gascon : *Peuple Caméléon, peuple singe du Maître !* Malherbe qui travailloit,

diſoit-il, à *dégaſconner la Cour* ne paſſoit rien, & reprenoit librement juſqu'aux Princes mêmes, lorſqu'il en trouvoit l'occaſion ; auſſi l'appelloit-on *le tyran des mots & des ſyllabes.* Balzac qui ſe reconnoît ſon diſciple & l'appelloit ſon pere, dit quelque part qu'il traitoit l'affaire des *Gérondifs* & des *Participes*, comme il auroit fait celle de deux peuples voiſins l'un de l'autre & jaloux de leurs frontieres. On raconte auſſi qu'il avoit chez lui une vieille Servante dont il conſultoit quelquefois l'oreille.

Henri IV lui montrant un jour la premiere lettre que le Dauphin (depuis Louis XIII) lui avoit écrite, Malherbe remarqua qu'il avoit ſigné *Lois*, au lieu de *Louis*. Il demanda au Roi, ſi M. le Dauphin avoit nom *Lois*. Le Roi ſurpris de cette demande en voulut ſçavoir la cauſe, & Malherbe lui montra la ſignature du jeune Prince. On envoya chercher ſur le champ celui qui lui montroit à écrire, pour lui enjoindre de lui faire mieux orthographier ſon nom. Delà Malherbe diſoit être cauſe que le Roi, ſucceſſeur d'Henri IV, s'appelloit *Louis.*

Il ſe faiſoit preſque tous les jours au ſoir, dans ſa chambre, des conférences ſur la Langue & ſur la Poéſie Françoiſe, où aſſiſtoient principalement *Colomby*, l'un de nos premiers Académiciens, *Racan* & *Maynard.*

Une preuve de l'étude affidue qu'il faiſoit de l'une & de l'autre, c'eſt la façon dont il avoit lu *Ronſard & Deſportes.* Il avoit effacé, ou, comme on dit, bâtonné plus de la moitié de ſon Ronſard, & à la marge il en marquoit les raiſons. Un jour trois de ſes amis le feuilletant ſur la table, un d'eux lui demanda s'il approuvoit ce qu'il n'avoit point barré: *Pas plus que le reſte*, dit-il. On lui repréſenta ſur le champ que, ſi après ſa mort on trouvoit ce livre, on croiroit que ce qu'il n'avoit pas effacé lui avoit ſans doute paru bon. Il répondit: *Vous avez raiſon*, & à l'inſtant il barra le reſte. Il avoit accommodé à peu près de même un exemplaire de Deſportes, dont M. de Saint Marc a eu communication, & qui lui a bien ſervi à compoſer le *Diſcours ſur les obligations que la Langue & la Poéſie Françoiſe ont à Malherbe.*

De tous nos anciens Poëtes François, il n'eſtimoit un peu, dit Racan, que le ſeul *Bertaut.* Il n'avoit donc jamais lu *Marot*, entre lequel & Malherbe même il y a beaucoup moins de diſtance, pour le naturel où la netteté de la verſification & du ſtyle, qu'il n'y en a de la plupart de ſes contemporains à lui.

Malherbe eut pluſieurs diſciples. Les plus célébres furent *Colomby*, qu'il ne trouvoit point propre à la Poéſie; *Maynard*, celui de tous & l'homme de France, qui, à ſon avis, ſçavoit le mieux faire des vers, mais qui manquoit de force; & *Racan*, à

qui, selon notre Poëte, il ne manquoit que de travailler un peu plus les siens. Pour lui, ce n'étoit qu'à force de travail qu'il parvenoit à terminer ses ouvrages. Il disoit qu'*après avoir fait un Poëme de cent vers, ou un Discours de trois feuilles, il falloit se reposer dix ans.* Balzac a écrit qu'il employa une demi-rame de papier à faire & refaire une seule Stance. Il paroît enfin qu'il s'étoit fait une maniere peu expéditive & très-difficile. Cependant M. de Saint Marc observe qu'il avoit fait beaucoup plus de vers qu'il ne nous en reste. Mais comme ceux de son meilleur tems nous sont apparemment restés, ils suffisent pour nous consoler de ceux que nous avons perdus.

Il récitoit un jour à Racan des vers qu'il avoit nouvellement faits, & lui en demandoit son avis. Racan s'en excusa, disant qu'il ne les avoit pas bien entendus, & qu'il en avoit mangé la moitié. Malherbe qui ne pouvoit souffrir qu'on lui reprochât le défaut qu'il avoit de bégayer (& qui sans doute étoit colere, comme sont tous les Bégues,) lui dit vivement: *Morbleu, si vous me fâchez, je les mangerai tous. Ils sont à moi, puisque je les ai faits; j'en puis faire ce que je voudrai.* Au reste il étoit comme tous les gens vifs: il s'opiniâtroit d'abord contre le sentiment de ses amis, & puis y revenoit de lui-même.

Les Poëtes ont toujours été en possession d'être

galans, ſans galanterie, ſans objet. L'Hiſtoire des *Amours Poëtiques* des prédéceſſeurs de Malherbe, en ne remontant que juſqu'à Marot, traitée, comme nous la concevons, par quelqu'un qui en auroit le loiſir, pourroit devenir aſſez plaiſante. Ce goût de galanterie que le bon Abbé de Tiron (*) & tant d'autres avant ou depuis ont allié intrépidement avec l'habit Eccléſiaſtique, ſubſiſtoit encore au tems de Malherbe. Ce fût pour ſe conformer à l'uſage, que Racan & lui choiſirent chacun une Dame de mérite & de qualité pour en faire le ſujet de leurs vers. Le choix de Malherbe tomba ſur Madame de Rambouillet (Catherine de Vivonne,) & c'eſt pour elle qu'ont été faits tous les vers adreſſés à *Rhodante*.

Mais, ſi le plus ou le moins de goût qu'avoit Malherbe pour les femmes n'eſt pas une recherche fort intéreſſante, il eſt aſſez curieux de voir l'idée qu'il en donne lui même avec cette franchiſe qui faiſoit le fond de ſon caractere, *Lettre* 31. *Liv. I.*

„ Je ne ſçaurois nier, écrit-il, que lorſque „ j'étois jeune, je n'aye eu les chaleurs de foye „ qu'ont les jeunes gens, mais ce n'a jamais été „ juſqu'à pouvoir aimer une femme qui ne me ren„ dit la pareille. Quand quelqu'une m'avoit donné „ dans la vûe, je m'en allois à elle. Si elle m'at-

(*) *Deſportes.*

„ cendoit, à la bonne heure. Si elle reculoit, je „ la ſuivois cinq ou ſix pas & quelquefois dix ou „ douze, ſelon l'opinion que j'avois de ſon mérite. „ Si elle continuoit de fuir, quelque mérite „ qu'elle eut je la laiſſois aller... „ On voit donc qu'il ne lui falloit que des beautés faciles. Il continue ainſi en vers :

Et maintenant encore en cet âge penchant
Où mon peu de lumiere eſt ſi près du couchant,
Quand je verrois Helene au monde revenue &c.

Voyez le reſte du fragment pour la Marquiſe de Rambouillet, qui eſt dans ce Volume.

Quelle qu'ait été ſa maniere d'aimer (trop peu délicate, ſi l'on veut,) il connoiſſoit au moins le prix de l'amour payé par l'amour. Auſſi diſoit-il que „ De tout ce que nous poſſédons, les femmes ſont „ ſeules qui prennent plaiſir d'être poſſédées : „ Réflexion aſſez fine. Lorſqu'il écrivoit à ſes Maîtreſſes, il finiſſoit toujours par leur *baiſer les pieds.*

Quoique la Poéſie parût faire toute l'occupation de Malherbe, il ne la mettoit pas à un ſi haut prix que ſes vers pourroient le faire penſer. Il diſoit d'abord, que la Poéſie Françoiſe n'étoit propre que pour des Chanſons & des Vaudevilles ; mais il auroit certainement changé d'avis, s'il eût pu voir l'uſage qu'en ont fait Corneille, Racine, la Fontaine,

taine, Despréaux, Rousseau, M. de Voltaire.

Un Poëte du tems qui travailloit aussi pour la Cour, appellé *Bordier*, se plaignoit à lui qu'il n'y avoit de récompense que pour ceux qui servoient le Roi dans les armées & dans les affaires, & qu'on abandonnoit les Gens de Lettres. Malherbe lui répondit : „ Que c'étoit fort sagement fait ; qu'il y „ avoit de la sottise à faire un métier de la Poésie ; „ qu'on n'en devoit point espérer d'autre récom- „ pense que son plaisir ; qu'enfin *un bon Poëte n'é-* „ *toit pas plus utile à l'état qu'un bon joueur de* „ *quilles.* „

Il eut pendant sa vie, comme tous les Écrivains distingués, des envieux, des ennemis, des censeurs. Outre la Satyre que Régnier fit contre lui pour venger Desportes, un Poëte appellé *Berthelot*, parodia d'une façon très-piquante sa Chanson à double refrein : *Cela se peut facilement, cela ne se peut nullement.* (*) Cette Parodie satyrique est rapportée dans le 15 Tome de la *Bibliothéque Françoise*, p. 189 ; & pour ces sortes de Censures, nous renvoyons tant à cet ouvrage, qu'aux Notes de M. de Saint Marc sur les Mémoires de Racan.

Il écrivoit à un de ses amis : *Qui me voudra nuire, qu'il se hâte ; sinon il y a de l'apparence qu'il ne me trouvera pas au logis.*

(*) *Cette Chanson est dans ce Volume.*

Malherbe fut tout à la fois bon fils, bon pere, bon mari, bon ami, bon maître.

Il avoit un valet à qui il donnoit 10 sols par jour pour sa nourriture, ce qui étoit honnête dans ce tems-là, & 20 écus de gages par an. Quand ce valet lui avoit manqué, il lui faisoit ce petit sermon : *Mon ami, lorsqu'on offense son Maître, on offense Dieu ; & quand on offense Dieu, il faut, pour expier son péché, jeûner & donner l'aumône. C'est pourquoi je retiendrai cinq sols de votre dépense, & je les donnerai aux pauvres à votre intention.* On ne peut plus dévotement, mais plus efficacement peut-être, punir ou corriger un domestique.

Ce goût de Malherbe pour l'aumône ne regardoit que son Valet ; car d'ordinaire il n'étoit pas aisément la dupe des Pauvres.

Passant un jour dans les rues de Caën avec un de ses amis, un Pauvre presque tout nud vint leur demander l'aumône. *Voyez-vous bien ce coquin-là*, dit Malherbe ? *Il est velu depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête :* Ergo aut robustus, aut dives, aut lascivus. *S'il est fort, qu'il travaille. S'il est riche, il n'a besoin de rien. S'il est paillard, je ne dois pas payer ses plaisirs.*

Quand les Pauvres lui promettoient de prier Dieu pour lui, il leur répondoit en plaisantant : *Qu'il ne croyoit pas qu'ils eussent grand crédit au Ciel, vu le mauvais état où il les laissoit en ce monde, &*

qu'il eût mieux aimé que M. de Luines, ou quelqu'autre favori, lui fit la même promesse.

Malherbe ne manquoit pas de Philosophie. Quand on lui parloit des affaires d'État, il avoit toujours dans la bouche ce mot si digne d'un Citoyen sage & raisonnable ; *Qu'il ne falloit point se mêler de la conduite d'un vaisseau où l'on n'étoit que simple passager.*

Sa Noblesse étoit de très-bon alloi, & datoit de beaucoup plus loin que celle de *Montagne*. Cependant plus philosophe en ce point que lui, il disoit souvent à Racan : „ Que c'étoit une folie que de „ vanter sa Noblesse ; que plus elle étoit ancienne, „ plus elle étoit douteuse ; qu'il ne falloit qu'une „ *Julie* pour pervertir le sang des Césars, &c. &c. „

Il étoit assez vain dans ses vers, à l'exemple de tous les Poëtes qui le sont volontiers plus ou moins, mais hors de-là fort détaché de la gloriole poëtique, comme on l'a déja vu par sa réponse à Bordier. „ Si nos Vers vivent après nous, disoit-il „ encore à Racan, toute la gloire que nous pouvons en espérer, est qu'on dira que nous avons „ été deux excellens arrangeurs de syllabes ; *que „ nous avons eu une grande puissance sur les paroles, pour les placer si à propos chacune en leur „ rang*, & que nous avons été tous deux bien fous „ de passer la meilleure partie de notre âge dans un „ exercice si peu utile au Public & à nous-mêmes ;

„ au lieu de l'employer à nous donner du bon tems, „ ou à penſer à l'établiſſement de notre fortune „ C'eſt ainſi qu'il philoſophoit avec le meilleur de ſes amis.

Racan, qui dans ſa plus tendre jeuneſſe s'étoit attaché à Malherbe, le reſpectoit comme ſon pere, & Malherbe, de ſon côté, le regardoit comme ſon fils. Le jeune Poëte, à ſon retour de Calais, où il alla porter les armes en ſortant de Page, voulut conſulter ſon Maître ſur le parti qu'il avoit à prendre, & lui expoſa quatre ou cinq genres de vie différens, parmi leſquels il s'agiſſoit de choiſir. Le premier & le plus honorable, étoit de ſuivre la profeſſion des armes; mais comme il n'y avoit alors de guerre qu'en Suéde & en Hongrie, il n'étoit pas en état de l'aller chercher ſi loin, à moins que de vendre tout ſon bien pour s'équipper, & pour fournir aux frais du voyage. Le ſecond, étoit de ſe fixer à Paris pour arranger ſes affaires qui étoient fort embrouillées, & ce parti lui plaiſoit le moins. Le troiſiéme étoit de ſe marier dans l'eſpérance de trouver un bon parti par rapport à la ſucceſſion de Madame de Bellegarde, qui ne pouvoit lui manquer; mais il obſervoit que cette ſucceſſion ſeroit peut-être longue à venir, & que, dans l'attente, épouſant une femme à laquelle il auroit des obligations, il ſeroit contraint d'en ſouffrir, ſi elle étoit de mauvaiſe humeur. Enfin il propoſoit de ſe retirer à la

campagne ; mais cette retraite ne lui ſembloit pas convenir à un homme de ſon âge & de ſa condition.

Malherbe, au lieu de répondre directement ſur chacune de ces propoſitions lui conta l'ingénieux Apologue, qui a pour titre, Le *Meûnier, ſon Fils, & l'Ane*, tel à peu près que la Fontaine l'a écrit en vers. (*) Il conclut enſuite que Racan n'avoit d'autre parti à prendre que celui que prit à la fin le Meunier. „ FAITES de même, lui dit-„ il. Car quoi que vous puiſſiez faire, vous ne „ ſerez jamais généralement approuvé de tout le „ monde, & l'on trouvera toujours à redire à „ votre conduite. „

Cet Apologue n'étoit pas de l'invention de Malherbe, il vient originairement d'Allemagne, ainſi qu'on l'apprend du *Pogge* qui l'a inſéré dans ſes *Facéties* long-tems avant que *Camerarius* le fît imprimer dans ſes ouvrages ſous ce titre ſimple, *Aſinus vulgi*. C'eſt donc vraiſemblablement ou du Pogge ou du Camerarius, que Malherbe avoit emprunté cette jolie Fable plus ancienne qu'eux, & peut-être même inventée par le peintre Allemand qui en avoit fait le ſujet du tableau dont parle le Pogge. (§) Quel que ſoit l'Auteur de cette Fable,

(*) *Liv. 3. Fab. I.*

(§) *Quidam.... Fabulam retulit quam nuper in Allemannia pictam ſcriptamque vidiſſet.*

qui ne vient ni des Grecs ni des Latins, on peut voir dans le Journal Étranger du mois d'Avril 1756, la maniere dont l'a traité Camerarius, comparée à celle de La Fontaine.

Un Écrivain Eſpagnol, qu'on lit sûrement beaucoup moins que le Pogge & Camerarius, a rendu cette même Fable, en 28 mots, & ce petit morceau nous paroit un Chef-d'œuvre de Laconiſme. *Erant Senex, Puer, & Equus. Si neuter equitat, rident homines: Si uterque, occlamant: Si Puer ſolus, Patris imprudentiam: ſi Senex ſolus, Patris inclementiam accuſant: & incriminantur quidquid fieret.* Caramuel.

Il nous reſteroit à diſcuter les divers jugemens que l'on a portés de Malherbe ou de ſes Ouvrages; mais M. l'Abbé Goujet qui les a tous recueillis, avec ſon exactitude ordinaire, dans le 15e Tome de ſa Bibliothéque Françoiſe, nous a prévenus & nous épargne cette tâche. Ainſi nous nous diſpenſerons de copier ici tous ces jugemens: il nous ſuffira de donner une idée générale & ſimple du Poëte que nous faiſons reparoître.

MALHERBE, dont l'Ode eſt le genre, ou celui qui doit le caractériſer, eſt ſans contredit le premier de nos Poëtes Lyriques.

Il eſt encore, depuis Marot, le premier Poëte exact & châtié que l'on puiſſe lire avec fruit. C'eſt lui enfin qui a préparé la voie aux meilleurs Poë-

tes du belle âge de notre Poéſie, ou du ſiécle heureux de Louis XIV.

Il a laiſſé, outre ſes Vers, quelques Ouvrages en proſe qui étoient lus de ſon tems, & dont ſa Poſtérité, qui ne les lit pas, doit au moins, par reconnoiſſance, lui tenir, à notre avis, quelque compte.

Ces Écrits ſont: 1°. des Lettres aſſez vuides, dont nous n'avons pû tirer que très-peu de choſes; 2°. une Traduction du *Traité des Bienfaits* & d'une partie des *Épitres de Sénéque à Lucilius*; 3°. Le *Trente-troiſieme Livre de Tite-Live* (qui venoit d'être trouvé dans une Bibliothéque d'Allemagne, & publié ſous les auſpices du Cardinal Borgheſe,) auſſi traduit en François, & dédié au Connétable de Luynes.

On lit dans une Affiche de Rouen du mois de Février 1776 un Rondeau compoſé (à ce qu'on prétend) par Malherbe, pour le prix de l'Immaculée Conception, & tiré d'un Manuſcrit de la Bibliothéque du Roi. Ce Rondeau peut bien avoir été inconnu à tous les Éditeurs de Malherbe; mais ce n'eſt qu'un galimathias myſtique qui nous a paru très-peu digne d'être connu des amateurs de ce Poëte. Ainſi notre Édition peut encore ſe paſſer de cet ornement.

SEGRAIS avoit tant d'eſtime & de vénération pour Malherbe qu'il lui fit élever une Statue de

pierre plus grande que nature, qu'il fit placer dans une niche à la façade de sa maison, avec ces quatre Vers :

MALHERBE, de la France éternel ornement,
Pour rendre hommage à ta mémoire,
Ségrais, enchanté de ta gloire,
T'a consacré ce Monument.

LETTRE

DE

MALHERBE

AU ROI LOUIS XIII,

A l'occaſion de la mort de ſon fils, qui fut tué en duel.

SIRE,

LEs Vers que Votre Majeſté vient de lire (*) paſſeront, s'il lui plaît, pour un très-humble remerciment de la promeſſe quelle m'a faite, de ne

(*) *Cette Lettre étoit apparemment précédée de l'Ode qui commence:*

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête!

La même Ode, & le Sonnet commençant ainſi:

Que mon fils ait perdu ſa dépouille mortelle,

ſont inſérés dans les deux Éditions de cette Lettre.

donner jamais d'abolition à ceux qui ont assassiné mon fils. Une bonté médiocre se fût contentée de me l'avoir dit une fois. La Vôtre, qui en l'amour de la justice & en la haine des crimes n'est semblable qu'à soi-même, après me l'avoir réïteré, y voulut encore ajouter ce favorable commandement, que je travaillasse à faire prendre les meurtriers, & que je ne me souciasse point du demeurant. Il semble bien, SIRE, que des paroles prononcées de la bouche d'un Roi, le plus grand & le meilleur qui soit au monde, me doivent être en telle révérence, que, sans être criminel moi-même, je ne puisse faire doute de leur vérité. Mais, SIRE, sur quelle sûreté peut se reposer un esprit de qui le trouble est si grand & si déplorable comme le mien? Cauvet, Conseiller d'Aix, beaupere de de Piles, & pere de Bormes, qui sont les deux abominables assassins de mon pauvre fils, prêche par-tout la vertu de ses pistoles, & parle de la poursuite que j'en fais, non avec l'humilité d'un qui a besoin de miséricorde, mais avec la présomption d'un qui se tient assûré de triompher. C'est cela, SIRE, qui m'amene une seconde fois à vos pieds, pour vous faire souvenir de votre promesse, & vous en demander la confirmation. Pour ce qui est des faveurs dont Cauvet se promet d'être appuyé, je ne m'en mets point en peine. Il en sera ce qui pourra: mais je sçais bien qu'un homme d'honneur y pensera deux fois devant que de se ranger de son parti. Protéger une méchanceté, & la commettre, sont actions qui partent presque d'une même source: & qui fait l'un, SIRE, feroit l'autre, s'il en espéroit la même impunité. Puis, quand il se trouveroit des ames assez perdues pour l'assister, sur quelles apparences, s'ils ont quelque lumiere de bon sens, sauroient-ils fonder leur interceſſion? Si par les qualités mes parties se pensent rendre considérables à mon préjudice, qui est-ce qui ne sçait point qu'un nombre infini de personnes vivent encore

à Marſeille, qui ont vu arriver le pere & l'oncle de Cauvet, & là, petits marchandots, avec des balles de canelle, poivre, gingenbre, raiſins, & autres denrées, commencer leur trafic, qui de deux ou trois mille livres qu'ils pouvoient avoir alors, eſt abouti à près de deux millions, que tout le monde croit qu'ils ayent aujourd'hui? Je n'ai parlé que du pere & de l'oncle; mais Cauvet, tout hardi qu'il eſt, oſeroit-il nier qu'il n'ait fait le métier lui-même, & qu'aſſez de fois ſon nom n'ait été écrit au livre de l'écrivain du vaiſſeau? Quant à de Piles, ſi un Sécretaire d'État appuyé d'une perſonne qui pouvoit tout auprès du feu Roi votre pere, ne lui eût fait donner la chétive Capitainerie du Château d'If, vacante par la mort d'un Valet de Chambre de Henri III, enſuite de laquelle il a fait depuis quelques autres petites grivelées, ne ſeroit-il pas à cette heure ou à Carpentras ou en Avignon, caché parmi ſes parens dans les ordures de la honteuſe condition où il eſt né? Pour ce qui eſt de moi, SIRE, il eſt bien vrai que la maiſon des Malherbe-Saint Aignan dont je ſuis, & dont je porte le nom, eſt depuis deux cent ans en ſi mauvais termes qu'elle ne ſçauroit être pis, ſi elle n'étoit ruinée entierement. Et quand je dis cela, je ne penſe laiſſer rien à dire à mes ennemis. Mais il eſt vrai auſſi que non-ſeulement dans l'hiſtoire de Normandie, mais en la voix commune de tout le pays, elle eſt tenue pour l'une de celles qui ſuivirent il y a 600 ans le Duc Guillaume à la conquête d'Angleterre: & que pour le juſtifier, l'écuſſon de leurs armes eſt encore aujourd'hui parmi trente ou quarante des principales du tems en l'Abbaye de S. Etienne de Caen dans une Salle que la fortune plutôt qu'autre choſe, exempta du ravage que fit la fureur des premiers troubles en tout le reſte de cette maiſon. Si mes parties s'en veulent éclaircir, qu'ils aillent ſur le lieu: leur propre vue leur apprendra ce qui en eſt. Mais peut-être

s'imaginent-ils qu'ils donneront à ce crime une couleur qui en diminuera l'abomination. C'eſt choſe qu'ils ont déja tentée inutilement. S'ils y retournent, je ne crois pas que ce ſoit avec plus de ſuccès. Cette maudite affaire ne fut pas ſitôt arrivée, que Cauvet, qui voudroit avoir des Juges à ſa fantaiſie, ou plutôt qui n'en voudroit point avoir du tout, dépêcha par deça un des ſiens pour avoir une interdiction du Parlement de Provence, & en chemin faiſant le chargea de conter la nouvelle de la façon qu'il lui étoit expédient qu'elle fût crue. Son homme s'acquitta de ſa commiſſion le mieux qu'il put; mais ce furent des ténébres qui ne durerent guere. Il arriva dans cinq ou ſix jours une infinité de lettres de Provence, qui par des narrations véritables, & non ſuſpectes, démentirent ce que ridiculement ce meſſager avoit publié. M. de Guiſe même qui avoit été prévenu de cette impoſture, me fit l'honneur de me venir voir, & m'avoua que du premier abord il avoit cru ce que l'homme de Cauvet avoit dit; mais que depuis, ceux qui font ſes affaires en Provence lui avoient écrit au vrai comme la choſe s'étoit paſſée, que l'action étoit très-vilaine, & que de bon cœur il m'aſſiſteroit en ce qui dépendroit de lui. Voilà comme réuſſit à Cauvet le premier eſſai qu'en cette occaſion il fit d'abuſer le monde. A cette heure que la choſe eſt décriée comme elle eſt, & que ſur les informations faites par trois Juges différens, & les dépoſitions de plus de quarante témoins, les aſſaſſins ont été condamnés à mort, je ne vois pas avec quelle apparence il pourroit reprendre le même chemin. Auſſi crois-je bien que ce n'eſt pas là que lui & les ſiens jettent les plus aſſûrés fondemens de leur eſpérance. Ils me voyent en un âge, où il eſt mal aiſé que ma vie ſoit plus guere longue, ils font ce qu'ils peuvent pour en attendre la fin; il ne ſe paſſe guere de ſemaine que ſur des vétilles ils ne m'aſſignent au Conſeil. Contre tous leurs artifi-

ces, M. le Garde des Sceaux eſt mon refuge. Les bonnes cauſes ſous lui ne doivent rien craindre ni les mauvaiſes rien eſpérer. Son intégrité eſt une muraille d'airain ; il n'y a moyen d'y faire bréche. Tout le monde bénit l'élection que V. M. en a faite : je crois qu'il ne ſera pas marry que j'en faſſe de même, & qu'avec les autres je publie ſa vertu, pour ce que véritablement elle eſt une des plus fortes & plus néceſſaires pieces dont V. M. puiſſe compoſer la félicité de l'État. L'Ordonnance veut que toute audience ſoit déniée aux criminels que premierement ils ne ſoient remis en priſon. Je ſçais bien que c'eſt ce que mes parties ne feront pas, & par conſéquent je me dois rire d'eux ſi, quoi qu'ils faſſent dire en leur abſence, ils s'imaginent d'être écoutés dans le Conſeil. Je ſuis trop long, SIRE, j'abuſe de votre loiſir. Mais ſi les plus foibles paſſions ſont rébelles à la raiſon, il ne faut pas penſer que les fortes demeurent dans l'obéiſſance. Je m'en vais finir, après que j'aurai dit à V. M. une choſe que peut-être elle n'entendra pas ſans étonnement. Mon pauvre fils ayant été tué à quatre lieues d'Aix, y fut apporté, pour ſelon ſon deſir être inhumé en l'Égliſe des Minimes, qui eſt au bout de l'un des Fauxbourgs. Le peuple ne ſçut pas ſitôt que le corps étoit arrivé, qu'il y courut en telle abondance, qu'il ne demeura au logis que les malades. Comme il fut queſtion de le mettre en terre, ils dirent tous que réſolument ils le vouloient voir encore une fois. Les Religieux en firent quelque difficulté, mais il fallut qu'ils cédaſſent. La biere fut ouverte, le drap découſu, & le peuple ſatisfait de ce qu'il avoit deſiré. Quelles bénédictions furent alors données au pauvre défunt, & quelles imprécations faites contre les meurtriers ! c'eſt choſe vue & atteſtée de trop de gens pour m'y arrêter. Il ſuffit, SIRE, que je ſupplie très-humblement V. M. de conſidérer quelles étoient les mœurs d'un homme que toute

une ville a regretté de cette façon. Ce n'eſt rien de nouveau de plaire à cinq ou ſix perſonnes ; mais de plaire à tout un peuple, & lui plaire juſques à ſi haut point, il eſt mal aiſé que ce ſoit que par le moyen d'une vertu bien reconnue, & dont les témoignages ayent une bien claire & bien générale approbation. Auſſi ne douté-je point, SIRE, que V. M. qui a une averſion de toute ſorte de crimes, ne trouve en cette circonſtance extraordinaire, de quoi faire ſentir à mes parties un extraordinaire courroux. Tuer qui que ce ſoit, eſt toujours un mauvais acte ; mais tuer un homme de bien, & le tuer poltronnement & traîtrement, c'eſt mettre le crime ſi haut qu'il ne puiſſe aller plus avant. J'ai certes de la peine à croire qu'il y ait homme qui oſât parler pour ceux qui ont commis cettuy-cy. Toutes fois pour ce qu'il y a des eſprits boſſus & boiteux auſſi bien que des corps, s'il avenoit à quelque effronté d'en prendre la hardieſſe, ſouvenez-vous SIRE, que ceux qui vous prient d'une injuſtice, vous tiennent capable de la faire, & là-deſſus jugez quelle opinion vous devez avoir des perſonnes qui l'ont ſi mauvaiſe de V. M. Pour moi, qui ai accoutumé de nommer les choſes par leur nom, je ne ſçaurois dire ſinon que je les tiens pour gens ſans conſcience, & à qui le ſuccès de vos affaires bon ou mauvais eſt indifférent. Qu'on examine vos proſpéricés comme on voudra, il ne s'en trouvera point d'autre cauſe que la ſainteté de votre vie. Je n'ôte rien à la gloire de votre épée. Vos mains avoient bien à peine la force de la mettre hors du fourreau, que V. M. en fit des choſes qui furent admirées de toute l'Europe. Je n'ôte rien non plus aux ſoins incomparables qu'apporte M. le Cardinal de Richelieu à la direction de vos affaires, aux profuſions exceſſives qu'il fait de ſon bien pour votre ſervice, ni aux aſſiduités infatigables qu'il y rend avec un péril extrême de ſa ſanté. Au contraire, j'eſtime ce très-grand Prélat juſque-là, que je ne le vois

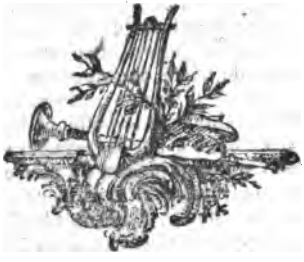
jamais tant soit peu indisposé, que je ne soupçonne quelque grande indignation de Dieu contre l'État. Mais, SIRE, qu'en cette occasion de l'Isle de Ré la mer se soit humiliée devant vous: que de si revêche qu'elle est, elle soit devenue si complaisante: c'est, pour en parler comme il faut, une affaire où il y a quelque chose de plus que de l'homme. Je sçais bien les dévotions qu'a faites pour vous la Reine votre mere: Reine aussi grande qu'elle est bonne mere: aussi bonne qu'elle est grande Reine: & telle en toutes ses qualités, que c'est ne sçavoir que c'est de perfection, que de croire qu'il y ait rien à désirer. Je n'ignore pas aussi celles que la Reine y a contribuées: Reine si belle & si vertueuse, que hors l'honneur qu'elle a eu épouser V. M. le monde ne lui pouvoit donner de mari qui la méritât. Mais quelque ardeur de priere qu'elles y eussent apporté l'une & l'autre, eussent-elles obtenu pour un Prince de piété commune ce qu'elles ont obtenu pour vous? Non non, SIRE, il n'y a personne qui raisonnablement se puisse plaindre, quand je dirai que V. M. n'a mis ses affaires au bon état où elles sont, que par le soin de plaire à Dieu, & la crainte de l'offenser. Continuez, SIRE, de marcher dans un chemin si assûré. Haïssez toujours le mal, Dieu vous fera toujours du bien. Je ne crois pas qu'il y ait chose au monde que vous désiriez, & qui vous soit si désirable comme d'être pere. Vous le serez, SIRE, par beaucoup de raisons; mais ce n'en sera pas une des moindres, que la compassion que vous aurez eue d'un pere affligé comme je le suis, & dans peu de jours V. M. remettra tellement les Rébelles dans leur devoir, que ce que j'ai dit sera véritable:

ENFIN mon ROI les a mis bas,
Ces murs qui de tant de combats
Furent les tragiques matieres,

La Rochelle eſt en poudre, & ſes champs déſertés
N'ont face que de Cimetieres
Où giſſent les Tirans qui les ont habités.

C'eſt-là, SIRE, que tendent les vœux de tous les gens de bien, & autant que de nul autre, ceux de Votre très-humble, très-obéiſſant & très-affectionné Sujet & Serviteur

MALHERBE.



POÉSIES

DE

MALHERBE.

LIVRE PREMIER,

Contenant les Piéces compoſées avant 1605.

ÉPIGRAMME

Sur le Portrait d'Eſtienne Paſquier, Avocat au Parlement de Paris, que l'on avoit peint ſans mains. (*) 1585.

IL ne faut qu'avec le viſage
L'on tire ces mains au pinceau :
Tu les montres dans ton ouvrage,
Et les caches dans le tableau.

(*) *Ce Portrait fit éclore beaucoup de Vers Grecs, Latins, François, Italiens & Provençaux, dont Paſquier*

STANCES. 1586.

SI des maux renaiſſans avec ma patience
N'ont pouvoir d'arrêter un eſprit ſi hautain,
Le temps eſt médecin d'heureuſe expérience;
Son remède eſt tardif, mais il eſt bien certain.

Le temps à mes douleurs promet une allégeance,
Et de voir vos beautez ſe paſſer quelque jour;
Lors je ſerai vangé, ſi j'ai de la vangeance
Pour un ſi beau ſujet pour qui j'ai tant d'amour.

Vous aurez un mari ſans être guere aimée.
Ayant de ſes déſirs amorti le flambeau;
Et de cette priſon de cent chaiſnes formée
Vous n'en ſortirez point que par l'huis du tombeau.

Tant de perfections qui vous rendent ſuperbes,
Les reſtes d'un mari, ſentiront le reclus;
Et vos jeunes beautez flétriront comme l'herbe,
Que l'on a trop foulée & qui ne fleurit plus.

Vous aurez des enfans, des douleurs incroyables;

---

fit imprimer en 1584 à Paris, un Recueil in-4°. ſous ce titre : La Main, *ou Œuvres Poëtiques faites ſur la main d'Eſtienne Paſquier, &c.*

Qui feront près de vous & crieront à l'entour;
Lors fuiront de vos yeux les soleils agréables,
Y laissant pour jamais des étoiles autour.

Si je passe en ce temps dedans vostre Province,
Vous voyant sans beautez & moi rempli d'honneur,
Car peut-estre qu'alors les bienfaits d'un grand Prince (*)
Marieront ma fortune avecque le bonheur.

Ayant un souvenir de ma peine fidelle,
Mais n'ayant point à l'heure autant que j'aid'ennuis;
Je dirai : Autrefois cette femme fut belle,
Et je fus autrefois plus fot que je ne suis.

(*) *Henri d'Angoulême, dont Malherbe avoit été Gentilhomme, mort au mois de Juin 1586.*

LES LARMES DE SAINT PIERRE,

Imitées du Tanſille, (*)

AU ROI HENRI III. 1587.

CE n'eſt pas en mes vers qu'une amante abuſée
Des appas enchanteurs d'un parjure Théſée,
Après l'honneur ravi de ſa pudicité,
Laiſſée ingratement en un bord ſolitaire,
Fait de tous les aſſauts que la rage peut faire
Une fidelle preuve à l'infidélité.

Les ondes que j'épans d'une éternelle veine
Dans un courage ſaint ont leur ſainte fontaine;
Où l'amour de la terre & le ſoin de la chair
Aux fragiles penſers ayant ouvert la porte,
Une plus belle amour ſe rendit la plus forte,
Et le fit repentir auſſi-tôt que pécher.

(*) *Mauvaiſe imitation d'un mauvais modele. L'ouvrage Italien a pour titre* : Lagrime di Sancto Pietro dal Signor Luigi Tanſillo. *Le Tanſille étoit un Gentilhomme de Nole, ville du Royaume de Naples, mort en* 1569.

HENRI, de qui les yeux & l'image sacrée
Font un visage d'or à cette âge ferrée,
Ne refuse à mes vœux un favorable appui;
Et si pour ton autel ce n'est chose assez grande,
Pense qu'il est si grand, qu'il n'auroit point d'offrande
S'il n'en recevoit point que d'égales à lui.

La foi qui fut au cœur d'où sortirent ces larmes,
Est le premier essai de tes premières armes,
Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abatus,
Pâles ombres d'enfer, pouffière de la terre,
Ont connu ta fortune, & que l'art de la guerre
A moins d'enseignemens que tu n'as de vertus.

De son nom de rocher, comme d'un bon augure,
Un éternel état l'Église se figure;
Et croit par le destin de tes justes combats,
Que ta main relevant son épaule courbée,
Un jour, qui n'est pas loin, elle verra tombée
La troupe qui l'assaut & la veut mettre bas.

Mais le coq a chanté pendant que je m'arrête
A l'ombre des lauriers qui t'embrassent la tête,
Et la source déja commençant à s'ouvrir
A lâché les ruisseaux qui font bruire leur trace
Entre tant de malheurs estimant une grace,
Qu'un Monarque si grand les regarde courir.

Ce miracle d'amour, ce courage invincible,
Qui n'espéroit jamais une chose possible

Que rien finit ſa foi que le même trépas,
De vaillant fait couard, de fidele fait traître,
Aux portes de la peur abandonne ſon maître,
Et jure impudemment qu'il ne le connoît pas.

A peine la parole avoit quitté ſa bouche,
Qu'un regret auſſi prompt en ſon ame le touche:
Et meſurant ſa faute à la peine d'autrui,
Voulant faire beaucoup, il ne peut davantage!
Que ſoupirer tout bas, & ſe mettre au viſage
Sur le feu de ſa honte une cendre d'ennui.

Les arcs qui de plus près ſa poitrine joignirent,
Les traits qui plus avant dans le ſein l'atteignirent,
Ce fut quand du Sauveur il ſe vit regardé;
Les yeux furent les arcs, les œillades les fleches
Qui percerent ſon ame, & remplirent de breches
Le rempart qu'il avoit ſi lâchement gardé.

Cet aſſaut comparable à l'éclat d'une foudre,
Pouſſe & jette d'un coup ſes défenſes en poudre;
Ne laiſſant rien chez lui que le même penſer
D'un homme qui, tout nu de glaive & de courage,
Voit de ſes ennemis la menace & la rage,
Qui le fer en la main le viennent offenſer.

Ces beaux yeux ſouverains qui traverſent la terre
Mieux que les yeux mortels ne traverſent le verre,
Et qui n'ont rien de clos à leur juſte courroux,
Entrent victorieux en ſon ame étonnée,

Comme dans une place au pillage donnée,
Et lui font recevoir plus de morts que de coups.

La mer a dans ſon ſein moins de vagues courantes,
Qu'il n'a dans le cerveau de formes différentes,
Et n'a rien toutefois qui le mette en repos;
Car aux flots de la peur ſa navire qui tremble
Ne trouve point de port, & toujours il lui ſemble
Que des yeux de ſon maître il entend ce propos.

Eh bien! Où maintenant eſt ce brave langage?
Cette roche de foi? Cet acier de courage?
Qu'eſt le feu de ton zele au beſoin devenu?
Où ſont tant de ſermens qui juroient une fable?
Comme tu fus menteur, ſuis-je pas véritable?
Et que t'ai-je promis qui ne ſoit avenu?

Toutes les cruautés de ces mains qui m'attachent,
Le mépris effronté que ces bouches me crachent,
Les preuves que je fais de leur impiété,
Pleines également de fureur & d'ordure,
Ne me font une pointe aux entrailles ſi dure,
Comme le ſouvenir de ta déloyauté.

Je ſçai bien qu'au danger les autres de ma ſuite
Ont eu peur de la mort, & ſe ſont mis en fuite;
Mais toi, que plus que tous j'aimai parfaitement,
Pour rendre en me niant ton offenſe plus grande,
Tu ſuis mes ennemis, t'aſſembles à leur bande,
Et des maux qu'ils me font prens ton ébatement.

Le nombre eſt infini des paroles empreintes
Que regarde l'Apôtre en ces lumieres ſaintes ;
Et celui ſeulement que ſous une beauté
Les feux d'un œil humain ont rendu tributaire,
Jugera ſans mentir quel effet a pu faire
Des rayons immortels l'immortelle clarté.

Il eſt bien aſſuré que l'angoiſſe qu'il porte
Ne s'emprifonne pas ſous les clefs d'une porte,
Et que de tous côtés elle ſuivra ſes pas ;
Mais pour ce qu'il la voit dans les yeux de ſon maître,
Il ſe veut abſenter, eſpérant que peut-eſtre
Il la ſentira moins en ne la voyant pas.

La place lui déplaît, où la troupe maudite
Son Seigneur attaché par outrages dépite ;
Et craint tant de tomber en un autre forfait,
Qu'il eſtime déja ſes oreilles coupables
D'entendre ce qui ſort de leurs bouches damnables,
Et ſes yeux d'aſſiſter aux tourmens qu'on lui fait.

Il part, & la douleur qui d'un morne ſilence
Entre les ennemis couvroit ſa violence,
Comme il ſe voit dehors a ſi peu de compas,
Qu'il demande tout haut que le ſort favorable,
Lui faſſe rencontrer un ami ſecourable,
Qui touché de pitié lui donne le trépas.

En ce piteux état il n'a rien de fidelle
Que ſa main qui le guide où l'orage l'appelle ;

Ses pieds, comme ſes yeux, ont perdu leur vigueur ;
Il a de tout conſeil ſon ame dépourvuë,
Et dit, en ſoupirant, que la nuit de ſa vue
Ne l'empêche pas tant que la nuit de ſon cœur.

Sa vie auparavant ſi cherement gardée,
Lui ſemble trop long-tems ici bas retardée ;
C'eſt elle qui le fâche, & le fait conſumer,
Il la nomme parjure, il la nomme cruelle,
Et toujours ſe plaignant que ſa faute vient d'elle,
Il n'en veut faire compte, & ne la peut aimer.

Va, laiſſe moi, dit-il, va déloyale vie ;
Si de te retenir autrefois j'eus l'envie,
Et ſi j'ai déſiré que tu fuſſes chez moi,
Puiſque tu m'as été ſi mauvaiſe compagne,
Ton infidelle foi maintenant je dédagne ;
Quitte moi, je te quitte, & ne veux plus de toi.

Sont-ce tes beaux deſſeins, menſongere & méchante,
Qu'une ſeconde fois ta malice m'enchante,
Et que pour retarder une heure ſeulement
La nuit déja prochaine à ta courte journée,
Je demeure en danger que l'ame, qui eſt née
Pour ne mourir jamais, meure éternellement.

Non, ne m'abuſe plus d'une lâche penſée ;
Le coup encore frais de ma chûte paſſée
Me doit avoir appris à me tenir debout,
Et ſçavoir diſcerner de la tréve la guerre,

Des richeſſes du ciel les fanges de la terre,
Et d'un bien qui s'envole un qui n'a point de bout.

Si quelqu'un d'avanture en délices abonde,
Il ſe perd auſſi-tôt & déloge du monde;
Qui te porte amitié, c'eſt à lui que tu nuis;
Ceux qui te veulent mal, ſont ceux que tu conſerves;
Tu vas à qui te fuit, & toujours le réſerves
A ſouffrir, en vivant, davantage d'ennuis.

On voit par ta rigueur tant de blondes jeuneſſes,
Tant de riches grandeurs, tant d'heureuſes vieilleſſes,
En fuyant le trépas, au trépas arriver;
Et celui qui chétif aux miſeres ſuccombe,
Sans vouloir autre bien que celui de la tombe,
N'ayant qu'un jour à vivre, il ne peut l'achever.

Que d'hommes fortunez en leur âge premiere,
Trompés de l'inconſtance à nos ans coûtumiere,
Du depuis ſe ſont vûs en étrange langueur;
Qui fuſſent morts contens, ſi le ciel amiable
Ne les abuſant pas en ton ſein variable,
Au temps de leur repos eût coupé ta longueur.

Quiconque du plaiſir a ſon ame aſſouvie,
Plein d'honneur & de bien, non ſujet à l'envie,
Sans jamais en ſon aiſe un mal-aiſe éprouver,
S'il demande à ſes jours davantage de terme,
Que fait-il ignorant, qu'attendre de pied ferme?
De voir à ſon beau temps un orage arriver.

Et moi, ſi de mes jours l'importune durée
Ne m'eût en vieilliſſant la cervelle empirée,
Ne devois-je être ſage, & me reſſouvenir
D'avoir vû la lumiere aux aveugles renduë,
Rebailler aux muets la parole perduë,
Et faire dans les corps les ames revenir?

De ces faits non communs la merveille profonde,
Qui par la main d'un ſeul étonnoit tout le monde,
Et tant d'autres encor, me devoient avertir
Que, ſi pour leur auteur j'endurois de l'outrage,
Le même qui les fit, en faiſant davantage,
Quand on m'offenſeroit me pourroit garantir.

Mais, troublé par les ans, j'ai ſouffert que la crainte,
Loin encore du mal, ait découvert ma feinte,
Et ſortant promptement de mon ſens & de moi,
Ne me ſuis apperçû qu'un deſtin favorable
M'offroit en ce danger un ſujet honorable
D'acquérir par ma perte un triomphe à ma foi.

Que je porte d'envie à la troupe innocente
De ceux qui, maſſacrez d'une main violente,
Virent dès le matin leur beau jour accourci,
Le fer qui les tua leur donna cette grace,
Que ſi de faire bien ils n'eurent pas l'eſpace,
Ils n'eurent pas le temps de faire mal auſſi.

De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde,
Alloit courre fortune aux orages du monde,

Et déja pour voguer abandonnoit le bord,
Quand l'aguet d'un pirate arrêta leur voyage;
Mais leur sort fut si bon, que d'un même naufrage
Ils se virent sous l'onde & se virent au port.

Ce furent de beaux lis qui, mieux que la nature,
Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture
Que tira de leur sein le couteau criminel,
Devant que d'un hiver la tempête & l'orage
A leur teint délicat pussent faire dommage,
S'en allerent fleurir au printemps éternel.

Ces enfans bienheureux (créatures parfaites,
Sans l'imperfection de leurs bouches muettes)
Ayant Dieu dans le cœur ne le pûrent loüer,
Mais leur sang leur en fut un témoin véritable;
Et moi, pouvant parler, j'ai parlé, misérable,
Pour lui faire vergogne, & le désavoüer.

Le peu qu'ils ont vécu leur fut grand avantage,
Et le trop que je vis ne me fait que dommage;
Cruelle occasion du souci qui me nuit!
Quand j'avois de ma foi l'innocence premiere,
Si la nuit de la mort m'eût privé de lumiere,
Je n'aurois pas la peur d'une immortelle nuit.

Ce fut en ce troupeau que, venant à la guerre
Pour combattre l'enfer & défendre la terre,
Le Sauveur inconnu sa grandeur abaissa;
Par eux il commença la premiere mêlée,

Et furent eux auſſi que la rage aveuglée
Du contraire parti les premiers offenſa.

Qui voudra ſe vanter avec eux ſe compare,
D'avoir reçu la mort par un glaive barbare,
Et d'être allé ſoi-même au martyre s'offrir;
L'honneur leur appartient d'avoir ouvert la porte
A quiconque oſera, d'une ame belle & forte,
Pour vivre dans le ciel, en la terre mourir.

O déſirable fin de leurs peines paſſées!
Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures preſſées
Un ſuperbe planché des étoiles ſe font;
Leur ſalaire payé les ſervices précede;
Premier que d'avoir mal ils trouvent le remède,
Et devant le combat ont les palmes au front.

Que d'applaudiſſemens, de rumeur & de preſſe,
Que de feux, que de jeux, que de traits de careſſe,
Quand là-haut en ce point on les vit arriver!
Et quel plaiſir encore à leur courage tendre,
Voyant Dieu devant eux en ſes bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les Anges ſe lever!

Et vous femmes, trois fois, quatre fois bienheureuſes,
De ces jeunes Amours les meres amoureuſes,
Que faites-vous pour eux, ſi vous les regrettez?
Vous fâchez leur repos, & vous rendez coupables,
Ou de n'eſtimer pas leurs trépas honorables,
Ou de porter envie à leurs félicitez.

Le ſoir fût avancé de leurs belles journées ;
Mais qu'euſſent-ils gagné par un ſiécle d'années ?
Ou que leur avint-il en ce vîte départ,
Que laiſſer promptement une baſſe demeure,
Qui n'a rien que du mal, pour avoir de bonne heure
Aux plaiſirs éternels une éternelle part ?

Si vos yeux pénétrans juſqu'aux choſes futures
Vous pouvoient enſeigner leurs belles avantures ;
Vous auriez tant de bien en ſi peu de malheurs ;
Que ne voudriez pas pour l'empire du monde
N'avoir eu dans le ſein la racine féconde
D'où nâquit entre nous ce miracle de fleurs.

Mais moi, puiſque les loix me défendent l'outrage ;
Qu'entre tant de langueurs me commande la rage ;
Et qu'il ne faut ſoi-même éteindre ſon flambeau ;
Que m'eſt-il demeuré pour conſeil & pour armes ;
Que d'écouler ma vie en un fleuve de larmes ;
Et la chaſſant de moi l'envoyer au tombeau ?

Je ſçai bien que ma langue ayant commis l'offenſe ;
Mon cœur incontinent en a fait pénitence.
Mais quoi ! Si peu de cas ne me rend ſatisfait.
Mon regret eſt ſi grand, & ma faute ſi grande ;
Qu'une mer éternelle à mes yeux je demande
Pour pleurer à jamais le péché que j'ai fait.

Pendant que le chétif en ce point ſe lamente ;
S'arrache les cheveux, ſe bat & ſe tourmente ;

En tant d'extrémités cruellement réduit,
Il chemine toujours ; mais rêvant à ſa peine,
Sans donner à ſes pas une regle certaine,
Il erre vagabond où le pied le conduit.

A la fin égaré (car la nuit qui le trouble
Par les eaux de ſes pleurs ſon ombrage redouble)
Soit un cas d'avanture, ou que Dieu l'ait permis,
Il arrive au jardin, où la bouche du traître,
Profanant d'un baiſer la bouche de ſon maître,
Pour en priver les bons aux méchans l'a remis.

Comme un homme dolent, que le glaive contraire
A privé de ſon fils & du titre de pere,
Plaignant de-çà, de-là ſon malheur avenu,
S'il arrive en la place où s'eſt fait le dommage,
L'ennui renouvellé plus rudement l'outrage
En voyant le ſujet à ſes yeux revenu.

Le vieillard, qui n'attend une telle rencontre,
Si-tôt qu'au dépourvû ſa fortune lui montre
Le lieu qui fut témoin d'un ſi lâche méfait,
De nouvelles fureurs ſe déchire & s'entame,
Et de tous les penſers qui travaillent ſon ame
L'extrême cruauté plus cruelle ſe fait.

Toutefois il n'a rien qu'une triſteſſe peinte ;
Ses ennuis ſont des jeux, ſon angoiſſe une feinte ;
Son malheur un bonheur, & ſes larmes un ris,
Au prix de ce qu'il ſent, quand ſa vuë abaiſſée

Remarque les endroits où la terre preſſée
A des pieds du Sauveur les veſtiges écrits.

C'eſt alors que ſes cris en tonneres éclatent;
Ses ſoupirs ſe font vents, qui les chênes combattent;
Et ſes pleurs, qui tantôt deſcendoient mollement,
Reſſemblent un torrent qui, des hautes montagnes,
Ravageant & noyant les voiſines campagnes,
Veut que tout l'univers ne ſoit qu'un élément.

Il y fiche ſes yeux, il les baigne, il les baiſe;
Il ſe couche deſſus, & ſeroit à ſon aiſe,
S'il pouvoit avec eux à jamais s'attacher.
Il demeure muet du reſpect qu'il leur porte:
Mais enfin la douleur, ſe rendant la plus forte,
Lui fait encore un coup une plainte arracher.

Pas adorés de moi, quand par accoûtumance
Je n'aurois, comme j'ai, de vous la connoiſſance,
Tant de perfections vous découvrent aſſez;
Vous avez une odeur des parfums d'Aſſyrie;
Les autres ne l'ont pas, & la terre fléctrie
Eſt belle ſeulement où vous êtes paſſez.

Beaux pas de ces ſeuls pieds que les aſtres connoiſſent,
Comme ores à mes yeux vos marques apparoiſſent!
Telle autrefois de vous la merveille me prit,
Quand, déja demi-clos ſous la vague profonde,
Vous ayant appellés, vous affermîtes l'onde,
Et m'aſſûrant les pieds m'étonnâtes l'eſprit.

Mais

Mais, ô de tant de biens indigne récompense !
O dessus les sablons inutile semence !
Une peur, ô Seigneur, m'a séparé de toi ;
Et d'une ame semblable à la mienne parjure,
Tous ceux qui furent tiens, s'ils ne t'ont fait injure,
Ont laissé ta présence & t'ont manqué de foi.

De douze, deux fois cinq étonnez de courage,
Par une lâche fuite évitèrent l'orage,
Et tournerent le dos quand tu fus assailli ;
L'autre qui fut gagné d'une sale avarice,
Fit un prix de ta vie à l'injuste supplice ;
Et l'autre, en te niant, plus que tous a failli.

C'est chose à mon esprit impossible à comprendre,
Et nul autre que toi ne me la peut apprendre,
Comme a pû ta bonté nos outrages souffrir.
Et qu'attend plus de nous ta longue patience,
Sinon qu'à l'homme ingrat la seule conscience
Doit être le couteau qui le fasse mourir ?

Toutefois tu sçais tout, tu connois qui nous sommes,
Tu vois quelle inconstance accompagne les hommes,
Faciles à fléchir quand il faut endurer.
Si j'ai fait, comme un homme, en faisant une offense,
Tu feras, comme Dieu, d'en laisser la vangeance,
Et m'ôter un sujet de me désespérer.

Au moins, si les regrets de ma faute avenue
M'ont de ton amitié quelque part retenue,

Pendant que je me trouve au milieu de tes pas,
Défireux de l'honneur d'une ſi belle tombe,
Afin qu'en autre part ma dépouille ne tombe,
Puiſque ma fin eſt près, ne la recule pas.

En ces propos mourans ſes complaintes ſe meurent:
Mais vivantes ſans fin ſes angoiſſes demeurent,
Pour le faire en langueur à jamais conſumer.
Tandis la nuit s'en va, ſes lumieres s'éteignent,
Et déja devant lui les campagnes ſe peignent
Du ſaffran que le jour apporte de la mer.

L'autore d'une main, en ſortant de ſes portes,
Tient un vaſe de fleurs languiſſantes & mortes,
Elle verſe de l'autre une couche de pleurs;
Et d'un voile tiſſu de vapeur & d'orage
Couvrant ſes cheveux d'or, découvre en ſon viſage
Tout ce qu'un ame ſent de cruelles douleurs.

Le ſoleil, qui dédaigne une telle carriere,
Puiſqu'il faut qu'il déloge, éloigne ſa barriere;
Mais comme un criminel qui chemine au trépas,
Montrant que dans le cœur ce voyage le fâche,
Il marche lentement, & défire qu'on tâche
Que, ſans néceſſité force, il ne le faſſe pas.

Ses yeux par un dépit en ce monde regardent,
Ses chevaux tantôt vont, & tantôt ſe retardent,
Eux-mêmes ignorans de la courſe qu'ils font;
Sa lumiere pâlit, ſa couronne ſe cache,

Auſſi n'en veut-il pas, cependant qu'on attache
A celui qui l'a fait des épines au front.

Au point accoûtumé les oiſeaux qui ſommeillent,
Apprêtez à chanter dans les bois ſe réveillent;
Mais, voyant ce matin des autres différent,
Remplis d'étonnement ils ne daignent paroître;
Et font à qui les voit ouvertement connoître
De leur peine ſecrette un regret apparent.

Le jour eſt déja grand, & la honte plus claire
De l'Apôtre ennuyé l'avertit de ſe taire,
Sa parole ſe laſſe, & le quitte au beſoin;
Il voit de tous côtés qu'il n'eſt vû de perſonne;
Toutefois le remord que ſon ame lui donne,
Témoigne aſſez le mal qui n'a point de témoin.

Auſſi l'homme qui porte une ame belle & haute,
Quand ſeul en une part il a fait une faute,
S'il n'a de jugement ſon eſprit dépourvû,
Il rougit de lui-même; &, combien qu'il ne ſente
Rien que le ciel préſent & la terre préſente,
Penſe qu'en ſe voyant tout le monde l'a vû.

STANCES

Pour M. le Duc de Montpenſier, (*) qui demandoit en mariage Madame Catherine, Princeſſe de Navarre, ſœur d'Henri IV.

1591 ou 1592.

Beau ciel, par qui mes jours ſont troubles ou ſont calmes,
Seule terre où je prens mes cyprès & mes palmes,
Catherine, dont l'œil ne luit que pour les Dieux,
Puiſſez vos beautez pluſtôt que mon courage,
Si, trop haut s'élevant, il adore un viſage
Adorable par force à quiconque a des yeux.

Je ne ſuis pas enſemble aveugle & téméraire,
Je connois bien l'erreur que l'amour m'a fait faire,
Cela ſeul ici bas ſurpaſſoit mon effort;
Mais mon ame qu'à vous ne peut être aſſervie,
Les Deſtins n'ayant point établi pour ma vie
Hors de cet océan de naufrage & de port.

Beauté, par qui les Dieux, las de notre dommage,
Ont voulu réparer les défauts de notre âge,

(*) *Henri de Bourbon.*

Je mourrai dans vos feux, éteignez-les ou non.
Comme le fils d'Alcmene, en me brûlant moi-même,
Il suffit qu'en mourant dans cette flâme extrême,
Une gloire éternelle accompagne mon nom.

On ne doit point, sans sceptre, aspirer où j'aspire;
C'est pourquoi, sans quitter les loix de votre empire,
Je veux de mon esprit tout espoir rejetter.
Qui cesse d'espérer, il cesse aussi de craindre;
Et, sans atteindre au but où l'on ne peut atteindre,
Ce m'est assez d'honneur que j'y voulois monter.

Je maudis le bonheur où le ciel m'a fait naître,
Qui m'a fait désirer ce qu'il m'a fait connoître:
Il faut ou vous aimer, ou ne vous faut point voir.
L'astre qui luit aux grands en vain à ma naissance
Épandit dessus moi tant d'heur & de puissance,
Si pour ce que je veux j'ai trop peu de pouvoir.

Mais il le faut vouloir, & vaut mieux se résoudre,
En aspirant au ciel, être frappé de foudre,
Qu'aux desseins de la terre assûré se ranger.
J'ai moins de repentir, plus je pense à ma faute,
Et la beauté des fruits d'un palme si haute
Me fait par le désir oublier le danger.

ODE.

AU ROI HENRI LE GRAND,

Sur la réduction de Marseille à l'obéissance de ce Roi, sous les ordres du Duc de Guise, Gouverneur de Provence. 1596.

Enfin, après tant d'années,
Voici l'heureuse saison,
Où nos misères bornées
Vont avoir leur guérison.
Les Dieux, longs à se résoudre,
Ont fait un coup de leur foudre,
Qui montre aux ambitieux,
Que les fureurs de la terre
Ne sont que paille & que verre
A la colère des cieux.

Peuples, à qui la tempête
A fait faire tant de vœux,
Quelles fleurs à cette fête
Couronneront vos cheveux ?
Quelle victime assez grande
Donnerez-vous pour offrande ?

Et quel Indique séjour
Une perle fera naître
D'assez de lustre, pour être
La marque d'un si beau jour !

Cet effroyable colosse,
Cazaux, l'appui des mutins, (*)
A mis le pied dans la fosse
Que lui cavoient les destins.
Il est bas, le parricide.
Un Alcide, fils d'Alcide, (§)
A qui la France a prêté
Son invincible génie,
A coupé sa tyrannie
D'un glaive de liberté.

Les avantures du monde
Vont d'un ordre mutuel,
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflus perpétuel.
L'aise & l'ennui de la vie
Ont leur course entresuivie

(*) Charles Cazaux, *Consul de Marseille, s'étant rendu maître absolu dans cette ville, avec* Louis d'Aix, *avoit appellé les Espagnols à son secours pour se maintenir contre les forces du Roi, commandées par le Duc de Guise.*

(§) *Charles, fils d'Henri, Duc de Guise, surnommé le* Balafré.

Auſſi naturellement
Que le chaud & la froidure,
Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement.

Cinq ans Marſeille volée
A ſon juſte poſſeſſeur,
Avoit langui déſolée
Aux mains de cet oppreſſeur.
Enfin le temps l'a remiſe
En ſa premiere franchiſe ;
Et les maux qu'elle enduroit
Ont eu ce bien pour échange,
Qu'elle a vû parmi la fange
Fouler ce qu'elle adoroit.

Déja tout le peuple More
A ce miracle entendu ;
A l'un & l'autre Boſphore
Le bruit en eſt répandu ;
Toutes les plaines le ſçavent,
Que l'Inde & l'Eufrate lavent ;
Et déja pâle d'effroi
Memphis ſe penſe captive,
Voyant ſi près de ſa rive
Un neveu de Godefroi. (*)

(*) *Le Duc de Guiſe ſorti de la Maiſon de Lorraine, qui prétend tirer ſon origine de Godefroi de Bouillon.*

FRAGMENS.

D'UNE ODE

AU ROI HENRI LE GRAND,

Sur le même ſujet que la précédente. 1596.

Soit que de tes lauriers la grandeur pourſuivant,
D'un cœur où l'ire juſte & la gloire commande,
Tu paſſes, comme un foudre, en la terre Flamande,
D'Eſpagnols abattus la campagne pavant;
Soit qu'en ſa derniere tête
L'Hydre civile t'arrête:
Roi, que je verrai joüir
De l'empire de la terre,
Laiſſe le ſoin de la guerre,
Et penſe à te réjoüir.

Nombre tous les ſuccès où ta fatale main,
Sous l'appui du bon droit aux batailles conduite,
De tes peuples mutins la malice a détruite,
Par un heur éloigné de tout penſer humain.
Jamais tu n'as vû journée
De ſi douce deſtinée;
Non celle où tu rencontras

Sur la Dordogne en désordre
L'orgueil à qui tu fis mordre
La poussiere de Coutras.

Cazaux, ce grand Titan, qui s'emoquoit des cieux,
A vû par le trépas son audace arrêtée,
Et sa rage infidelle aux étoiles montée,
Du plaisir de sa chûte a fait rire nos yeux.

* * * * * * *
* * * * * * *
* * * * * * *

Ce dos changé de pourpre & rayé de cinquans,
A dépouillé sa gloire au milieu de la fange,
Les Dieux qu'il ignoroit ayant fait cet échange
Pour venger en un jour les crimes de cinq ans.
La mer en cette furie
A peine a sauvé Dorie; (*)
Et le funeste remors,
Que fait la peur des supplices
A laissé tous ses complices
Plus morts que s'ils étoient morts.

(*) Charles Doria, *Génois, qui commandoit les Galeres d'Espagne que Cazaux devoit introduire dans le Port de Marseille.*

STANCES. 1596.

ENFIN cette beauté m'a la place renduë,
Qu'elle avoit contre moi ſi long-temps défenduë;
Mes vainqueurs ſont vaincus; ceux qui m'ont fait la loi,
La reçoivent de moi.

J'honore tant la palme acquiſe en cette guerre,
Que, ſi victorieux des deux bouts de la terre,
J'avois mille lauriers de ma gloire témoins,
Je les priſerois moins.

Au repos où je ſuis tout ce qui me travaille,
C'eſt le doute que j'ai qu'un malheur ne m'aſſaille,
Qui me ſépare d'elle, & me faſſe lâcher
Un bien que j'ai ſi cher.

Il n'eſt rien ici bas d'éternelle durée;
Une choſe qui plaît n'eſt jamais aſſurée;
L'épine ſur la roſe, & ceux qui ſont contens
Ne le ſont pas long-temps.

Et puis qui ne ſait point que la mer amoureuſe
En ſa bonace même eſt ſouvent dangereuſe,
Et qu'on y voit toujours quelques nouveaux rochers,
Succéder aux rochers?

Déja de toutes parts tout le monde m'éclaire ;
Et bien-tôt les jaloux, ennuyez de ſe taire,
Si les vœux que je fais n'en détournent l'aſſaut,
Vont médire tout haut.

Peuple, qui me veux mal, & m'imputes à vice
D'avoir été payé d'un fidele ſervice,
Où trouves-tu qu'il faille avoir ſemé ſon bien,
Et ne recueillir rien ?

Voudrois-tu que ma Dame, étant ſi bien ſervie,
Réfuſât le plaiſir où l'âge la convie,
Et qu'elle eût des rigueurs à qui mon amitié
Ne ſçut faire pitié ?

Ces vieux contes d'honneur, invincibles chimeres,
Qui naiſſent aux cerveaux des maris & des meres,
Étoient-ce impreſſions qui pûſſent aveugler
Un jugement ſi clair ?

Non, non, elle a bien fait de m'être favorable,
Voyant mon feu ſi grand & ma foi ſi durable ;
Et j'ai bien fait auſſi d'aſſervir ma raiſon
En ſi belle priſon.

C'eſt peu d'expérience à conduire ſa vie,
De meſurer ſon aiſe au compas de l'envie,
Et perdre ce que l'âge a de fleur & de fruit,
Pour éviter un bruit.

De moi, que tout le monde à me nuire s'apprête,

Le ciel à tous ſes traits faſſe un but de ma tête ;
Je me ſuis réſolu d'attendre le trépas,
Et ne la quitter pas.

Plus j'y vois de hazard, plus j'y trouve d'amorce:
Où le danger eſt grand, c'eſt-là que je m'efforce;
En un ſujet aiſé moins de peine apportant,
Je ne brûle pas tant.

Un courage élevé toute peine ſurmonte ;
Les timides conſeils n'ont rien que de la honte;
Et le front d'un guerrier aux combats étonné,
Jamais n'eſt couronné.

Soit la fin de mes jours contrainte ou naturelle;
S'il plaît à mes deſtins que je meure pour elle;
Amour en ſoit loué : je ne veux un tombeau
Plus heureux ni plus beau.

STANCES.

CONSOLATION A CARITÉE, (*) 1599.

AINSI quand Maufole fut mort;
Artemiſe accuſa le ſort,
De pleurs ſe noya le viſage,
Et dit aux aſtres innocens
Tout ce que fait dire la rage;
Quand elle eſt maîtreſſe des ſens.

Ainſi fut ſourde au reconfort,
Quand elle eut trouvé dans le port
La perte qu'elle avoit ſongée;
Celle de qui les paſſions
Firent voir à la mer Égée
Le premier nid des Alcions. (§)

Vous n'êtes ſeule en ce tourment
Qui témoignez du ſentiment,
O trop fidelle CARITÉE!
En toutes ames l'amitié

(*) *C'étoit ſelon Ménage, la Veuve d'un Gentilhomme de Provence (M.* Leveſque, *Seigneur de Saint Ecienne.)*

(§) *Alcione, femme de Ceix.*

Des mêmes ennuis agitée,
Fait les mêmes traits de pitié.

De combien de jeunes maris,
En la querelle de Pâris,
Tomba la vie entre les armes,
Qui fussent retournez un jour,
Si la mort se payoit de larmes,
A Mycenes faire l'amour.

Mais le destin qui fait nos lois,
Est jaloux qu'on passe deux fois
Au-deçà du rivage blême;
Et les Dieux ont gardé ce don
Si rare que Jupiter même
Ne le, sçût faire à Sarpedon.

TAYLOR INST. OXFORD

Pourquoi donc, si peu sagement
Démentant votre jugement,
Passez-vous en cette amertume
Le meilleur de votre saison,
Aimant mieux plaindre par coûtume,
Que vous consoler par raison?

Nature fait bien quelque effort
Qu'on ne peut condamner qu'à tort:
Mais que direz-vous pour défendre
Ce prodige de cruauté,
Par qui vous semblez entreprendre
De ruiner votre beauté?

Que vous ont fait ces beaux cheveux,
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer votre colere ?
Et devenus vos ennemis,
Recevoir l'injuſte ſalaire
D'un crime qu'ils n'ont point commis ?

Quelles aimables qualitez
En celui que vous regrettez,
Ont pû mériter qu'à vos roſes
Vous ôtiez leur vive couleur;
Et livriez de ſi belles choſes
A la merci de la douleur ?

Remettez-vous l'ame en repos;
Changez ces funeſtes propos;
Et, par la fin de vos tempêtes,
Obligeant tous les beaux eſprits,
Conſervez au ſiécle où vous êtes
Ce que vous lui donnez de prix.

Amour, autrefois en vos yeux
Plein d'appas ſi délicieux,
Devient mélancolique & ſombre,
Quand il voit qu'un ſi long ennui
Vous fait conſumer pour une ombre
Ce que vous n'avez que pour lui.

S'il vous reſſouvient du pouvoir
Que ſes traits vous ont fait avoir,

Quand

Quand vos lumieres étoient calmes :
Permettez-lui de vous guérir,
Et ne différez point les palmes
Qu'il brûle de vous acquérir.

Le temps d'un insensible cours
Nous porte à la fin de nos jours ;
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.

STANCES. 1598.

Beauté, mon cher souci, de qui l'ame incertaine
A, comme l'Océan, son flus & son reflus,
Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,
Ou je me résoudrai de ne la souffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime & que je prise,
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté,
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,
Quelque excuse toujours en empêche l'effet ;
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulisse,

Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.

Madame, aviſez-y, vous perdrez votre gloire
De me l'avoir promis & vous rire de moi.
S'il ne vous en ſouvient, vous manquez de mémoire;
Ou s'il vous en ſouvient, vous n'avez point de foi.

J'avois toujours fait compte, aimant choſe ſi haute,
De ne m'en ſéparer qu'avécque le trépas;
S'il arrive autrement, ce ſera votre faute,
De faire des ſermens & ne les tenir pas.

STANCES. 1599.

CONSOLATION A M. DU PERIER. (*)

I.

LA douleur, DU PERIER, ſera donc éternelle?
Et les triſtes diſcours,
Que te met en l'eſprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau deſcendue
Par un commun trépas,

(*) *Charles Du Perier, Gentilhomme d'Aix en Provence, dont nous avons une Vie écrite par le P. Boucherel, de l'Oratoire. C'eſt de Marguerite Du Perier, ſa fille, qu'il s'agit.*

Eſt-ce quelque dédale, où ta raiſon perdue
Ne ſe retreuve pas ?

Je ſçai de quels appas ſon enfance étoit pleine ;
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de ſoulager ta peine
Avecque ſon mépris.

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choſes,
Ont le pire deſtin ;
Et roſe elle a vécu ce que vivent les roſes,
L'eſpace d'un matin.

Puis quand ainſi ſeroit que, ſelon ta priere,
Elle auroit obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé ſa carriere,
Qu'en fût-il avenu ?

Penſes-tu que plus vieille, en la maiſon céleſte
Elle eût eu plus d'accueil ?
Ou qu'elle eût moins ſenti la pouſſiere funeſte
Et les vers du cercueil ?

Non, non, mon DU PERIER, auſſi-tôt que la Parque
Ote l'ame du corps,
L'âge s'évanouit au-deça de la barque,
Et ne fait point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale ;
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du paſſé, les mérites égale

D'Archemore (*) & de lui.

Ne te laſſe donc plus d'inutiles complaintes :
Mais, ſage à l'avenir,
Aimeune ombre comme ombre, & des cendres éteintes
Éteins le ſouvenir.

C'eſt bien, je le confeſſe, une juſte coutume,
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux verſant ſon amertume,
Cherche d'être allégé.

Même quand il avient que la tombe ſépare
Ce que nature a joint,
Celui qui ne s'émeut, a l'ame d'un barbare,

(*) *Lycurgue, Roi de Némée, eut un fils nommé* Opheltes, *qu'il fit élever par Hypſipile. Les ſept Princes Grecs qui alloient aſſiéger Thèbes ayant rencontré Hypſipile qui tenoit entre ſes bras le petit Opheltes, la prierent de leur montrer quelque fontaine ou quelque ruiſſeau pour faire boire leur armée qui mouroit de ſoif. Elle les mena vers une fontaine, & afin de marcher plus à ſon aiſe, elle laiſſa ſon nourriſſon ſur l'herbe. Un ſerpent mordit Opheltes qui mourut ſur le champ de cette morſure. Lycurgue imputant la mort de ſon fils à Hypſipile voulut la faire mourir. Les Princes Grecs qui étoient cauſe de cet accident l'en empêcherent, & pour conſoler Lycurgue, ils inſtituerent les Jeux Néméens en l'honneur d'Opheltes qu'ils ſurnommerent Archemore.* Stace, Thebaid. L. 4 & 5.

Ou n'en a du tout point.

Mais d'être inconſolable & dedans ſa mémoire
Enfermer un ennui,
N'eſt-ce pas ſe haïr pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui ?

Priam qui vit ſes fils abattus par Achille,
Dénué de ſupport,
Et hors de tout eſpoir du ſalut de ſa ville,
Reçut du reconfort.

François, quand la Caſtille, inégale à ſes armes,
Lui vola ſon Dauphin, (*)
Sembloit d'un ſi grand coup devoir jetter des larmes,
Qui n'euſſent jamais fin.

Il les ſécha pourtant, & comme un autre Alcide
Contre fortune inſtruit,
Fit qu'à ſes ennemis d'un acte ſi perfide
La honte fut le fruit.

Leur camp, qui la Durance avoit preſque tarie
De bataillons épais,
Entendant ſa conſtance, eut peur de ſa furie,

(*) François, *Dauphin de France, fils aîné de François I. Il mourut empoiſonné le* 28 *Février* 1536, *âgé de* 18 *ans, & l'on attribua cette mort ſi prématurée à la Cour de Madrid, qui redoutoit les talens que ce jeune Prince faiſoit voir pour la guerre.*

Et demanda la paix. (*)

De moi, déja deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vû perclus ;
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,
Qu'il ne m'en souvient plus.

Non, qu'il ne me soit mal que la tombe possede
Ce qui me fut si cher ;
Mais en un accident qui n'a point de remède,
Il n'en faut point chercher.

LA MORT a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre
Est sujet à ses loix ;
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend point nos Rois.

De murmurer contre elle & perdre patience,
Il est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

(*) *En la même année* (1536). *Charlesquint fit une irruption en Provence, mais son armée s'y détruisit ; ce qui l'obligea l'année suivante de faire une tréve de quelques mois, suivie en* 1538. *d'une autre tréve pour dix ans.*

ODE

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS, SUR SA BIEN-VENUE EN FRANCE;

Présentée à Aix, l'année 1600.

PEUPLES, qu'on mette sur la tête
Tout ce que la terre a de fleurs;
Peuples, que cette belle fête
A jamais tarisse nos pleurs.
Qu'aux deux bouts du monde se voie
Luire le feu de notre joie,
Et soient dans les coupes noyez
Les soucis de tous ces orages,
Que pour nos rebelles courages
Les Dieux nous avoient envoyez.

A ce coup iront en fumée
Les vœux que faisoient nos mutins,
En leur ame encore affamée
De massacres & de butins.
Nos doutes seront éclaircies, (*)

(*) Doutes *est maintenant masculin.*

Et mentirons les Prophéties
De tous ces visages pâlis,
De qui le cerveau s'alembique
A chercher l'an climatérique
De l'éternelle fleur de lis.

Aujourd'hui nous est amenée
Cette Princesse, que la foi
D'un saint & loyal Hymenée
Destine au lit de notre Roi.
La voici la belle MARIE,
Belle merveille d'Hétrurie,
Qui fait confesser au Soleil,
Quoi que l'âge passé raconte,
Que du ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais rien de pareil.

Telle n'est point la Cytherée,
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse & parée
Pour la conquête d'un amant :
Telle ne luit en sa carriere
Des mois l'inégale courriere ;
Et telle dessous l'horison
L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux même de Céphale
En feroient la comparaison.

L'antique sceptre de sa race,
Où l'heur aux mérites est joint,

Lui met le reſpect en la face,
Mais il ne l'enorgueillit point.
Nulle vanité ne la touche ;
Les graces parlent par ſa bouche,
Et ſon front, témoin aſſûré
Qu'au vice elle eſt inacceſſible,
Ne peut que d'un cœur inſenſible
Etre vû ſans être adoré.

Quantesfois, lorſque ſur les ondes
Ce nouveau miracle flottoit,
Neptune en ſes caves profondes
Plaignit-il le feu qu'il ſentoit ?
Et quantesfois en ſa penſée,
De vives atteintes bleſſée,
Sans l'honneur de la royauté
Qui lui fit celer ſon martyre,
Eût-il voulu de ſon empire
Faire échange à cette beauté ?

Dix jours ne pouvant ſe diſtraire
Du plaiſir de la regarder,
Il a par un effort contraire
Eſſayé de la retarder.
Mais à la fin, ſoit que l'audace
Au meilleur avis ait fait place,
Soit qu'un autre Démon plus fort
Aux vents ait impoſé ſilence,
Elle eſt hors de ſa violence,

Et la voici dans notre port.

La voici, Peuples, qui nous montre
Tout ce que la gloire a de prix ;
Les fleurs naissent à sa rencontre
Dans les cœurs & dans les esprits.
Et la présence des merveilles,
Qu'en oyoient dire nos oreilles,
Accuse la témérité
De ceux qui nous l'avoient décrite,
D'avoir figuré son mérite
Moindre que n'est la vérité.

O toute parfaite Princesse,
L'étonnement de l'univers !
Astre par qui vont avoir cesse
Nos ténebres & nos hivers :
Exemple sans autres exemples,
Future image de nos temples,
Quoi que notre foible pouvoir
En votre accueil ose entreprendre,
Peut-il espérer de vous rendre
Ce que nous vous allons devoir ?

Ce sera vous, qui de nos villes
Ferez la beauté renaître ;
Vous, qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir.
Et par vous la paix affurée
N'aura pas la courte durée

Qu'eſperent infidelement,
Non laſſez de notre ſouffrance,
Ces François qui n'ont de la France
Que la langue & l'habillement.

Par vous un Dauphin nous va naître,
Que vous-même verrez un jour
De la terre entiere le maître,
Ou par armes ou par amour.
Et ne tarderont ſes conquêtes,
Dans les oracles, déja prêtes,
Qu'autant que le premier coton,
Qui de jeuneſſe eſt le meſſage,
Tardera d'être en ſon viſage
Et de faire ombre à ſon menton.

O ! Combien lors aura de veuves
La gent qui porte le turban !
Que de ſang rougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban !
Que le Boſphore en ſes deux rives
Aura de Sultanes captives !
Et que de meres à Memphis,
En pleurant, diront la vaillance
De ſon courage & de ſa lance,
Aux funerailles de leurs fils !

Cependant notre grand Alcide,
Amolli par vos doux appas,
Perdra la fureur qui ſans bride

L'emporte à chercher le trépas ;
Et cette valeur indomptée
De qui l'honneur eſt l'Euriſthée, (*)
Puiſque rien n'a ſçû l'obliger
A ne nous donner plus d'alarmes,
Au moins pour épargner vos larmes,
Aura peur de nous affliger.

Si l'eſpoir qu'aux bouches des hommes
Nos beaux faits ſeront recitez,
Eſt l'aiguillon par qui nous ſommes
Dans les hazards précipitez ;
Lui, de qui la gloire ſemée,
Par les voix de la Renommée,
En tant de parts s'eſt fait ouïr,
Que tout le ſiecle en eſt un livre,
N'eſt-il pas indigne de vivre,
S'il ne vit pour ſe réjouir ?

Qu'il lui ſuffiſe que l'Eſpagne,
Réduite par tant de combats
A ne l'oſer voir en campagne,
A mis l'ire & les armes bas.

(*) *Euriſthée, fils de Sthenelus, Roi de Mycenes, qui pour ſervir la haine de Junon, abuſant de l'empire qu'un deſtin bizare lui avoit donné ſur Hercule, parce qu'il étoit né avant lui, lui ordonna tous les travaux qui l'emporterent à tant de dangers.*

Du mauvais ſort contre ſa vie,
Qu'il ne provoque point l'envie
Et puiſque, ſelon ſon deſſein,
Il a rendu nos troubles calmes,
S'il veut davantage de palmes,
Qu'il les acquierre en votre ſein.

C'eſt-là qu'il faut qu'à ſon génie,
Seul arbitre de ſes plaiſirs,
Quoi qu'il demande, il ne dénie
Rien qu'imaginent ſes deſirs.
C'eſt-là qu'il faut que les années
Lui coulent comme des journées,
Et qu'il ait de quoi ſe vanter,
Que la douceur qui tout excéde
N'eſt point ce que ſert Ganymede
A la table de Jupiter.

Mais d'aller plus à ces batailles,
Où tonnent les foudres d'Enfer,
Et lutter contre des murailles,
D'où pleuvent la flâme & le fer:
Puiſqu'il ſçait qu'en ſes deſtinées
Les nôtres ſeront terminées,
Et qu'aprés lui notre diſcord
N'aura plus qui dompte ſa rage,
N'eſt-ce pas nous rendre au naufrage,
Aprés nous avoir mis à bord?

Cet Achille, de qui la pique

Faiſoit aux bras d'Hion
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'affut d'un lion,
Bien que ſa mere eût à ſes armes
Ajoûté la force des charmes,
Quand les deſtins l'eurent permis,
N'eut-il pas ſa trame coupée
De la moins redoutable épée
Qui fut parmi ſes ennemis ?

Les Parques d'une même ſoie
Ne devident pas tous nos jours ;
Ni toujours par ſemblable voie
Ne font les planettes leur cours.
Quoi que promette la Fortune,
A la fin quand on l'importune,
Ce qu'elle avoit fait proſpérer
Tombe du faîte au précipice ;
Et, pour l'avoir toujours propice,
Il la faut toujours révérer. (*)

Je ſçai bien que ſa Carmagnole (§)
Devant lui ſe repréſentant,
Telle qu'une plaintive idole,

(*) *Expreſſion d'Auſone* : Fortunam reverenter habe.

(§) *Il s'agit de la guerre de Savoye commencée en* 1600 *pour recouvrer le Marquiſat de Saluces dont le Duc de Savoye s'étoit emparé en* 1598. *Carmagnole en eſt la Capitale.*

Va ſon courroux ſollicitant,
Et l'invite à prendre pour elle
Une légitime querelle.
Mais doit-il vouloir que pour lui
Nous ayons toujours le teint blême :
Cependant qu'il tente lui-même
Ce qu'il peut faire par autrui ?

Si vos yeux ſont toute ſa braiſe,
Et vous la fin de tous ſes vœux,
Peut-il pas languir à ſon aiſe
Dans la priſon de vos cheveux ;
Et commettre aux dures corvées
Toutes ces ames relevées,
Que d'un conſeil ambitieux
La faim de gloire perſuade
D'aller ſur les pas d'Encelade
Porter des échelles aux cieux ? (*)

Apollon n'a point de myſtere,
Et ſont profanes ſes chanſons :
Ou, devant que le Sagittaire
Deux fois ramene les glaçons,
Le ſuccès de leurs entrepriſes,
De qui deux provinces conquiſes
Ont déja fait preuve à leur dam,
Favoriſé de la victoire,

(*) *Mauvaiſe alluſion aux montagnes de Savoye.*

Changera la fable en hiſtoire
De Phaëton en l'Eridan.

Nice, payant avecque honte
Un ſiége autrefois repouſſé, (*)
Ceſſera de nous mettre en compte
Barberouſſe qu'elle a chaſſé.
Guiſe (§) en ſes murailles forcées
Remettra les bornes paſſées
Qu'avoit notre empire marin; (†)
Et Soiſſons, fatal aux ſuperbes,
Fera chercher parmi les herbes
En quelle place fut Turin.

(*) *C'eſt celui qui fut fait en 1543 du côté de la terre par le Comte d'Enguien, avec l'armée françoiſe, & du côté de la Mer par une flotte Turque, que commandoit Barberouſſe. Philippe Doria, Genois, commandant la flotte de Charlesquint, fit lever ce ſiége.*

(§) *Charles Duc de Guiſe.*

(†) *Nice appartenoit autrefois aux François, comme faiſant partie du Comté de Provence.*

SONNET

SONNET

A JEAN RABEL PEINTRE,

Sur un Livre de Fleurs qu'il avoit peintes.

1602 ou 1603.

QUELQUES loüanges nompareilles
Qu'ait Apelle encore aujourd'hui,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met Rabel au deſſus de lui.

L'art y ſurmonte la nature ;
Et, ſi mon jugement n'eſt vain,
Flore lui conduiſoit la main,
Quand il faiſoit cette peinture.

Certes il a privé mes yeux
De l'objet qu'ils aiment le mieux ;
N'y mettant point de *Marguerite* ;

Mais pouvoit-il eſtre ignorant
Qu'une fleur de tant de mérite
Auroit terni le demeurant ?

1604.

STANCES.

PROSOPOPÉE D'OSTENDE,

Imitée du Latin d'Hugue Grotius. (*)

TRois ans déja paſſez, théâtre de la guerre,
J'exercè de deux chefs les funeſtes combats,
Et fais émerveiller tous les yeux de la terre,
De voir que le malheur ne m'oſe mettre à bas.

(*) Voici les Vers de Grotius.

Area parva Ducum, totus quam reſpicit orbis,
Celſior una malis, & quam damnare ruinæ
Nunc quoque fata timent, alieno in littore reſto.
Tertius annus abit, toties mutavimus hoſtem;
Sævit hyems pelago, morbisque furentibus æſtas;
Et minimum eſt quod fecit Iber. Crudelior armis,
In nos orta lues: nullum eſt ſine funere fanus,
Nec perimit mors una ſemel. Fortuna, quid hæres?
Quâ mercede tenes miſtos in ſanguine manes?
Quis tumulos moriens hos occupet, hoſte perempto,
Quæritur, & ſterili tantùm de pulvere pugna eſt.

A la merci du ciel en ces rives je reſte,
Où je ſouffre l'hyver froid à l'extrémité ;
Lorſque l'été revient, il m'apporte la peſte,
Et le glaive eſt le moins de ma calamité.

Tout ce dont la Fortune afflige cette vie,
Pêle-mêle aſſemblé, me preſſe tellement,
Que c'eſt parmi les miens eſtre digne d'envie,
Que de pouvoir mourir d'une mort ſeulement.

Que tardez-vous, Deſtins ? Ceci n'eſt pas matiere
Qu'avecque tant de doute il faille décider.
Toute la queſtion n'eſt que d'un cimetiere :
Prohoncez librement qui le doit poſſéder.

STANCES
AUX OMBRES DE DAMON.

FRAGMENT. 1604.

* * * * * * * * *

L'ORNE (*) comme autrefois nous reverroit encore,
Ravis de ces penſers que le vulgaire ignore,
Égarer à l'écart nos pas & nos diſcours ;
Et couchez ſur les fleurs, comme étoiles ſemées,
Rendre en ſi doux ébat les heures conſumées,
Que les ſoleils nous ſeroient courts.

Mais, ô loi rigoureuſe à la race des hommes !
C'eſt un point arrêté, que tout ce que nous ſommes
Iſſus de peres Rois & de peres Bergers,
La Parque également ſous la tombe nous ſerre ;
Et les mieux établis aux repos de la terre,

(*) *Riviere qui paſſe à Caen : d'où Ménage conjecture que ce Damon étoit compatriote de Malherbe.*

N'y font qu'hôtes & paſſagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillemens de pourpre & de ſuite de Pages,
Quand le terme eſt échû, n'allonge point nos jours;
Il faut aller tous nus où le deſtin commande;
Et de toutes douleurs la douleur la plus grande,
C'eſt qu'il faut laiſſer nos amours:

Amours qui la pluſpart infidelles & feintes,
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes,
Et qui plus que l'honneur eſtimant les plaiſirs,
Sous le maſque trompeur de leurs viſages blêmes,
Acte digne de foudre! en nos obſéques mêmes
Conçoivent de nouveaux déſirs.

Elles ſçavent aſſez alléguer Artemiſe,
Diſputer du devoir & de la foi promiſe;
Mais tout ce beau langage eſt de ſi peu d'effet,
Qu'à peine en leur grand nombre une ſeule ſe treuve
De qui la foi ſurvive, & qui faſſe la preuve
Que ta Carinice te fait.

Depuis que tu n'es plus, la campagne déſerte
A deſſous deux hyvers perdu ſa robe verte,
Et deux fois le printemps l'a repeinte de fleurs,
Sans que d'aucun diſcours ſa douleur ſe conſole,
Et que ni la raiſon ni le temps qui s'envole,
Puiſſe faire tarir ſes pleurs.

Le ſilence des nuits, l'horreur des cimetieres,

De ſon contentement ſont les ſeules matieres :
Tout ce qui plaît, déplaît à ſon triſte penſer ;
Et ſi tous ſes appas ſont encore en ſa face,
C'eſt que l'Amour y loge, & que rien qu'elle faſſe
N'eſt capable de l'en chaſſer.

* * * * * * * * * * * * *

Mais quoi ! c'eſt un chef-d'œuvre où tout mérite abonde
Un miracle du ciel, une perle du monde,
Un eſprit adorable à tous autres eſprits ;
Et nous ſommes ingrats d'une telle avanture,
Si nous ne confeſſons que jamais la nature
N'a rien fait de ſemblable prix.

J'ai vû maintes beautez à la Cour adorées,
Qui des vœux des amans à l'envi défirées,
Aux plus audacieux ôtoient la liberté :
Mais de les approcher d'une choſe ſi rare,
C'eſt vouloir que la roſe au pavot ſe compare,
Et le nuage à la clarté.

Celle à qui dans mes vers, ſous le nom de Nérée,
J'allois bâtir un temple éternel en durée,
Si ſa déloyauté ne l'avoit abattu,
Lui peut bien reſſembler du front, ou de la joue :
Mais quoi ! puiſqu'à ma honte il faut que je l'avoue,
Elle n'a rien de ſa vertu.

L'ame de cette ingratte eſt une ame de cire,

Matiere à toute forme, incapable d'élire,
Changeant de paſſion auſſi-tôt que d'objet ;
Et de la vouloir vaincre avecque des ſervices,
Après qu'on a tout fait, on trouve que ſes vices
Sont de l'eſſence du ſujet.

Souvent de tes conſeils la prudence fidelle
M'avoit ſollicité de me ſéparer d'elle,
Et de m'aſſujettir à de meilleures loix :
Mais l'aiſe de la voir avoit tant de puiſſance,
Que cet ombrage faux m'ôtoit la connoiſſance
Du vrai bien où tu m'appellois.

Enfin après quatre ans une juſte colere
* * * * * * *
Que le flus de ma peine a trouvé ſon reflus ;
Mes ſens qu'elle aveugloit ont connu leur offenſe,
Je les en ai purgez, & leur ai fait défenſe
De me la ramentevoir plus.

La femme eſt une mer aux naufrages fatale :
Rien ne peut applanir ſon humeur inégale.
Ses flames d'aujourd'hui ſeront glaces demain ;
Et s'il s'en rencontre une à qui cela n'avienne,
Fais compte, cher eſprit, qu'elle a comme la tienne
Quelque choſe de plus qu'humain.

STANCES.

PARAPHRASE

DU PSEAUME VIII. 1604.

O Sageſſe éternelle, à qui cet univers
Doit le nombre infini des miracles divers
Qu'on voit également ſur la terre & ſur l'onde !
Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le ciel eſt bas au prix de ta hauteur !

Quelques blaſphémateurs, oppreſſeurs d'innocens,
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le ſens,
De prophanes diſcours ta puiſſance rabaiſſent :
Mais la naïveté
Dont mêmes au berceau les enfans te confeſſent,
Clôt-elle pas la bouche à leur impiété ?

De moi, toutes les fois que j'arrête les yeux
A voir les ornemens dont tu pares les cieux,
Tu me ſembles ſi grand, & nous ſi peu de choſe,
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quelle amour te diſpoſe
A nous favoriſer d'un regard ſeulement.

Il n'eſt foibleſſe égale à nos infirmitez ;
Nos plus ſages diſcours ne ſont que vanitez,
Et nos ſens corrompus n'ont goût qu'à des ordures.
Toutefois, ô bon Dieu,
Nous te ſommes ſi chers, qu'entre tes créatures,
Si l'ange a le premier, l'homme a le ſecond lieu.

Quelles marques d'honneur ſe peuvent ajoûter
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter ?
Et, pour obtenir mieux, quel ſouhait peut-il faire,
Lui que, juſqu'au ponant,
Depuis où le ſoleil vient deſſus l'hémiſphere,
Ton abſolu pouvoir a fait ſon lieutenant ?

Si-tôt que le beſoin excite ſon déſir,
Qu'eſt-ce qu'en ta largeſſe il ne trouve à choiſir ?
Et par ton réglement, l'air, la mer & la terre
N'entretiennent-ils pas
Une ſecrete loi de ſe faire la guerre
A qui de plus de mets fournira ſes repas ?

Certes je ne puis faire, en ce raviſſement,
Que rappeller mon ame, & dire baſſement ;
O Sageſſe éternelle, en merveilles féconde !
Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le ciel eſt bas au prix de ta hauteur.

LIVRE SECOND.

Contenant les Pièces compoſées depuis 1605, juſqu'à la mort d'HENRI IV. en 1610.

STANCES

Pour les Paladins de France, aſſaillans dans un Combat de Barriere. 1605.

EH quoi donc ? La France féconde
En incomparables guerriers,
Aura juſques au bout du monde
Planté des forêts de lauriers,
Et fait gagner à ſes armées
Des batailles ſi renommées,
Afin d'avoir cette douleur
D'ouïr démentir ſes victoires,
Et nier ce que les hiſtoires
Ont publié de ſa valeur ?

Tant de fois le Rhin & la Meuſe,
Par nos redoutables efforts,
Auront vû leur onde écumeuſe
Regorger de ſang & de morts ;
Et tant de fois nos deſtinées
Des Alpes & des Pyrénées
Les ſommets auront fait branler,
Afin que je ne ſçai quels Scythes,
Bas de fortune & de mérites,
Préſument de nous égaler !

Non, non : s'il eſt vrai que nous ſommes
Iſſus de ces nobles ayeux,
Que la voix commune des hommes
A fait aſſeoir entre les Dieux :
Ces arrogans, à leur dommage,
Apprendront un autre langage,
Et dans leur honte enſevelis,
Feront voir à toute la terre
Qu'on eſt briſé comme du verre,
Quand on choque les fleurs de lys.

Henri, l'exemple des Monarques
Les plus vaillans & les meilleurs,
Plein de mérites & de marques
Qui ne ſeront jamais ailleurs ;
Belle aſtre vraiment adorable,
De qui l'aſcendant favorable
En tous lieux nous ſert de rempart,

Si vous aimez votre loüange,
Défirez-vous pas qu'on la vange
D'une injure où vous avez part ?

Ces arrogans, qui ſe défient
De n'avoir pas de luſtre aſſez,
Impudemment ſe glorifient
Aux fables des ſiecles paſſez ;
Et d'une audace ridicule,
Nous content qu'ils ſont fils d'Hercule,
Sans toutefois en faire foi :
Mais qu'importe qui puiſſent être
Ni leur pere ni leur ancêtre,
Puiſque vous êtes notre Roi ?

Contre l'avanture funeſte
Que leur garde notre courroux,
Si quelque eſpérance leur reſte
C'eſt d'obtenir grace de vous,
Et confeſſer que nos épées,
Si fortes & ſi bien trempées
Qu'il faut leur céder ou mourir,
Donneront à votre couronne
Tout ce que le ciel environne,
Quand vous le voudrez acquérir.

SONNET

A Mde. LA PRINCESSE DOUAIRIERE, (*)

Pour l'inviter à revenir de Provence à Paris. 1605.

QUOI donc! Grande Princeſſe en la terre adorée,
Et que même le ciel eſt contraint d'admirer,
Vous avez réſolu de nous voir demeurer
En une obſcurité d'éternelle durée ?

La flame de vos yeux, dont la Cour éclairée
A vos rares vertus ne peut rien préférer,
Ne ſe laſſe donc point de nous déſeſpérer,
Et d'abuſer les vœux dont elle eſt déſirée ?

Vous êtes en des lieux, où les champs toujours verts,
Pour ce qu'ils n'ont jamais que de tiédes hyvers,
Semblent en apparence avoir quelque mérite :

Mais ſi c'eſt pour cela que vous cauſez nos pleurs,
Comment faites-vous cas de choſe ſi petite,
Vous de qui chaque pas fait naître mille fleurs ?

(*) *Charlotte Catherine de la Tremoille, veuve de Henri I. de Bourbon, Prince de Condé, mort à S. Jean d'Angely, le 5 de Mars* 1588.

STANCES.

Priere pour le Roi Henri le Grand, allant en Limosin. 1605.

O Dieu, dont les bontez de nos larmes touchées
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison!
Puisqu'à rien d'imparfait ta loüange n'aspire,
Acheve ton ouvrage au bien de cet Empire,
Et nous rends l'embonpoint comme la guérison.

Nous sommes sous un Roi si vaillant & si sage,
Et qui si dignement a fait l'apprentissage
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,
Et qu'assûrez par lui de toute violence,
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

Certes quiconque a vû pleuvoir dessus nos têtes
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes
Qu'exciterent jamais deux contraires partis,
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paroître,
En ce miracle seul il peut assez connoître
Quelle force à la main qui nous a garantis.

Mais quoi de quelque soin qu'incessamment il veille,

Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien,
Comme échapperons-nous en des nuits si profondes
Parmi tant de rochers qui lui cachent les ondes,
Si ton entendement ne gouverne le sien ?

Un malheur inconnu gliſſe parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous ſommes :
La pluſpart de leurs vœux tendent au changement ;
Et comme s'il vivoient des miſeres publiques,
Pour les renouveller, il font tant de pratiques,
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

En ce facheux état ce qui nous réconforte,
C'eſt que la bonte cauſe eſt toujours la plus forte,
Et qu'un bras ſi puiſſant t'ayant pour ſon appui,
Quand la rebellion plus qu'une hydre féconde
Auroit pour le combattre aſſemblé tout le monde,
Tout le monde aſſemblé s'enfuiroit devant lui.

Conforme donc, Seigneur, ta grace à nos penſées ;
Ote-nous ces objets, qui des choſes paſſées
Ramenent à nos yeux le triſte ſouvenir ;
Et comme ſa valeur, maîtreſſe de l'orage,
A nous donner la paix a montré ſon courage,
Fais luire ſa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point ſon eſpoir au nombre des armées,
Étant bien aſſûré que ces vaines fumées
N'ajoutent que de l'ombre à nos obſcurités.

L'aide qu'il veut avoir, c'eſt que tu le conſeilles.
Si tu le fais, Seigneur, il ſera des merveilles,
Et vaincra nos ſouhaits par nos proſpérités.

Les fuites des méchans, tant ſoient-elles ſecretes,
Quand il les pourſuivra, n'auront point de cachettes;
Aux lieux les plus profonds ils ſeront éclairez.
Il verra ſans effet leur honte ſe produire,
Et rendra les deſſeins qu'ils feront, pour lui nuire,
Auſſi-tôt confondus comme délibérez.

La rigueur de ſes loix, après tant de licence,
Redonnera le cœur à la foible innocence,
Que dedans la miſere on faiſoit envieillir.
A ceux qui l'oppreſſoient il ôtera l'audace;
Et ſans diſtinction de richeſſe ou de race,
Tous de peur de la peine auront peur de faillir.

La terreur de ſon nom rendra nos villes fortes;
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes,
Les veilles ceſſeront au ſommet de nos tours.
Le fer mieux employé cultivera la terre;
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'eſt pour danſer, n'orra (*) plus de tambours.

Loin des mœurs de ſon ſiécle il bannira les vices,
L'oiſive nonchalance & les molles délices,
Qui nous avoient portez juſqu'aux derniers haſards.

(*) *N'entendra.*

Les

Les vertus reviendront de palmes couronnées,
Et ſes juſtes faveurs aux mérites données,
Feront reſſuſciter l'excellence des arts.

La foi de ſes ayeux, ton amour & ta crainte,
Dont il porte dans l'ame une éternelle empreinte,
D'actes de piété ne pourront l'aſſouvir.
Il étendra ſa gloire autant que ſa puiſſance,
Et n'ayant rien ſi cher que ton obéiſſance,
Où tu le fais regner, il te fera ſervir.

Tu nous rendras alors nos douces deſtinées;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuſes années,
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute ſorte de biens comblera nos familles;
La moiſſon de nos champs laſſera les faucilles,
Et les fruits paſſeront la promeſſe des fleurs.

La fin de tant d'ennuis dont nous fûmes la proie,
Nous ravira les ſens de merveille & de joie;
Et d'autant que le monde eſt ainſi compoſé,
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaiſe,
Ton pouvoir abſolu, pour conſerver notre aiſe,
Conſervera celui qui nous l'aura cauſé.

Quand un Roi fainéant, la vergogne des Princes,
Laiſſant à ſes flatteurs le ſoin de ſes provinces,
Entre les voluptez indignement s'endort,
Quoique l'on diſſimule, on en fait peu d'eſtime;

Et ſi la vérité ſe peut dire ſans crime,
C'eſt avecque plaiſir qu'on ſurvit à ſa mort.

Mais ce Roi, des bons Rois l'éternel exemplaire,
Qui de notre ſalut eſt l'ange tutélaire,
L'infaillible refuge & l'aſſuré ſecours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours aſſez longs peut-il borner ſa vie,
Que notre affection ne les juge trop cours?

Nous voyons les eſprits nez à la tyrannie,
Ennuyez de couver leur cruelle manie,
Tourner tous leurs conſeils à notre affliction;
Et liſons clairement dedans leur conſcience,
Que s'ils tiennent la bride à leur impatience,
Nous n'en ſommes tenus qu'à ſa protection.

Qu'il vive donc, Seigneur, & qu'il nous faſſe vivre!
Que de toutes ces peurs nos ames il délivre;
Et rendant l'univers de ſon heur étonné,
Ajoûte chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'eſt acquis du plus rare Monarque
Que la bonté propice ait jamais couronné!

Cependant ſon Dauphin d'une viteſſe prompte,
Des ans de ſa jeuneſſe accomplira le compte;
Et ſuivant de l'honneur les aimables appas,
De faits ſi renommez ourdira ſon hiſtoire,
Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire
Ignorent le ſoleil, ne l'ignoreront pas.

Par ſa fatale main qui vangera nos pertes,
L'Eſpagne pleurera ſes provinces déſertes,
Ses châteaux abattus & ſes camps déconfits;
Et ſi de nos diſcords l'infâme vitupere
A pû la dérober aux victoires du pere,
Nous la verrons captive aux triomphes du fils.

ODE

Au ſujet de l'attentat commis ſur le Pont-neuf, en la Perſonne de Henri le Grand, le 19 de Décembre 1605, par Etienne de Liſle, *procureur à Senlis.* (*) 1606.

QUE direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai diſcours
Vous récite les avantures
De nos abominables jours?
Lirez-vous, ſans rougir de honte,
Que notre impiété ſurmonte

(*) *Ce de Liſle ſe jetta ſur le Roi, comme il paſſoit à cheval ſur le Pont-neuf; le tira par ſon manteau qu'il fit tomber. Il fut pris auſſi-tôt & mené à la Baſtille, mais comme, par ſes interrogatoires, il parut aliéné d'eſprit, le Roi lui pardonna.* Ménage.

Les faits les plus audacieux,
Et les plus dignes du tonnerre
Qui firent jamais à la terre
Sentir la colere des cieux?

O que nos fortunes proſperes
Ont un change bien apparent!
O que du ſiécle de nos peres
Le nôtre s'eſt fait différent!
La France, devant ces orages,
Pleine de mœurs & de courages
Qu'on ne pouvoit aſſez louer,
S'eſt faite aujourd'hui ſi tragique,
Qu'elle produit ce que l'Afrique
Auroit vergogne d'avoüer.

Quelles preuves incomparables
Peut donner un Prince de ſoi,
Que les Rois les plus adorables
N'en quittent l'honneur à mon Roi.
Quelle terre n'eſt parfumée
Des odeurs de ſa renommée!
Et qui peut nier qu'après Dieu,
Sa gloire qui n'a point d'exemples,
N'ait mérité que dans nos temples
On lui donne le ſecond lieu?

Qui ne ſçait point qu'à ſa vaillance
Il ne ſe peut rien ajoûter;
Qu'on reçoit de ſa bienveillance

Tout ce qu'on en doit ſouhaiter ;
Et que ſi de cette Couronne,
Que ſa tige illuſtre lui donne
Les loix ne l'euſſent revêtu,
Nos peuples d'un juſte ſuffrage
Ne pouvoient, ſans faire naufrage,
Ne l'offrir point à ſa vertu ?

Toutefois, ingrats que nous ſommes,
Barbares & dénaturez,
Plus qu'en ce climat où les hommes
Par les hommes ſont dévorez,
Toujours nous aſſaillons ſa tête
De quelque nouvelle tempête ;
Et d'un courage forcené
Rejettant ſon obéiſſance,
Lui défendons la jouiſſance
Du repos qu'il nous a donné.

La main de cet eſprit farouche,
Qui ſorti des ombres d'enfer
D'un coup ſanglant frappa ſa bouche, (*)
A peine avoit laiſſé le fer ;
Et voici qu'un autre perfide,
Où la même audace réſide,
(Comme ſi détruire l'Etat
Tenoit lieu de juſte conquête,)

(*) *Jean Châtel.*

De pareilles armes s'apprête
A faire un pareil attentat.

O soleil, ô grand luminaire !
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange :
D'où vient que ta sévérité
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité ?

Non, non, tu luis sur le coupable,
Comme tu fais sur l'innocent ;
Ta nature n'est point capable
Du trouble qu'une ame ressent ;
Tu dois ta flame à tout le monde ;
Et ton allure vagabonde,
Comme une servile action
Qui dépend d'une autre puissance,
N'ayant aucune connoissance,
N'a point aussi d'affection.

Mais, ô planette belle & claire
Je ne parle pas sagement ;
Le juste excès de la colere
M'a fait perdre le jugement.
Ce traître, quelque frénésie

Qui travaillât ſa fantaiſie,
Eut encore aſſez de raiſon
Pour ne vouloir rien entreprendre,
Bel aſtre, qu'il n'eût vû deſcendre
Ta lumiere ſous l'horizon.

Au point qu'il écuma ſa rage,
Le Dieu de Seine étoit dehors
A regarder croître l'ouvrage
Dont ce Prince embellit ſes bords. (*)
Il ſe reſſerra tout à l'heure
Au plus bas lieu de ſa demeure;
Et ſes Nymphes deſſus les eaux,
Toutes ſans voix & ſans haleine,
Pour ſe cacher furent en peine
De trouver aſſez de roſeaux.

La terreur des choſes paſſées
A leurs yeux ſe ramentevant,
Faiſoit prévoir à leurs penſées
Plus de malheurs qu'auparavant;
Et leur étoit ſi peu croyable,
Qu'en cet accident effroyable,
Perſonne les pût ſecourir,
Que, pour en eſtre dégagées,
Le ciel les auroit obligées,
S'il leur eût permis de mourir.

(*) *Cet Ouvrage étoit la grande Gallerie du Louvre.*

Revenez, belles fugitives:
De quoi versez-vous tant de pleurs?
Assurez vos ames craintives;
Remettez vos chapeaux de fleurs.
Le Roi vit, & ce misérable,
Ce monstre vraiment déplorable,
Qui n'avoit jamais éprouvé
Que peut un visage d'Alcide,
A commencé le parricide,
Mais il ne l'a pas achevé.

Pucelles, qu'on se réjouïsse;
Mettez-vous l'esprit en repos;
Que cette peur s'évanouïsse,
Vous la prenez mal-à-propos;
Le Roi vit, & les destinées
Lui gardent un nombre d'années
Qui fera maudire le sort
A ceux dont l'aveugle manie
Dresse des plans de tyrannie,
Pour bâtir quand il sera mort.

O bienheureuse Intelligence!
Puissance, quiconque tu sois,
Dont la fatale diligence
Préside à l'Empire François!
Toutes ces visibles merveilles
De soins, de peines & de veilles,
Qui jamais ne t'ont pû lasser,

N'ont-elles pas fait une hiſtoire,
Qu'en la plus ingrate mémoire
L'oubli ne ſçauroit effacer ?

Ces Archers aux caſaques peintes
Ne peuvent pas n'eſtre ſurpris,
Aïant à combattre les feintes
De tant d'infideles eſprits.
Leur préſence n'eſt qu'une pompe ;
Avecque peu d'art on les trompe.
Mais de quelle d'extérité
Se peut déguiſer une audace,
Qu'en l'ame, auſſi-tôt qu'en la face,
Tu n'en liſes la vérité ?

Grand Démon d'éternelle marque,
Fais qu'il te ſouvienne toujours
Que tous nos maux en ce Monarque
Ont leur refuge & leur ſecours ;
Et qu'arrivant l'heure preſcrite,
Que le trépas, qui tout limite,
Nous privera de ſa valeur,
Nous n'avons jamais eu d'allarmes
Où nous ayons verſé des larmes
Pour une ſemblable douleur.

Je ſçais bien que par la juſtice,
Dont la paix accroit le pouvoir,
Il fait demeurer la malice

Aux bornes de quelque devoir ;
Et que ſon invincible épée
Sous telle influence eſt trempée,
Qu'elle met la frayeur par-tout,
Auſſi-tôt qu'on la voit reluire.
Mais quand le malheur nous veut nuire,
De quoi ne vient-il point à bout?

Soit que l'ardeur de la priere
Le tienne devant un autel ;
Soit que l'honneur à la barriere
L'appelle à débattre un cartel ;
Soit que dans la chambre il médite,
Soit qu'aux bois la chaſſe l'invite:
Jamais ne t'écarte ſi loin,
Qu'aux embûches qu'on lui peut tendre
Tu ne ſois prêt à le défendre,
Sitôt qu'il en aura beſoin.

Garde ſa compagne fidelle,
Cette Reine, dont les bontez
De notre foibleſſe mortelle
Tous les défauts ont ſurmontez.
Fais que jamais rien ne l'ennuie;
Que toute infortune la fuie;
Et qu'aux roſes de ſa beauté,
L'age, par qui tout ſe conſume,
Redonne contre ſa coutume
Les graces de la nouveauté.

Serre d'une étreinte ſi ferme
Le nœud de leurs chaſtes amours,
Que la ſeule mort ſoit le terme
Qui puiſſe en arrêter le cours.
Bénis les plaiſirs de leur couche,
Et fais renaître de leur ſouche
Des ſcions ſi beaux & ſi verts,
Que de leur feuillage ſans nombre
A jamais ils puiſſent faire ombre
Aux peuples de tout l'univers.

Sur-tout pour leur commune joie
Devide aux ans de leur Daupin,
A longs filets d'or & de ſoie,
Un bonheur qui n'ait point de fin.
Quelques vœux que faſſe l'Envie,
Conſerve-leur ſa chere vie ;
Et tiens par elle enſevelis
D'une bonace continue
Les Aquilons, dont ſa venue
A garanti les fleurs de lis.

Conduis-le ſous leur aſſûrance
Promptement juſques au ſommet
De l'inévitable eſpérance
Que ſon enfance leur promet.
Et pour achever leurs journées,
Que les oracles ont bornées
Dedans le Trône impérial,

Avant que le Ciel les appelle,
Fais leur ouïr cette nouvelle,
Qu'il a raſé l'Eſcurial.

STANCES

Aux Dames pour les demi-Dieux Marins conduits par Neptune, dans le Carouſel des quatre Elémens, en Mars 1606, (*)

O ! Qu'une ſageſſe profonde
Aux avantures de ce monde
Préſide ſouverainement ;
Et que l'audace eſt mal appriſe
De ceux qui font une entrepriſe
Sans douter de l'événement !

Le renom que chacun admire
Du Prince qui tient cet Empire,
Nous avoit fait ambitieux
De mériter ſa bienveillance,
Et donner à notre vaillance

(*) *Ce Carouſel fut fait à l'occaſion de l'accouchement de la Reine, qui le 20. de Février précédent, avoit mis au monde Mde Chrétienne ou Chriſtine, depuis Ducheſſe de Savoye.* Mém. de Bassompierre.

Le témoignage de ſes yeux.

Nos forces par-tout reconnues,
Faiſoient monter juſques aux nues
Les deſſeins de nos vanitez;
Et voici qu'avecque des charmes,
Un enfant qui n'avoit point d'armes
Nous a ravi nos libertez.

Belles merveilles de la terre,
Doux ſujets de paix & de guerre,
Pouvons-nous avecque raiſon
Ne bénir pas les deſtinées,
Par qui nos ames enchaînées
Servent en ſi belle priſon?

L'aiſe nouveau de cette vie
Nous ayant fait perdre l'envie
De nous en retourner chez nous,
Soit notre gloire ou notre honte,
Neptune peut bien faire compte
De nous laiſſer avecque vous.

Nous ſçavons quelle obéïſſance
Nous oblige notre naiſſance
De porter à ſa Royauté;
Mais eſt-il ni crime ni blâme
Dont vous ne diſpenſiez une ame
Qui dépend de votre beauté?

Qu'il s'en aille à ses Néreïdes,
Dedans ses cavernes humides,
Et vive misérablement
Confiné parmi ses tempêtes !
Quant à nous étant où vous êtes
Nous sommes en notre élément.

ODE

AU ROI HENRI LE GRAND

Sur l'heureux succès du voyage de Sédan, entrepris pour réduire le Duc de Bouillon, en Mars & Avril 1606.

ENFIN après les tempêtes
Nous voici rendus au port ;
Enfin nous voyons nos têtes
Hors de l'injure du sort.
Nous n'avons rien qui menace
De troubler notre bonace ;
Et ces matieres de pleurs,
Massacres, feux & rapines,
De leurs funestes épines
Ne gâteront plus nos fleurs.

Nos prieres sont ouïes ;

Tout eſt reconcilié;
Nos peurs ſont évanouïes,
Sédan s'eſt humilié.
A peine il a vû le foudre
Parti pour le mettre en poudre,
Que faiſant comparaiſon
De l'eſpoir & de la crainte,
Pour éviter la contrainte
Il s'eſt mis à la raiſon.

Qui n'eût crû que ſes murailles,
Que défendoit un Lion,
Euſſent fait des funérailles
Plus que n'en fit Ilion?
Et qu'avant qu'eſtre à la fête
De ſi pénible conquête,
Les champs ſe fuſſent vêtus
Deux fois de robe nouvelle,
Et le fer eût en javelle
Deux fois les bleds abattus?

Et toutefois, ô merveille!
Mon Roi, l'exemple des Rois,
Dont la grandeur nompareille
Fait qu'on adore ſes loix,
Accompagné d'un Génie,
Qui les volontez manie,
L'a ſçû tellement preſſer
D'obéïr & de ſe rendre,

Qu'il n'a pas eu pour le prendre
Loisir de le menacer.

Tel qu'à vagues épanduës
Marche un fleuve impérieux,
De qui les neiges fonduës
Rendent le cours furieux:
Rien n'eſt ſûr en ſon rivage,
Ce qu'il treuve il le ravage;
Et traînant comme buiſſons
Les chênes & leurs racines,
Ote aux campagnes voiſines
L'eſpérance des moiſſons.

Tel, & plus épouvantable,
S'en alloit ce Conquérant,
A ſon pouvoir indomptable
Sa colere meſurant.
Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ſes yeux
Etoient comme d'un tonnerre,
Qui gronde contre la terre,
Quand elle a fâché les cieux.

Quelle vaine réſiſtance
A ſon puiſſant appareil,
N'eût porté la pénitence
Qui ſuit un mauvais conſeil;
Et vû ſa faute bornée

D'une

D'une châte infortunée,
Comme la rébellion,
Dont la fameuſe folie
Fit voir à la Theſſalie
Olympe ſur Pélion !

Voyez comme en ſon courage,
Quand on ſe range au devoir,
La pitié calme l'orage
Que l'ire a fait émouvoir.
A peine fut reclamée
Sa douceur accoûtumée,
Que d'un ſentiment humain
Frappé non moins que de charmes,
Il fit la paix, & les armes
Lui tomberent de la main.

Arriere, vaines chimeres
De haines & de rancueurs ;
Soupçons de choſes ameres,
Éloignez-vous de nos cœurs.
Loin, bien loin, triſtes penſées ;
Où nos miſeres paſſées
Nous avoient enſevelis.
Sous HENRI, c'eſt ne voir goute,
Que de révoquer en doute
Le ſalut des fleurs de lis.

O Roi, qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté,

Roi qui de l'âge où nous sommes
Tout le mal as surmonté :
Si tes labeurs d'où la France
A tiré sa délivrance,
Sont écrits avecque foi,
Qui sera si ridicule
Qu'il ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi ?

De combien de tragédies,
Sans ton assûré secours,
Étoient les trames ourdies
Pour ensanglanter nos jours !
Et qu'auroit fait l'innocence,
Si l'outrageuse licence,
De qui le souverain bien
Est d'opprimer & de nuire,
N'eût treuvé pour la détruire
Un bras fort comme le tien ?

Mon Roi, connois ta puissance ;
Elle est capable de tout.
Tes desseins n'ont pas naissance
Qu'on en voit déja le bout ;
Et la fortune amoureuse
De ta vertu généreuse,
Treuve de si doux appas
A te servir & te plaire,
Que c'est la mettre en colere

Que de ne l'employer pas.

Uſe de ſa bienveillance,
Et lui donnes ce plaiſir,
Qu'elle ſuive ta vaillance
A quelque nouveau deſir.
Où que tes bannieres aillent,
Quoi que tes armes aſſaillent,
Il n'eſt orgueil endurci,
Que, briſé comme du verre,
A tes pieds elle n'atterre,
S'il n'implore ta merci.

Je ſçais bien que les oracles
Prédiſent tous qu'à ton fils
Sont réſervez les miracles
De la priſe de Memphis;
Et que c'eſt lui, dont l'épée
Au ſang barbare trempée,
Quelque jour apparoiſſant,
A la Grece qui ſoupire,
Fera décroître l'empire
De l'infidele Croiſſant.

Mais tandis que les années
Pas à pas font avancer
L'âge où de ſes deſtinées
La gloire doit commencer;
Que fais-tu, que d'une armée
A te venger animée,

Tu ne mets dans le tombeau
Ces voiſins, dont les pratiques
De nos rages domeſtiques
Ont allumé le flambeau ?

Quoique les Alpes chenuës
Les couvrent de toutes parts ;
Et faſſent monter aux nuës
Leurs effroyables remparts ;
Alors que de ton paſſage
On leur fera le meſſage,
Qui verront-elles venir
Envoyé ſous tes auſpices,
Qu'auſſi-tôt leurs précipices
Ne ſe laiſſent applanir ?

Crois-moi, contente l'envie
Qu'ont tant de jeunes guerriers
D'aller expoſer leur vie
Pour t'acquérir des lauriers ;
Et ne tiens point ocieuſes
Ces ames ambitieuſes,
Qui juſques où le matin
Met les étoiles en fuite,
Oſeront ſous ta conduite
Aller quérir du butin.

Déja le Téſin tout morne
Conſulte de ſe cacher,
Voulant garantir ſa corne,

Que tu lui dois arracher ;
Et le Pô, tombe certaine
De l'audace trop hautaine,
Tenant baiſſé le menton
Dans ſa caverne profonde,
S'apprête à voir en ſon onde
Cheoir un autre Phaëton.

Va, Monarque magnanime,
Souffre à ta juſte douleur
Qu'en leurs rives elle imprime
Les marques de ta valeur.
L'aſtre, dont la courſe ronde
Tous les jours voit tout le monde,
N'aura point achevé l'an,
Que tes conquêtes ne raſent
Tout le Piémont, & n'écraſent
La couleuvre (*) de Milan.

Ce ſera là que ma Lyre,
Faiſant ſon dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un Cygne près de ſa mort ;
Et ſe rendant favorable
Ton oreille incomparable
Te forcera d'avoüer,
Qu'en l'aiſe de la victoire
Rien n'eſt ſi doux que la gloire

(*) *Alluſion aux armes du Duché de Milan.*

De ſe voir ſi bien loüer.

Il ne faut pas que tu penſes
Trouver de l'éternité
En ces pompeuſes dépenſes
Qu'invente la vanité :
Tous ces chefs-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques.
Par les Muſes ſeulement,
L'homme eſt exempt de la Parque ;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

Par elles traçant l'Hiſtoire
De tes faits laborieux,
Je défendrai ta mémoire
Du trépas injurieux ;
Et quelque aſſaut que te faſſe
L'oubli, par qui tout s'efface,
Ta loüange dans mes vers
D'amarante couronnée,
N'aura ſa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.

CHANSON

Faite conjointement avec la Ducheſſe de Bellegarde & le Marquis de Racan. 1606.

QU'AUTRES que vous ſoient deſirées,
Qu'autres que vous ſoient adorées,
Cela ſe peut facilement:
Mais qu'il ſoit des beautez pareilles
A vous, merveille des merveilles,
Cela ne ſe peut nullement.

Que chacun ſous votre puiſſance
Captive ſon obéïſſance,
Cela ſe peut facilement:
Mais qu'il ſoit un amour ſi forte
Que celle-là que je vous porte,
Cela ne ſe peut nullement.

Que le fâcheux nom de cruelles
Semble doux à beaucoup de belles,
Cela ſe peut facilement:
Mais qu'en leur ame treuve place
Rien de ſi froid que votre glace,
Cela ne ſe peut nullement.

Qu'autres que moi ſoient miſérables

Par vos rigueurs inexorables,
Cela ſe peut facilement:
Mais que la cauſe de leurs plaintes
Porte de ſi vives atteintes,
Cela ne ſe peut nullement.

Qu'on ſerve bien, lorſque l'on penſe
En recevoir la récompenſe,
Cela ſe peut facilement:
Mais qu'une autre foi que la mienne
N'eſpere rien & ſe maintienne,
Cela ne ſe peut nullement.

Qu'à la fin la raiſon eſſaie
Quelque guériſon à ma plaie,
Cela ſe peut facilement:
Mais que d'un ſi digne ſervage
La remontrance me dégage,
Cela ne ſe peut nullement.

Qu'en ma ſeule mort ſoient finies
Mes peines & vos tyrannies,
Cela ſe peut facilement:
Mais que jamais par le martyre
De vous ſervir je me retire,
Cela ne ſe peut nullement.

STANCES

Pour M. le Duc de Bellegarde, à une femme qui s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle.

1606.

PHILIS qui me voit le teint blême,
Les ſens ravis hors de moi-même,
Et les yeux trempez tout le jour,
Cherchant la cauſe de ma peine,
Se figure, tant elle eſt vaine,
Qu'elle m'a donné de l'amour.

Je ſuis marri que la colere
Me porte juſqu'à lui déplaire;
Mais pourquoi ne m'eſt-il permis
De lui dire qu'elle s'abuſe,
Puiſqu'à ma honte elle s'accuſe
De ce qu'elle n'a point commis?

En quelle école nompareille
Auroit-elle appris la merveille
De ſi bien charmer ſes appas,
Que je pûſſe la treuver belle,
Pâlir, tranſir, languir pour elle,
Et ne m'en appercevoir pas?

O! qu'il me ſeroit deſirable

Que je ne fuſſe miſérable
Que pour être en telle priſon !
Mon mal ne m'étonneroit gueres,
Et les herbes les plus vulgaires
M'en donneroient la guériſon.

Mais, ô rigoureuſe avanture !
Un chef-d'œuvre de la nature,
Au lieu du monde le plus beau,
Tient ma liberté ſi bien cloſe,
Que le mieux que je m'en propoſe,
C'eſt d'en ſortir par le tombeau.

Pauvre PHILIS mal aviſée,
Ceſſez de ſervir de riſée,
Et ſouffrez que la vérité
Vous témoigne votre ignorance,
Afin que perdant l'eſpérance,
Vous perdiez la témérité.

C'eſt de Glicere que procedent
Tous les ennuis qui me poſſedent,
Sans remede & ſans reconfort.
Glicere fait mes deſtinées;
Et, comme il lui plaît, mes années
Sont ou près ou loin de la mort.

C'eſt bien un courage de glace,
Où la pitié n'a point de place,
Et que rien ne peut émouvoir.

Mais quelque défaut que j'y blâme,
Je ne puis l'ôter de mon ame,
Non plus que vous y recevoir.

SONNET

AU ROI HENRI LE GRAND. (*)

1607.

JE le connois, DESTINS, vous avez arrêté
Qu'aux deux fils de mon Roi se partage la terre,
Et qu'après le trépas ce miracle de guerre
Soit encore effroyable en sa postérité.

Leur courage aussi grand que leur prospérité
Tous les forts orgueilleux brisera comme verre;
Et qui de leurs combats attendra le tonnerre,
Aura le châtiment de sa témérité.

Le cercle imaginé qui de même intervalle
Du Nord & du Midi les distances égale, (§)
De pareille grandeur bornera leur pouvoir.

(*) *A l'occasion de la naissance du second fils d'Henri IV, N. Duc d'Orléans, né le 6 d'Avril 1607 & mort en 1611. C'est le même dont on lit l'Epitaphe Liv. III.*

(§) *L'Equateur.*

Mais étant fils d'un pere où tant de gloire abonde,
Pardonnez-moi, DESTINS, quoi qu'ils puissent avoir,
Vous ne leur donnez rien, s'ils n'ont chacun un monde.

SONNET

AU ROI HENRI LE GRAND.

1607 *ou* 1608.

MON ROI, s'il est ainsi que des choses futures
L'école d'Apollon apprend la vérité,
Quel ordre merveilleux de belles avantures
Va combler de lauriers votre postérité !

Que vos jeunes Lions vont amasser de proie,
Soit qu'aux rives du Tage ils portent leurs combats,
Soit que de l'Orient mettant l'Empire bas
Ils veuillent rebâtir les murailles de Troie ! (*)

Ils seront malheureux seulement en un point :
C'est que, si leur courage à leur fortune joint
Avoit assujetti l'un & l'autre hémisphere,

(*) *Allusion à l'ancienne fable qui fait descendre les François d'un prétendu fils d'Hector nommé* Francus *ou* Francion.

gloire eſt ſi grande en la bouche de tous,
ujours on dira qu'ils ne pouvoient moins faire,
'ils avoient l'honneur d'eſtre ſortis de vous.

CHANSON

le départ de la Vicomteſſe d'Auchy. (*)

1608.

[LS s'en vont ces Rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux,
ont l'éclat fait pâlir d'envie
Ceux même des cieux.
IEUX, *amis de l'innocence,*
u'ai-je fait pour mériter
es ennuis où cette abſence
Me va précipiter?

lle s'en va cette merveille,
Pour qui nuit & jour,
uoi que la raiſon me conſeille,
Je brûle d'amour.
IEUX, *amis de l'innocence,*

harlotte des Urſins. C'eſt la Calliſte du troiſième
les Lettres de Malherbe. On a d'elle une Paraphraſe
pître de S. Paul aux Hébreux.

Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette abſence
Me va précipiter ?

En quel effroi de ſolitude
Aſſez écarté
Mettrai-je mon inquiétude.
En ſa liberté ?
DIEUX, *amis de l'innocence,*
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette abſence
Me va précipiter ?

Les affligez ont en leur peine
Recours à pleurer :
Mais quand mes yeux ſeroient fontaine
Que puis-je eſpérer ?
DIEUX, *amis de l'innocence,*
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette abſence
Me va précipiter ?

ODE

à M. le Duc de Bellegarde, grand Écuyer de France. 1608.

A La fin c'eſt trop de ſilence
En ſi beau ſujet de parler :
Le mérite qu'on veut celer,
Souffre une injuſte violence.
BELLEGARDE, unique ſupport
Où mes vœux ont trouvé leur port,
Que tarde ma pareſſe ingrate,
Que déja ton bruit nompareil
Aux bords du Tage & de l'Eufrate
N'a vû l'un & l'autre ſoleil ?

Les Muſes hautaines & braves
Tiennent le flater odieux,
Et comme parentes des Dieux
Ne parlent jamais en eſclaves.
Mais auſſi ne ſont-elles pas
De ces beautez dont les appas
Ne ſont que rigueur & que glace ;
Et de qui le cerveau léger,
Quelque ſervice qu'on leur faſſe,
Ne ſe peut jamais obliger.

La vertu, qui de leur étude
Eſt le fruit le plus précieux
Sur tous les actes vicieux
Leur fait haïr l'ingratitude;
Et les agréables chanſons,
Par qui leurs doctes nourriſſons
Sçavent charmer les deſtinées,
Récompenſent un bon accueil,
De loüanges que les années
Ne mettent point dans le cercueil.

Les tiennes par moi publiées,
(Je le jure ſur les autels)
En la mémoire des mortels
Ne ſeront jamais oubliées;
Et l'éternité que promet
La montagne au double ſommet
N'eſt que menſonge & que fumée,
Ou je rendrai cet univers
Amoureux de ta renommée,
Autant que tu l'es de mes vers.

Comme en cueillant une guirlande
L'homme eſt d'autant plus travaillé
Que le parterre eſt émaillé
D'une diverſité plus grande:
Tant de fleurs de tant de côtez
Faiſant paroître en leurs beautez,
L'artifice de la nature,

Qu'il

Qu'il tient ſuſpendu ſon deſir,
Et ne ſçait en cette peinture
Ni que laiſſer ni que choiſir.

Ainſi quand preſſé de la honte
Dont me fait rougir mon devoir,
Je veux une œuvre concevoir
Qui pour toi les âges ſurmonte,
Tu me tiens les ſens enchantez
De tant de rares qualitez,
Où brille un excès de lumiere,
Que plus je m'arrête à penſer
Laquelle ſera la premiere,
Moins je ſçais par où commencer.

Si nommer en ſon parentage
Une longue ſuite d'ayeux (*)
Que la gloire a mis dans les cieux,
Eſt reputé grand avantage;
De qui n'eſt-il point reconnu
Que toujours les tiens ont reçu
Les charges les plus honorables,
Dont le mérite & la raiſon,
Quand les Deſtins ſont favorables,
Parent une illuſtre maiſon?

(*) *Le Duc de Bellegarde étoit de la Maiſon de ſaint Lari, (c. d. d. ſuivant les titres Latins, de S. Hilaire, de Sancto Hilario,) & Le Maréchal de Bellegarde étoit ſon oncle.*

Qui ne ſçait de quelles tempêtes
Leur fatale main autrefois,
Portant la foudre de nos Rois,
Des Alpes a battu les têtes ? (*)
Qui n'a vû deſſous leurs combats
Le Pô mettre les cornes bas ;
Et les peuples de ſes deux rives,
Dans la frayeur enſevelis,
Laiſſer leurs dépouilles captives
A la merci des fleurs de lis ?

Mais de chercher aux ſépultures
Des témoignages de valeur,
C'eſt à ceux qui n'ont rien du leur
Eſtimable aux races futures ;
Non pas à toi, qui revêtu
De tous les dons que la Vertu
Peut recevoir de la Fortune,
Connois ce qui vraiment eſt bien,
Et ne veut pas, comme la Lune,
Luire d'autre feu que du tien.

Quand le monſtre infâme d'Envie,
A qui rien de l'autrui ne plait,
Tout lâche & perfide qu'il eſt,
Jette les yeux deſſus ta vie,

(*) *Ceci regarde le Maréchal de Termes allié à la Maiſon de Bellegarde.*

Et te voit emporter le prix
Des grands cœurs & des beaux eſprits,
Dont aujourd'hui la France eſt pleine ;
Eſt-il pas contraint d'avoüer,
Qu'il a lui-même de la peine
A s'empêcher de te loüer ?

Soit que l'honneur de la carriere
T'appelle à monter un cheval ;
Soit qu'il ſe préſente un rival,
Pour la lice ou pour la barriere ;
Soit que tu donnes ton loiſir
A prendre quelque autre plaiſir,
Éloigné des molles délices :
Qui ne ſçait que toute la Cour,
A regarder tes exercices
Comme à des théâtres accourt ?

Quand tu paſſas en Italie,
Où tu fus querir pour ton Roi
Ce joyau d'honneur & de foi
Dont l'Arne à la Seine s'allie ;
Thétis ne ſuivit-elle pas
Ta bonne grace & tes appas
Comme un objet émerveillable,
Et jura qu'avecque Jaſon
Jamais Argonaute ſemblable
N'alla conquérir la Toiſon ?

Tu menois le blond Hymenée,

Qui devoit ſolemnellement
De ce fatal accouplement
Célébrer l'heureuſe journée.
Jamais il ne fut ſi paré :
Jamais en ſon habit doré
Tant de richeſſes n'éclaterent.
Toutesfois les Nymphes du lieu,
Non ſans apparence, douterent
Qui de vous deux étoit le Dieu.

De combien de pareilles marques,
Dont on ne peut me démentir,
Ai-je de quoi te garantir
Contre les menaces des Parques !
Si ce n'eſt qu'un ſi long diſcours
A de trop pénibles détours,
Et qu'à bien diſpenſer les choſes,
Il faut mêler pour un guerrier
A peu de myrthe & peu de roſes
Force palme & force laurier.

Achille étoit haut de corſage,
L'or éclatoit en ſes cheveux ;
Et les dames avecque vœux
Soupiroient après ſon viſage.
Sa gloire à danſer & chanter,
Tirer de l'arc, ſauter, lutter,
A nulle autre n'étoit ſeconde :

Mais s'il n'eût rien eu de plus beau,
Son nom qui vole par le monde,
Seroit-il pas dans le tombeau?

S'il n'eût par un bras homicide,
Dont rien ne repoussoit l'effort,
Sur Ilion vangé le tort
Qu'avoit reçû le jeune Atride:
De quelque adresse qu'au giron
Ou de Phénix, ou de Chiron,
Il eût fait son apprentissage,
Notre âge auroit-il aujourd'hui
Le mémorable témoignage
Que la Grece a donné de lui?

C'est aux magnanimes exemples,
Qui sous la banniere de Mars
Sont faits au milieu des hazards,
Qu'il appartient d'avoir des temples;
Et c'est avecque ces couleurs,
Que l'histoire de nos malheurs
Marquera si bien ta mémoire,
Que tous les siécles à venir
N'auront point de nuit assez noire,
Pour en cacher le souvenir.

En ce long temps, où les manies
D'un nombre infini de mutins,
Poussez de nos mauvais destins,

Ont affouvi leurs félonnies,
Par quels faits d'armes valeureux,
Plus que nul autre avantureux,
N'as-tu mis ta gloire en eſtime;
Et déclaré ta paſſion
Contre l'eſpoir illégitime
De la rebelle ambition!

Tel que d'un effort difficile
Un fleuve au travers de la mer,
Sans que ſon goût devienne amer,
Paſſe d'Elite en la Sicile:
Ses flots, par moyens inconnus,
En leur douceur entretenus
Aucun mêlange ne reçoivent,
Et dans Syracuſe arrivant
Sont treuvez de ceux qui les boivent
Auſſi peu ſalez que devant.

Tel entre ces eſprits tragiques,
Ou pluſtôt Démons inſenſez,
Qui de nos dommages paſſez
Tramoient les funeſtes pratiques,
Tu ne t'es jamais diverti
De ſuivre le juſte parti;
Mais blâmant l'impure licence
De leurs déloyales humeurs,
As toujours aimé l'innocence,
Et pris plaiſir aux bonnes mœurs.

Depuis que pour ſauver ſa terre,
Mon Roi, le plus grand des humains,
Eut laiſſé partir de ſes mains
Le premier trait de ſon tonnerre,
Juſqu'à la fin de ſes exploits,
Que tout eût reconnu ſes loix,
A-t-il jamais défait armée,
Pris ville, ni forcé rempart,
Où ta valeur accoûtumée
N'ait eu la principale part ?

Soit que près de Seine & de Loire
Il pavât les plaines de morts,
Soit que le Rhône outre ſes bords
Lui vit faire éclater ſa gloire,
Ne l'as-tu pas toujours ſuivi ?
Ne l'as-tu pas toujours ſervi,
Et toujours par dignes ouvrages
Témoigné le mépris du ſort
Que ſçait imprimer aux courages
Le ſoin de vivre après la mort ?

Mais quoi ! ma barque vagabonde
Et dans les Syrtes bien avant,
Et le plaiſir la décevant,
Toujours l'emporte au gré de l'onde,
BELLEGARDE, les matelots
Jamais ne mépriſent les flots,
Quelque phare qui les éclaire :

Je ferai mieux de relâcher,
Et borner le ſoin de te plaire,
Par la crainte de te fâcher.

L'unique but où mon attente
Croit avoir raiſon d'aſpirer,
C'eſt que tu veuilles m'aſſûrer
Que mon offrande te contente.
Donne-m'en d'un *clin* de tes yeux
Un témoignage gracieux ;
Et ſi tu la trouves petite,
Reſſouviens-toi qu'une action
Ne peut avoir peu de mérite,
Ayant beaucoup d'affection.

Ainſi de tant d'or & de ſoie
Ton âge dévide ſon cours,
Que tu reçoives tous les jours
Nouvelles matieres de joie ;
Ainſi tes honneurs fleuriſſans
De jour en jour aillent croiſſans,
Malgré la fortune contraire ;
Et ce qui les fais trébucher,
De toi ni de TERMES, ton frere,
Ne puiſſe jamais approcher.

Quand la faveur à pleines voiles,
Toujours compagne de vos pas,
Vous feroit devant le trépas
Avoir le front dans les étoiles,

Et remplir de votre grandeur
Ce que la terre a de rondeur:
Sans être menteur, je puis dire
Que jamais vos proſpéritez
N'iront juſques où je déſire,
Ni juſques où vous méritez.

SONNET

A M. de Flurance, ſur ſon livre de l'Art d'embellir. (*) 1608.

VOYANT ma CALISTE ſi belle,
Que l'on n'y peut rien déſirer,

(*) *Livre tout moral dont l'objet eſt déterminé par le titre*: L'Art d'embellir tiré du ſens de ce ſacré Paradoxe, *La ſageſſe de la perſonne embellit ſa face*, étendu en toute ſorte de beauté & és moyens de faire que le corps retire en effet ſon embelliſſement des belles qualités de l'ame, dedié à la Reyne, par le ſieur de Flurance-Rivault. Paris 1608. *Cet Auteur étoit de Laual. Il fit d'abord profeſſion des armes, fut fait par Henry IV, Gentilhomme de ſa Chambre, puis Souprécepteur de Louis XIII. & ſon Lecteur en Mathématiques: enſuite après la mort de Deſyvetaux & de Nicolas Lefebvre qui furent ſucceſſivement Précepteurs du Roy, il obtint cette place. Il mourut à Tours au mois de Janvier 1616, âgé de 45 ans.*

Je ne me pouvois figurer
Que ce fût choſe naturelle.

J'ignorois qui ce pouvoit être
Qui lui coloroit ce beau teint,
Où l'Aurore même n'atteint,
Quand elle commence de naître.

Mais, FLURANCE, ton docte écrit
M'ayant fait voir qu'un bel eſprit
Eſt la cauſe d'un beau viſage;

Ce ne m'eſt plus de nouveauté,
Puiſqu'elle eſt parfaitement ſage,
Qu'elle ſoit parfaite en beauté.

SONNET

Sur l'abſence de la Vicomteſſe d'Auchy. 1608.

QUEL aſtre malheureux ma fortune a bâtie?
A quelles dures loix m'a le ciel attaché,
Que l'extrême regret ne m'ait point empêché
De me laiſſer réſoudre à cette départie?

Quelle ſorte d'ennuis fut jamais reſſentie
Égale au déplaiſir dont j'ai l'eſprit touché?
Qui vit jamais coupable expier ſon péché,

D'une douleur ſi forte & ſi peu divertie.

On doute en quelle part eſt le funeſte lieu
Que réſerve aux Damnez la juſtice de Dieu,
Et de beaucoup d'avis la diſpute en eſt pleine.

Mais, ſans eſtre ſçavant & ſans philoſopher,
(Amour en ſoit loüé,) je n'en ſuis point en peine:
Où CALISTE n'eſt point, c'eſt-là qu'eſt mon enfer.

STANCES

Pour la même. 1608.

LAISSE-moi, RAISON importune,
Ceſſe d'affliger mon repos,
En me faiſant mal à propos
Déſeſpérer de ma fortune;
Tu perds tems de me ſecourir,
Puiſque je ne veux point guérir.

Si l'Amour en tout ſon Empire,
Au jugement des beaux eſprits,
N'a rien qui ne quitte le prix
A celle pour qui je ſoûpire;
D'où vient que tu me veux ravir
L'aiſe que j'ai de la ſervir?

A quelles roſes ne fait honte
De ſon teint la vive fraîcheur ?
Quelle neige à tant de blancheur
Que ſa gorge ne la ſurmonte ?
Et quelle flamme luit aux cieux
Claire & nette comme ſes yeux ?

Soit que de ſes douces merveilles
Sa parole enchante les ſens,
Soit que ſa voix de ſes accens
Frappe les cœurs par les oreilles,
A qui ne fait-elle avoüer
Qu'on ne la peut aſſez loüer ?

Tout ce que d'elle on me peut dire,
C'eſt que ſon trop chaſte penſer,
Ingrat à me récompenſer,
Se moquera de mon martyre :
Supplice qui jamais ne faut
Aux deſirs qui volent trop haut.

Je l'accorde, il eſt véritable,
Je devois bien moins déſirer :
Mais mon humeur eſt d'aſpirer
Où la gloire eſt indubitable.
Les dangers me ſont des appas :
Un bien ſans mal ne me plaît pas.

Je me rends donc ſans réſiſtance
A la merci d'elle & du Sort ;

Auſſi-bien par la ſeule mort
Se doit faire la pénitence
D'avoir oſé délibérer
Si je la devois adorer.

SONNET

Pour la même. 1608.

IL n'eſt rien de ſi beau comme CALISTE eſt belle,
C'eſt une œuvre où Nature a fait tous ſes efforts;
Et notre âge eſt ingrat qui voit tant de tréſors,
S'il n'éleve à ſa gloire une marque éternelle.

La clarté de ſon teint n'eſt pas choſe mortelle:
Le baume eſt dans ſa bouche, & les roſes dehors;
Sa parole & ſa voix reſſuſcitent les morts,
Et l'art n'égale point ſa douceur naturelle.

La blancheur de ſa gorge ébloüit les regards;
Amour eſt dans ſes yeux, il y trempe ſes dards,
Et la fait reconnoître un miracle viſible.

En ce nombre infini de graces & d'appas,
Qu'en dis-tu, ma Raiſon? Crois-tu qu'il ſoit poſſible
D'avoir du jugement, & ne l'adorer pas?

STANCES

Sur l'éloignement prochain de la Comteſſe de La Roche, ou de la Vicomteſſe d'Auchy. 1608.

LE dernier de mes jours eſt deſſus l'horizon ;
Celle dont mes ennuis avoient leur guériſon
S'en va porter ailleurs ſes appas & ſes charmes.
Je fais ce que je puis, l'en penſant divertir ;
Mais tout m'eſt inutile, & ſemble que mes larmes
Excitent ſa rigueur à la faire partir.

Beaux yeux, à qui le ciel & mon conſentement,
Pour me combler de gloire, ont donné juſtement
Deſſus mes volontez un empire ſuprême,
Que ce coup m'eſt ſenſible, & que tout à loiſir
Je vais bien épreuver qu'un déplaiſir extrême
Eſt toujours à la fin d'un extrême plaiſir !

Quel tragique ſuccès ne dois-je redouter
Du funeſte voyage où vous m'allez ôter
Pour un terme ſi long tant d'aimables délices ;
Puiſque votre préſence étant mon élément,
Je penſe eſtre aux enfers & ſouffrir leurs ſupplices,
Lorſque je m'en ſépare une heure ſeulement !
Au moins ſi je voyois cette fiere beauté,

Préparant ſon départ, cacher ſa cruauté
Deſſous quelque triſteſſe, ou feinte, ou véritable;
L'eſpoir qui volontiers accompagne l'amour,
Soulageant ma langueur, la rendroit ſupportable,
Et me conſoleroit juſques à ſon retour.

Mais quel aveuglement me le fait déſirer?
Avec quelle raiſon me puis-je figurer
Que cette ame de roche une grace m'octroie;
Et qu'ayant fait deſſein de ruiner ma foi,
Son humeur ſe diſpoſe à vouloir que je croie
Quelle a compaſſion de s'éloigner de moi?

Puis étant ſon mérite infini comme il eſt,
Dois-je pas me réſoudre à tout ce qui lui plaît,
Quelques loix qu'elle faſſe & quoi qu'il m'en avienne,
Sans faire cette injure à mon affection,
D'appeller ſa douleur au ſecours de la mienne,
Et chercher mon repos en ſon affliction?

Non, non, qu'elle s'en aille à ſon contentement,
Ou dure ou pitoyable, il n'importe comment.
Je n'ai point d'autre vœu que ce qu'elle ſouhaite:
Et quand de mes travaux je n'aurois jamais rien,
Le ſort en eſt jetté, l'entrepriſe en eſt faite,
Je ne ſçaurois brûler d'autre feu que le ſien.

Je ne reſſemble point à ces foibles eſprits,
Qui bientôt délivrez, comme ils ſont bientôt pris,
En leur fidélité n'ont rien que du langage;

Toute ſorte d'objets les touche également.
Quant à moi, je diſpute avant que je m'engage:
Mais quand je l'ai promis, j'aime éternellement.

SONNET

A la Vicomteſſe d'Auchy. 1608.

BEAUTÉ, de qui la grace étonne la nature,
Il faut donc que je cede à l'injure du Sort,
Que je vous abandonne, & loin de votre port
M'en aille au gré du vent ſuivre mon avanture.

Il n'eſt ennui ſi grand que celui que j'endure;
Et la ſeule raiſon qui m'empêche la mort,
C'eſt le doute que j'ai que ce dernier effort
Ne fût mal employé pour une ame ſi dure.

CALISTE, où penſez-vous? Qu'avez-vous entrepris?
Vous réſoudrez-vous point à borner ce mépris,
Qui de ma patience indignement ſe joüe?

Mais, ô de mon erreur étrange nouveauté!
Je vous ſouhaite douce, & toutefois j'avouë
Que je dois mon ſalut à votre cruauté.

SONNET

SONNET

Fait à Fontainebleau, sur l'absence de la même.
1608.

BEAUX & grands bâtimens d'éternelle structure
Superbes de matiere & d'ouvrages divers,
Où le plus digne Roi qui soit en l'univers,
Aux miracles de l'art fait céder la nature :

Beau parc & beaux jardins, qui dans votre clôture
Avez toujours des fleurs & des ombrages verds,
Non sans quelque Démon qui défend aux hyvers
D'en effacer jamais l'agréable peinture ;

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables desirs ;
Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs
Mon humeur est chagrine & mon visage triste :

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas.
Mais quoi que vous ayez, vous n'avez point CALISTE,
Et moi je ne vois rien quand je ne la vois pas.

SONNET

Sur le même ſujet que le précédent, & fait ſans doute au même lieu. 1608.

CALISTE, en cet exil j'ai l'ame ſi gênée,
Qu'au tourment que je ſouffre il n'eſt rien de pareil;
Et ne ſçaurois ouïr ni raiſon ni conſeil,
Tant je ſuis dépité contre ma deſtinée.

J'ai beau voir commencer & finir la journée :
En quelque part des cieux que luiſe le ſoleil,
Si le plaiſir me fuit, auſſi fait le ſommeil,
Et la douleur que j'ai n'eſt jamais terminée.

Toute la Cour fait cas du ſéjour où je ſuis,
Et pour y prendre goût, je fais ce que je puis:
Mais j'y deviens plus ſec, plus j'y vois de verdure.

En ce piteux état ſi j'ai du reconfort,
C'eſt, ô rare Beauté! que vous êtes ſi dure,
Qu'autant près, comme loin, je n'attens que la mort.

SONNET

A la même. 1608.

C'Est fait, belle Caliste, il n'y faut plus penſer;
Il ſe faut affranchir des loix de votre empire.
Leur rigueur me dégoûte, & fait que je ſoupire
Que ce qui s'eſt paſſé n'eſt à recommencer.

Plus en vous adorant je me penſe avancer,
Plus votre cruauté, qui toujours devient pire,
Me défend d'arriver au bonheur où j'aſpire,
Comme ſi vous ſervir étoit vous offenſer.

Adieu donc, ô Beauté, des beautés la merveille!
Il faut qu'à l'avenir ma raiſon me conſeille,
Et diſpoſe mon ame à ſe laiſſer guérir.

Vous m'étiez un tréſor auſſi cher que la vie:
Mais puiſque votre amour ne ſe peut acquérir,
Comme j'en pers l'eſpoir, j'en veux perdre l'envie.

STANCES

A Madame la Princeſſe de Conty, (*) *pour M. le Duc de Bellegarde.* 1608.

DURE contrainte de partir,
A quoi je ne puis conſentir,
Et dont je ne m'oſe défendre,
Que ta rigueur a de pouvoir ;
Et que tu me fais bien apprendre
Quel tyran c'eſt que le devoir !

J'aurai donc nommé ces beaux yeux
Tant de fois mes Rois & mes Dieux,
Pour aujourd'hui n'en tenir compte ;
Et permettre qu'à l'avenir
On leur impute cette honte
De n'avoir ſçû me retenir ?

Ils auront donc ce déplaiſir,
Que je meurs après un deſir
Où la vanité me convie ;
Et qu'ayant juré ſi ſouvent
D'être auprès d'eux toute ma vie,
Mes ſermens s'en aillent au vent ?

(*) *Fille de Henry Duc de Guiſe, dit le Balafré.*

Vraiment je puis bien avoüer
Que j'aurois tort de me loüer
Par deſſus le reſte des hommes ;
Je n'ai point d'autre qualité
Que celle du ſiécle où nous ſommes ,
La fraude & l'infidélité.

Mais , à quoi tendent ces diſcours ,
O Beauté , qui de mes amours
Etes le port & le naufrage ?
Ce que je dis contre ma foi ,
N'eſt-ce pas un vrai témoignage
Que je ſuis déja hors de moi ?

Votre eſprit , de qui la beauté
Dans la plus ſombre obſcurité
Se fait une inſenſible voie ,
Ne vous laiſſe pas ignorer
Que c'eſt le comble de ma joie
Que l'honneur de vous adorer.

Mais pourrois-je n'obéïr pas
Au Deſtin , de qui le compas
Marque à chacun ſon avanture ;
Puiſqu'en leur propre adverſité
Les Dieux , tout-puiſſans de nature ,
Cedent à ſa néceſſité ?

Pour le moins j'ai ce reconfort ,
Que les derniers traits de la mort

Sont peints en mon visage blême,
Et font voir assez clair à tous,
Que c'est m'arracher à moi-même
Que de me séparer de vous.

Un lâche espoir de revenir
Tâche en vain de m'entretenir,
Ce qu'il me propose m'irrite ;
Et mes vœux n'auront point de lieu,
Si par le trépas je n'évite
La douleur de vous dire adieu.

SONNET

A l'occasion de la Goutte dont Henri le Grand fut attaqué, au mois de Janvier 1609.

QUoi donc! c'est un arrêt qui n'épargne personne
Que rien n'est ici-bas heureux parfaitement ;
Et qu'on ne peut au monde avoir contentement,
Qu'un funeste malheur aussi-tôt n'empoisonne ?

La santé de mon Prince en la guerre étoit bonne,
Il vivoit aux combats comme en son élément ;
Depuis que dans la paix il regne absolument,
Tous les jours la douleur quelque atteinte lui donne.

DIEUX, à qui nous devons ce miracle des Rois,

Qui du bruit de ſa gloire & de ſes juſtes loix
Invite à l'adorer tous les yeux de la terre ;

Puiſque ſeul, après vous, il eſt notre ſoutien,
Quelques malheureux fruits que produiſe la guerre,
N'ayons jamais la paix, & qu'il ſe porte bien ?

STANCES.

De la Renommée au Roi Henri le Grand, dans le Ballet de la Reine, danſé au mois de Mars 1609.

PLEINE de langues & de voix,
O ROI, le miracle des Rois,
Je viens de voir toute la terre,
Et publier en ſes deux bouts,
Que pour la paix ni pour la guerre
Il n'eſt rien de pareil à vous.

Par ce bruit je vous ai donné
Un renom, qui n'eſt terminé
Ni de fleuve, ni de montagne ;
Et par lui j'ai fait déſirer
A la troupe que j'accompagne
De vous voir & vous adorer.

Ce ſont douze rares Beautés,

Qui de ſi dignes qualités
Tirent un cœur à leur ſervice,
Que leur ſouhaiter plus d'appas,
C'eſt vouloir avec injuſtice
Ce que les cieux ne peuvent pas.

L'Orient qui de leurs aïeux
Sçait les titres ambitieux,
Donne à leur ſang un avantage
Qu'on ne leur peut faire quitter,
Sans eſtre iſſu du parentage,
Ou de vous, ou de Jupiter.

Tout ce qu'à façonner un corps
Nature aſſemble de tréſors
Eſt en elles ſans artifice;
Et la force de leurs eſprits,
D'où jamais n'approche le vice,
Fait encore accroître leur prix.

Elles ſouffrent bien que l'Amour
Par elles faſſe chaque jour
Nouvelles preuves de ſes charmes;
Mais ſi-tôt qu'il les veut toucher,
Il reconnoît qu'il n'a point d'armes
Qu'elles ne faſſent reboucher.

Loin des vaines impreſſions
De toutes folles paſſions,
La vertu leur apprend à vivre,
Et dans la Cour leur fait des loix.

Que Diane auroit peine à ſuivre
Au plus grand ſilence des bois.

Une Reine qui les conduit
De tant de merveilles reluit,
Que le ſoleil qui tout ſurmonte,
Quand même il eſt plus flamboyant,
S'il étoit ſenſible à la honte,
Se cacheroit en la voyant.

Auſſi le temps à beau courir,
Je la ferai toujours fleurir
Au rang des choſes éternelles;
Et non moins que les Immortels,
Tant que mon dos aura des ailes,
Son image aura des autels.

GRAND ROI, faites-leur bon accueil
Loüez leur magnanime orgueil
Que vous ſeul avez fait ployable;
Et vous acquérez ſagement,
Afin de me rendre croyable,
La faveur de leur jugement.

Juſqu'ici vos faits glorieux
Peuvent avoir des envieux:
Mais quelles ames ſi farouches
Oſeront douter de ma foi,
Quand on verra leurs belles bouches
Les raconter avecque moi?

STANCES

Pour Henri le Grand, ſous le nom d'Alcandre, au ſujet de l'abſence de la Princeſſe de Condé, (*) ſous le nom d'Oranthe.

1609.

DONC cette merveille des cieux,
Parce qu'elle eſt chere à mes yeux,
En ſera toujours éloignée;
Et mon impatiente amour,
Par tant de larmes témoignée,
N'obtiendra jamais ſon retour!

Mes vœux donc ne ſervent de rien!
Les Dieux ennemis de mon bien,
Ne veulent plus que je la voye;
Et ſemble que de rechercher
Qu'ils me permettent cette joye,

(*) *Charlotte Marguerite de Montmorency, femme de Henri de Bourbon, premier Prince du Sang, & fille du dernier Connétable de Montmorency. Comme Henry IV. en étoit amoureux, M. le Prince avoit quitté la Cour qui ſe tenoit alors à Fontainebleau, pour ſe retirer à Moret avec la Princeſſe.*

Les invite à me l'empêcher.

O Beauté, reine des beautez!
Seule de qui les volontez
Préſident à ma deſtinée,
Pourquoi n'eſt comme la Toiſon
Votre conquête abandonnée
A l'effort d'un autre Jaſon?

Quels feux, quels dragons, quels taureaux,
Quelle horreur de monſtres nouveaux,
Et quelle puiſſance de charmes,
Pourroient empêcher qu'aux enfers
Je n'allaſſe avecque les armes
Rompre vos chaînes & vos fers!

N'ai-je pas le cœur auſſi haut,
Et pour oſer tout ce qu'il faut
Un auſſi grand deſir de gloire,
Que j'avois lorſque je couvri
D'exploits d'éternelle mémoire
Les plaines d'Arques & d'Ivry?

Mais quoi! ces loix dont la rigueur
Retient mes ſouhaits en langueur,
Regnent avec un tel empire,
Que ſi le ciel ne les diſſout,
Pour pouvoir ce que je deſire,
Ce n'eſt rien que de pouvoir tout.

Je ne veux point en me flattant,

Croire que le Sort inconſtant
De ces tempêtes me délivre ;
Quelque eſpoir qui ſe puiſſe offrir,
Il faut que je ceſſe de vivre,
Si je veux ceſſer de ſouffrir.

Arriere donc ces vains diſcours :
Qu'après les nuits viennent les jours,
Et le repos après l'orage.
Autre ſorte de reconfort
Ne me ſatisfait le courage,
Que de me réſoudre à la mort.

C'eſt-là que de tout mon tourment
Se bornera le ſentiment ;
Ma foi ſeule, auſſi pure & belle
Comme le ſujet en eſt beau,
Sera ma compagne éternelle,
Et me ſuivra dans le tombeau.

Ainſi d'une mourante voix
ALCANDRE, au ſilence des bois
Témoignoit ſes vives atteintes ;
Et ſon viſage ſans couleur
Faiſoit connoître que ſes plaintes
Étoient moindres que ſa douleur.

ORANTHE qui par les Zéphirs
Reçut les funeſtes ſoupirs
D'une paſſion ſi fidelle,

Le cœur outré de même ennui,
Jura que s'il mouroit pour elle,
Elle mourroit auſſi pour lui.

STANCES

Pour Alcandre, ſur le même ſujet que les précédentes. 1609.

QUELQUE ennui donc qu'en cette abſence
Avec une injuſte licence
Le Deſtin me faſſe endurer,
Ma peine lui ſemble petite,
Si chaque jour il ne l'irrite
D'un nouveau ſujet de pleurer.

Paroles, que permet la rage
A l'innocence qu'on outrage,
C'eſt aujourd'hui votre ſaiſon.
Faites vous ouïr en ma plainte:
Jamais l'ame n'eſt bien atteinte,
Quand on parle avecque raiſon.

O fureurs, dont même les Scythes
N'uſeroient pas vers des mérites
Qui n'ont rien de pareil à ſoi!
Ma Dame eſt captive; & ſon crime,

C'eſt que je l'aime, & qu'on eſtime
Qu'elle en fait de même de moi.

Rochers, où mes inquiétudes
Viennent chercher les ſolitudes
Pour blaſphémer contre le ſort,
Quoiqu'inſenſibles aux tempêtes,
Je ſuis plus rocher que vous n'êtes
De le voir, & n'être pas mort.

Aſſez de preuves à la guerre,
D'un bout à l'autre de la terre,
Ont fait paroître ma valeur;
Ici je renonce à la gloire,
Et ne veux point d'autre victoire
Que de céder à ma douleur.

Quelquefois les Dieux pitoyables
Terminent des maux incroyables:
Mais en un lieu que tant d'appas
Expoſent à la jalouſie,
Ne ſeroit-ce pas frénéſie
De ne les en ſoupçonner pas?

Qui ne ſçait combien de mortelles
Les ont fait ſoupirer pour elles,
Et d'un conſeil audacieux,
En Bergers, Bêtes & Satyres,
Afin d'appaiſer leurs martyres,
Les ont fait deſcendre des cieux!

Non, non, ſi je veux un remede,
C'eſt de moi qu'il faut qu'il procede
Sans les importuner de rien.
J'ai ſçu faire la délivrance
Du malheur de toute la France,
Je la ſçaurai faire du mien.

Hâtons donc ce fatal ouvrage:
Trouvons le ſalut au naufrage,
Et multiplions dans les bois
Les herbes dont les feuilles peintes
Gardent les ſanglantes empreintes
De la fin tragique des Rois.

Pour le moins la haine & l'envie
Ayant leur rigueur aſſouvie,
Quand j'aurai clos mon dernier jour
ORANTHE ſera ſans alarmes,
Et mon trépas aura des larmes
De quiconque aura de l'amour.

A ces mots tombant ſur la place,
Tranſi d'une mortelle glace,
ALCANDRE ceſſa de parler;
La nuit aſſiégea ſes prunelles,
Et ſon ame, étendant les ailes,
Fut toute prête à s'envoler.

Que fais-tu, Monarque adorable,
Lui dit un Démon favorable:

En quels termes te réduis-tu ?
Veux-tu ſuccomber à l'orage,
Et laiſſer perdre à ton courage
Le nom qu'il a pour ſa vertu ?

N'en doute point, quoi qu'il avienne,
La belle ORANTHE ſera tienne ;
C'eſt choſe qui ne peut faillir.
Le temps adoucira les choſes.
Et tous deux vous aurez des roſes,
Plus que vous n'en ſçauriez cueillir.

STANCES

Alcandre plaint la captivité de ſa Maîtreſſe.
1609.

QUE d'épines, AMOUR, accompagnent tes Roſes!
Que d'une aveugle erreur, tu laiſſes toutes choſes
A la merci du Sort !
Qu'en tes proſpéritez à bon droit on ſoupire,
Et qu'il eſt mal-aiſé de vivre en ton empire,
Sans déſirer la mort !

Je ſers, je le confeſſe, une jeune merveille,
En rares qualitez à nulle autre pareille,
Seule ſemblable à ſoi ;

Et,

Et, sans faire le vain, mon avanture est telle,
Que de la même ardeur que je brûle pour elle,
Elle brûle pour moi.

Mais parmi tout cet heur, ô dure Destinée!
Que de tragiques soins, comme oiseaux de Phinée (*)
Sens-je me dévorer!
Et ce que je supporte avecque patience,
Ai-je quelque ennemi, s'il n'est sans conscience,
Qui le vît sans pleurer?

La mer a moins de vents qui ses vagues irritent,
Que je n'ai de pensers qui tous me sollicitent
D'un funeste dessein;
Je ne trouve la paix qu'à me faire la guerre,
Et si l'Enfer est fable au centre de la terre,
Il est vrai dans mon sein.

Depuis que le soleil est dessus l'hémisphere,
Qu'il monte ou qu'il descende, il ne me voit rien faire
Que plaindre & soûpirer;
Des autres actions j'ai perdu la coûtume,
Et ce qui s'offre à moi, s'il n'a de l'amertume,
Je ne puis l'endurer.

Comme la nuit arrive & que par le silence,
Qui fait des bruits du jour cesser la violence,
L'esprit est relâché,

(*) *Les Harpies.*

Je vois de tous côtez sur la terre & sur l'onde
Les pavots qu'elle seme assoupir tout le monde,
Et n'en suis point touché.

S'il m'avient quelquefois de clorre les paupieres,
Aussi-tôt ma douleur en nouvelles manieres
Fait de nouveaux efforts;
Et de quelque souci qu'en veillant je me ronge
Il ne me trouble point comme le meilleur songe
Que je fais quand je dors.

Tantôt cette beauté, dont ma flâme est le crime,
M'apparoit à l'autel, où comme une victime
On la veut égorger;
Tantôt je me la vois d'un pirate ravie,
Et tantôt la fortune abandonne sa vie
A quelqu'autre danger.

En ces extrémitez la pauvrette s'écrie:
ALCANDRE, mon ALCANDRE, ôte-moi, je te prie,
Du malheur où je suis.
La fureur me saisit, je mets la main aux armes:
Mais son destin m'arrête, & lui donner des larmes,
C'est tout ce que je puis.

Voilà comme je vis, voilà ce que j'endure
Pour une affection que je veux qui me dure
Au delà du trépas.
Tout ce qui me la blâme offense mon oreille;
Et qui veut m'affliger, il faut qu'il me conseille
De ne m'affliger pas.

On me dit qu'à la fin toute choſe ſe change,
Et qu'avecque le temps les beaux yeux de mon ange
Reviendront m'éclairer;
Mais voyant tous les jours ſes chaînes ſe reſtraindre,
Déſolé que je ſuis, que ne dois-je point craindre
Ou que puis-je eſpérer?

Non, non, je veux mourir, la raiſon m'y convie;
Auſſi-bien le ſujet, qui m'en donne l'envie,
Ne peut être plus beau;
Et le ſort qui détruit tout ce que je conſulte,
Me fait voir aſſez clair que jamais ce tumulte
N'aura paix qu'au tombeau.

Ainſi le grand ALCANDRE, aux campagnes de Seine
Faiſoit, loin de témoins, le récit de ſa peine,
Et ſe fondoit en pleurs.
Le Fleuve en fut ému, ſes Nymphes ſe cacherent,
Et l'herbe du rivage, où ſes larmes toucherent,
Perdit toutes ſes fleurs.

STANCES

Pour Alcandre au retour d'Oranthe à Fontainebleau. 1609.

REVENEZ, mes plaisirs, ma Dame est revenuë;
Et les vœux que j'ai faits pour revoir ses beaux yeux,
Rendant par mes soupirs ma douleur reconnuë,
Ont eu grace des cieux.

Les voici de retour ces astres adorables,
Où prend mon océan son flus & son reflus:
Soucis, retirez-vous, cherchez les misérables,
Je ne vous connois plus.

Peut-on voir ce miracle où le soin de nature
A semé comme fleurs tant d'aimables appas,
Et ne confesser point qu'il n'est pire avanture
Que de ne la voir pas.

Certes l'autre soleil d'une erreur vagabonde
Court inutilement par ses douze maisons;
C'est elle, & non pas lui, qui fait sentir au monde
Le change des saisons.

Avec que sa beauté toutes beautez arrivent;
Ces désers sont jardins de l'un à l'autre bout;
Tant l'extrême pouvoir des graces qui la suivent,

Les pénetre par-tout.

Ces bois en ont repris leur verdure nouvelle,
L'orage en eſt ceſſé, l'air en eſt éclairci;
Et même ces canaux ont leur courſe plus belle,
Depuis qu'elle eſt ici.

De moi, que les reſpects obligent au ſilence,
J'ai beau me contrefaire & beau diſſimuler;
Les douceurs où je nage, ont une violence
Qui ne ſe peut céler.

Mais, ô rigueur du Sort! tandis que je m'arrête
A chatouiller mon ame en ce contentement,
Je ne m'apperçois pas que le Deſtin m'apprête
Un autre partement. (*)

Arriere ces penſers que la crainte m'envoie:
Je ne ſçais que trop bien l'inconſtance du Sort;
Mais de m'ôter le goût d'une ſi chere joie,
C'eſt me donner la mort.

(*) *Le Prince de Condé, quelque tems après, s'étant enfui de Fontainebleau avec la Princeſſe ſa femme, ſe retira d'abord en Flandre, & enſuite à Milan. Ils ne reviarent en France qu'en 1610, après la mort du Roi.*

CHANSON

Pour Henri le Grand, ſur la derniere abſence de la Princeſſe de Condé. 1609.

QUE n'êtes-vous laſſées,
Mes triſtes PENSÉES,
De troubler ma raiſon,
Et faire avecque blâme
Rébeller mon ame
Contre ſa guériſon ?

Que ne ceſſent mes larmes,
Inutiles armes ;
Et que n'ôte des cieux
La fatale ordonnance
A ma ſouvenance
Ce qu'elle ôte à mes yeux ?

O Beauté nompareille,
Ma chere merveille,
Que le rigoureux ſort
Dont vous m'êtes ravie
Aimeroit ma vie,
S'il me donnoit la mort ?

Quelles pointes de rage

Ne ſent mon courage,
De voir que le danger,
En vos ans les plus tendres,
Menace vos cendres
D'un cercueil étranger !

Je m'impoſe ſilence
En la violence
Que me fait le malheur :
Mais j'accrois mon martyre,
Et n'oſer rien dire
M'eſt douleur ſur douleur.

Auſſi ſuis-je un ſquelette,
Et la violette,
Qu'un froid hors de ſaiſon,
Ou le ſoc a touchée,
De ma peau ſéchée
Eſt la comparaiſon.

Dieux, qui les deſtinées
Les plus obſtinées
Tournez de mal en bien,
Après tant de tempêtes
Mes juſtes requêtes
N'obtiendront-elles rien ?

Avez-vous eu les titres
D'abſolus arbitres
De l'état des mortels,

Pour être inéxorables,
Quand les miſérables
Implorent vos autels ?

Mon ſoin n'eſt point de faire
En l'autre hémiſphere
Voir mes actes guerriers,
Et juſqu'aux bords de l'onde
Où finit le monde
Acquérir des lauriers.

Deux beaux yeux ſont l'empire
Pour qui je ſoûpire,
Sans eux rien ne m'eſt doux;
Donnez-moi cette joie
Que je les revoie,
Je ſuis Dieu comme vous.

SONNET

A Monſeigneur le Dauphin, depuis Roi Louis XIII. 1609.

QUE l'honneur de mon Prince eſt cher aux deſtinées !
Que le Démon eſt grand qui lui ſert de ſupport,
Et que viſiblement un favorable ſort

Tient ſes proſpéritez l'une à l'autre enchaînées !

Ses Filles ſont encore en leur tendres années,
Et déja leur appas ont un charme ſi fort,
Que les Rois les plus grands du Ponent & du Nort,
Brûlent d'impatience après leurs hymenées.

Penſez à vous, DAUPHIN : j'ai prédit en mes vers,
Que le plus grand orgueil de tout cet univers,
Quelque jour à vos pieds doit abaiſſer ſa tête.

Mais ne vous flattez point de ces vaines douceurs ;
Si vous ne vous hâtez d'en faire la conquête,
Vous en ſerez fruſtré par les yeux de vos Sœurs.

STANCES

Compoſées en Bourgogne. 1609.

COMPLICES de ma ſervitude,
PENSERS, où mon inquiétude
Treuve ſon repos déſiré :
Mes fideles amis & mes vrais ſecrétaires,
Ne m'abandonnez point en ces lieux ſolitaires ;
C'eſt pour l'amour de vous que j'y ſuis retiré.

Par-tout ailleurs je ſuis en crainte,
Ma langue demeure contrainte,

Si je parle, c'eſt à regret ;
Je peſe mes diſcours, je me trouble & m'étonne ;
Tant j'ai peu d'aſſûrance en la foi de perſonne :
Mais à vous je ſuis libre, & n'ai rien de ſecret.

Vous liſez bien en mon viſage
Ce que je ſouffre en ce voyage,
Dont le ciel m'a voulu punir ;
Et ſavez bien auſſi que je ne vous demande,
Etant loin de ma Dame, une grace plus grande,
Que d'aimer ſa mémoire & m'en entretenir.

Dites-moi donc ſans artifice,
Quand je lui voüai mon ſervice,
Failli-je en mon élection ?
N'eſt-ce pas un objet digne d'avoir un temple,
Et dont les qualitez n'ont jamais eu d'exemple,
Comme il n'en fut jamais de mon affection ?

Au retour des ſaiſons nouvelles,
Choiſiſſez les fleurs les plus belles
De qui la campagne ſe peint ;
En trouverez-vous une, où le ſoin de Nature
Ait avecque tant d'art employé ſa peinture,
Qu'elle ſoit comparable aux roſes de ſon teint ?

Peut-on aſſez vanter l'ivoire
De ſon front, où ſont en leur gloire
La douceur & la majeſté ;
Ses yeux, moins à des yeux qu'à des ſoleils ſemblables,

Et de ſes beaux cheveux les nœuds inviolables,
D'où n'échappa jamais rien qu'elle ait arrêté ?

Ajoûtez à tous ces miracles
Sa bouche, de qui les oracles
Ont toujours de nouveaux tréſors.
Prenez garde à ſes mœurs, conſidérez-la toute :
Ne m'avoûrez-vous pas que vous êtes en doute
Ce qu'elle a plus parfait, ou l'eſprit, ou le corps ?

Mon Roi, par ſon rare mérite,
A fait que la terre eſt petite
Pour un nom ſi grand que le ſien :
Mais ſi mes longs travaux faiſoient cette conquête,
Quelques fameux lauriers qui lui couvrent la tête,
Il n'en auroit pas un qui fût égal au mien.

Auſſi quoique l'on me propoſe
Que l'eſpérance m'en eſt cloſe,
Et qu'on n'en peut rien obtenir ;
Puiſqu'à ſi beau deſſein mon deſir me convie,
Son extrême rigueur me coûtera la vie,
Ou mon extrême foi m'y fera parvenir.

Si les tigres les plus ſauvages
Enfin apprivoiſent leurs rages,
Flattez par un doux traitement ;
Par la même raiſon pourquoi n'eſt-il croyable
Qu'à la fin mes ennuis la rendront pitoyable,
Pourvû que je la ſerve à ſon contentement

Toute ma peur eſt que l'abſence
Ne lui donne quelque licence
De tourner ailleurs ſes appas ;
Et qu'étant, comme elle eſt, d'un ſexe variable,
Ma foi, qu'en me voyant elle avoit agréable,
Ne lui ſoit contemptible, en ne me voyant pas.

Amour a cela de Neptune,
Que toujours à quelque infortune
Il ſe faut tenir préparé ;
Ses infideles flots ne ſont point ſans orages,
Aux jours les plus ſereins on y fait des naufrages,
Et même dans le port on eſt mal aſſûré.

Peut-être qu'à cette même heure
Que je languis, ſoûpire & pleure,
De triſteſſe me conſumant,
Elle, qui n'a ſouci de moi, ni de mes larmes,
Etale ſes beautez, fait montre de ſes charmes,
Et met en ſes filets quelque nouvel amant.

Tout beau ; PENSERS mélancoliques,
Auteurs d'avantures tragiques,
De quoi m'oſez-vous diſcourir ?
Impudens boute-feux de noiſe & de querelle,
Ne ſçavez-vous pas bien que je brûle pour elle,
Et que me la blâmer c'eſt me faire mourir ?

Dites-moi qu'elle eſt ſans reproche,
Que ſa conſtance eſt une roche,

Que rien n'eſt égal à ſa foi ;
Prêchez-moi ſes vertus, contez-m'en des merveilles,
C'eſt le ſeul entretien qui plaît à mes oreilles :
Mais pour en dire mal n'approchez point de moi.

ÉPIGRAMME

Sur Mademoiſelle Marie de Bourbon, Fille de François de Bourbon, Prince de Conti, & de Louiſe Marguerite de Lorraine, Fille d'Henri I, Duc de Guiſe. 1610.

N'ÉGALONS point cette petite
Aux Déeſſes que nous récite
L'hiſtoire des ſiecles paſſez ;
Tout cela n'eſt qu'une chimere.
Il faut dire, pour dire aſſez,
Elle eſt belle comme ſa mere.

SONNET

Épitaphe de la même, Mademoiſelle de Conty, morte douze ou quatorze jours après ſa naiſſance. 1610.

TU vois, PASSANT, la ſépulture
D'un chef-d'œuvre ſi précieux,
Qu'avoir mille Rois pour aïeux
Fut le moins de ſon avanture.

O queſ affront à la Nature,
Et quelle injuſtice des Cieux,
Qu'un moment ait fermé les yeux
D'une ſi belle créature!

On doute pour quelle raiſon
Les Deſtins ſi hors de ſaiſon
De ce monde l'ont appellée:

Mais leur prétexte le plus beau,
C'eſt que la terre étoit brûlée,
S'il n'euſſent tué ce flambeau.

SONNET

Au Roi Henry le Grand, pour le premier Ballet de Monſeigneur le Dauphin, danſé au mois de Janvier 1610.

VOICI de ton État la plus grande merveille,
Ce fils où ta vertu reluit ſi vivement;
Approche-toi, mon PRINCE, & vois le mouvement
Qu'en ce jeune Dauphin la muſique réveille.

Qui témoigna jamais une ſi juſte oreille
A remarquer des tons le divers changement?
Qui jamais à les ſuivre eut tant de jugement,
Ou meſura ſes pas d'une grace pareille?

Les eſprits de la Cour, s'attachans par les yeux
A voir en cet objet un chef-d'œuvre des cieux,
Diſent tous que la France eſt moins qu'il ne mérite.

Mais moi que du futur Apollon avertit,
Je dis que ſa grandeur n'aura point de limite,
Et que tout l'univers lui ſera trop petit.

STANCES

Au Roi Henry le Grand, pour de petites Nymphes, menant l'Amour prisonnier. 1610.

A La fin tant d'Amans dont les ames blessées
Languissent nuit & jour,
Verront sur leur auteur leurs peines renversées,
Et seront consolez aux dépens de l'Amour.

Ce publique ennemi, cette peste du monde,
Que l'erreur des humains
Fait le maître absolu de la terre & de l'onde,
Se trouve à la merci de nos petites mains.

Nous le vous amenons dépouillé de ses armes,
O Roi, l'astre des Rois!
Quittez votre bonté, mocquez-vous de ses larmes
Et lui faites sentir la rigueur de vos loix.

Commandez que sans grace on lui face justice;
Il sera mal aisé
Que sa vaine éloquence ait assez d'artifice,
Pour démentir les faits dont il est accusé.

Jamais ses passions, par qui chacun soupire,
Ne nous ont fait d'ennui;

Mais

Mais c'eſt un bruit commun que dans tout votre
Empire,
Il n'eſt point de malheur qui ne vienne de lui.

Mars, qui met ſa loüange à déſerter la terre
Par des meurtres épais,
N'a rien de ſi tragique aux fureurs de la guerre,
Comme ce déloyal aux douceurs de la paix.

Mais ſans qu'il ſoit beſoin d'en parler davantage,
Votre ſeule valeur,
Qui de ſon impudence a reſſenti l'outrage,
Vous fournit-elle pas une juſte douleur?

Ne mêlez rien de lâche à vos hautes penſées;
Et par quelques appas
Qu'il demande merci de ſes fautes paſſées,
Imitez ſon exemple à ne pardonner pas.

L'ombre de vos lauriers admirez de l'Envie
Fait l'Europe trembler
Attachez bien ce monſtre, ou le privez de vie,
Vous n'aurez jamais rien qui vous puiſſe troubler.

STANCES

Sur la mort de Henri le Grand, au nom de M. le Duc de Bellegarde. 1610.

ENFIN l'ire du ciel, & ſa fatale envie
Dont j'avois repouſſé tant d'injuſtes efforts,
Ont détruit ma fortune ; & ſans m'ôter la vie,
M'ont mis entre les morts.

HENRI, ce grand HENRI, que les ſoins de Nature
Avoient fait un miracle aux yeux de l'univers,
Comme un homme vulgaire eſt dans la ſépulture
A la merci des vers.

Belle AME, beau patron des céleſtes ouvrages,
Qui fus de mon eſpoir l'infaillible recours,
Quelle nuit fut pareille aux funeſtes ombrages
Où tu laiſſes mes jours!

C'eſt bien à tout le monde une commune plaie,
Et le malheur que j'ai, chacun l'eſtime ſien :
Mais en quel autre cœur eſt la douleur ſi vraie,
Comme elle eſt dans le mien?

Ta fidelle compagne aſpirant à la gloire
Que ſon affliction ne ſe puiſſe imiter,

Seule de cet ennui me débat la victoire,
Et me la fait quitter.

L'image de ſes pleurs, dont la ſource féconde
Jamais depuis ta mort ſes vaiſſeaux n'a taris,
C'eſt la Seine en fureur qui déborde ſon onde
Sur les quais de Paris.

Nulle heure de beau tems ſes orages n'eſſuie,
Et ſa grace divine endure en ce tourment
Ce qu'endure une fleur que la biſe ou la pluie
Bat exceſſivement.

Quiconque approche d'elle a part à ſon martyre,
Et par contagion prend ſa triſte couleur;
Car, pour la conſoler, que lui ſçauroit-on dire
En ſi juſte douleur?

Revien la voir, grande AME: ôte-lui cette nuë,
Dont la ſombre épaiſſeur aveugle ſa raiſon;
Et fais du même lieu d'où ſa peine eſt venuë,
Venir ſa guériſon.

Bien que tout reconfort lui ſoit une amertume
Avec quelque douceur qu'il lui ſoit préſenté,
Elle prendra le tien, & ſelon ſa coûtume,
Suivra ta volonté.

Quelque ſoir en ſa chambre apparois devant elle,
Non le ſang en la bouche & le viſage blanc,
Comme tu demeuras ſous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc.

Viens-y tel que tu fus, quand aux monts de Savoie
Hymen en robe d'or te la vint amener ;
Ou tel qu'à saint Denis entre nos cris de joie
Tu la fis couronner.

Après cet essai fait, s'il demeure inutile,
Je ne connois plus rien qui la puisse toucher ;
Et sans doute la France aura, comme Sipyle, (*)
Quelque fameux rocher.

Pour moi, dont la foiblesse à l'orage succombe,
Quand mon heur abattu pourroit se redresser,
J'ai mis avecque toi mes desseins en la tombe ;
Je les y veux laisser.

Quoi que pour m'obliger fasse la Destinée,
Et quelque heureux succès qui me puisse arriver,
Je n'attends mon repos qu'en l'heureuse journée
Où je t'irai trouver.

Ainsi, de cette Cour l'honneur & la merveille,
Alcippe (†) soupiroit, prêt a s'évanouir.
On l'auroit consolé ; mais il ferme l'oreille,
De peur de rien ouïr.

(*) *Montagne de l'Asie mineure, près du fleuve Mœandre.*
(†) *M. de Bellegarde.*

LIVRE TROISIÉME,

CONTENANT LES PIECES COMPOSÉES depuis la mort D'HENRI IV, en 1610, juſqu'à celle de l'Auteur, en 1628.

ODE,

A la Reine Marie de Médicis, ſur les heureux ſuccès de ſa Régence. 1610.

NYMPHE qui jamais ne ſommeilles,
Et dont les meſſages divers
En un moment ſont aux oreilles
Des peuples de tout l'univers ;
Vole vîte, & de la contrée
Par où le jour fait ſon entrée
Juſqu'au rivage de Calis, (*)

(*) *C'eſt Cadix, fameux port d'Eſpagne.*

Conte ſur la terre & ſur l'onde,
Que l'honneur unique du monde,
C'eſt la Reine des fleurs de lis.

Quand ſon HENRI, de qui la gloire
Fut une merveille à nos yeux,
Loin des hommes s'en alla boire
Le nectar avecque les Dieux,
En cette avanture effroyable
A qui ne ſembloit-il croyable
Qu'on alloit voir une ſaiſon,
Où nos brutales perfidies
Feroient naître des maladies
Qui n'auroient jamais guériſon ?

Qui ne penſoit que les Furies
Viendroient des abîmes d'enfer,
En de nouvelles barbaries
Employer la flâme & le fer ;
Qu'un débordement de licence
Feroit ſouffrir à l'innocence
Toute ſorte de cruautez ;
Et que nos malheurs ſeroient pires
Que n'agueres ſous les Buſires (*)
Que cet Hercule avoit domptez ?

Toutefois depuis l'infortune
De cet abominable jour,

(*) Buſiris, *Tyran d'Egypte, fameux par ſes cruautés.*

A peine la quatriéme (*) lune
Acheve de faire ſon tour ;
Et la France a les deſtinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents ſéditieux,
Qu'au lieu de craindre la tempête,
Il ſemble que jamais ſa tête
Ne fut plus voiſine des cieux.

Au de-là des bords de la Meuſe
L'Allemagne a vû nos guerriers,
Par une conquête fameuſe (§)
Se couvrir le front de lauriers.
Tout a fléchi ſous leur menace ;
L'Aigle même leur a fait place
Et les regardant approcher
Comme lions à qui tout cede,
N'a point eu de meilleur remede,
Que de fuïr & ſe cacher.

O REINE, qui pleine de charmes
Pour toute ſorte d'accidens,
As borné le flus de nos larmes
En ces miracles évidens !

(*) N. B. *Malherbe fait ici* quatriéme *de trois ſyllabes.*

(§) *La ville de Juliers reprîſe par le Maréchal de la Chaſtre, joint au Prince Maurice de Naſſeau.*

Que peut la fortune publique
Te voüer d'aſſez magnifique,
Si miſe au rang des Immortels,
Dont ta vertu ſuit les exemples,
Tu n'as avec eux dans nos temples,
Des images & des autels ?

Que ſçauroit enſeigner aux Princes
Le grand démon qui les inſtruit,
Dont ta ſageſſe en nos provinces
Chaque jour n'épande le fruit ?
Et qui juſtement ne peut dire,
A te voir regir cet Empire,
Que ſi ton heur étoit pareil
A tes admirables mérites,
Tu ferois dedans ſes limites
Lever & coucher le ſoleil ?

Le ſoin qui reſte à nos penſées,
O bel ASTRE ! c'eſt que toujours
Nos félicitez commencées
Puiſſent continuer leur cours.
Tout nous rit, & notre navire
A la bonace qu'il deſire ;
Mais ſi quelque injure du Sort
Provoquoit l'ire de Neptune,
Quel excès d'heureuſe fortune
Nous garantiroit de la mort ?
Aſſez de funeſtes batailles

Et de carnages inhumains
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains :
Donne ordre que sous ton génie
Se termine cette manie ;
Et que las de perpétuer
Une si longue mal-vueillance,
Nous employions notre vaillance
Ailleurs qu'à nous entretuer.

La Discorde aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux Potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin même des États.
D'elle naquit la frénésie
De la Grece contre l'Asie, (*)
Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolerent leur terre,
Les deux freres de qui la guerre (§)
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succédent selon nos desirs ;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs ;
Elle met les pompes aux villes,

(*) *La guerre de Troye.*

(§) *La guerre de Thebes, entre les deux fils d'Œdipe, Eteocle & Polinice.*

Donne aux champs les moiſſons fertiles ;
Et de la majeſté des loix
Appuyant les pouvoirs ſuprêmes ,
Fait demeurer les diadêmes
Fermes ſur la tête des Rois.

Ce ſera deſſous cette Egide ,
Qu'invincible de tous côtez
Tu verras ces peuples ſans bride
Obéir à tes volontez ;
Et ſurmontant leur eſpérance ,
Remettras en telle aſſûrance
Leur ſalut qui fut déploré ,
Que vivre au ſiecle de MARIE ,
Sans menſonge & ſans flatterie ,
Sera vivre au ſiecle doré.

Les Muſes , les neuf belles Fées ,
Dont les bois ſuivent les chanſons
Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs nourriſſons ,
Tous leurs vœux ſeront de te plaire ;
Et ſi ta faveur tutélaire
Fait ſigne de les avoüer ,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui ſe compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te loüer.

En cette hautaine entrepriſe ,

Commune à tous les beaux eſprits,
Plus ardent qu'un Athlete à Piſe, (*)
Je me ferai quitter le prix;
Et quand j'aurai peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage,
Avoûra que Fontainebleau,
Le Louvre, ni les Tuileries,
En leurs ſuperbes galeries,
N'ont point un ſi riche tableau.

Apollon à portes ouvertes
Laiſſe indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir:
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'eſt pas ſçû de toutes perſonnes;
Et trois ou quatre ſeulement,
Au nombre deſquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

(*) *Ville d'Elide dans le Péloponéſe, près du fleuve Alphée, où de cinq ans en cinq ans on célébroit les Jeux Olympiques.*

FRAGMENT.

1610.

* * * * * * *

ET quand j'aurai peint ton image
Comme j'en prépare l'ouvrage,
Sans doute on dira quelque jour :
Quoique d'Apelle on nous raconte
Malherbe pouvoit à ſa honte,
Achever la mere d'Amour.

SONNET

A la Reine Marie de Médicis, ſur la mort de Monſeigneur le Duc d'Orléans, ſon ſecond fils. 1611.

CONſolez-vous, MADAME, appaiſez votre plainte :
La France, à qui vos yeux tiennent lieu de ſoleil,

Ne dormira jamais d'un paiſible ſommeil,
Tant que ſur votre front la douleur ſera peinte.

Rendez-vous à vous-même, aſſûrez votre crainte,
Et de votre vertu recevez ce conſeil :
Que ſouffrir ſans murmure eſt le ſeul appareil
Qui peut guérir l'ennui dont vous êtes atteinte.

Le Ciel en qui votre ame a borné ſes amours,
Étoit bien obligé de vous donner des jours
Qui fuſſent ſans orage & qui n'euſſent point d'ombre;

Mais ayant de vos fils les grands cœurs découverts,
N'a-t-il pas moins failli d'en ôter un du nombre,
Que d'en partager trois en un ſeul univers ?

SONNET.

Épitaphe du même Duc d'Orléans. 1611.

PLus Mars que Mars de la Thrace,
Mon pere victorieux
Aux Rois les plus glorieux
Ota la premiere place.

Ma mere vient d'une race
Si fertile en demi-Dieux,
Que ſon éclat radieux
Toutes lumieres efface.

Je ſuis poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ſes loix
Égales & néceſſaires.

Rien ne m'en a ſçû parer:
Apprenez, AMES vulgaires,
A mourir ſans murmprer.

STANCES

A la Reine Marie de Médicis, pendant ſa Régence. 1611.

OBJET divin des ames & des yeux,
REINE le chef-d'œuvre des cieux,
Quels doctes vers me feront avoüer
Digne de te loüer!

Les monts fameux des vierges que je ſers
Ont-ils des fleurs en leurs déſerts,
Qui s'efforçant d'embellir ta couleur,
Ne terniſſent la leur?

Le Thermodon (*) a vû ſeoir autrefois

(*) *Fleuve de Themiſcyre, pays des Amazones en Cappadoce.*

Des Reines au thrône des Rois :
Mais que vit-il par qui ſoit débattu
Le prix à ta vertu ?

Certes nos lis, quoique bien cultivez,
Ne s'étoient jamais élevez
Au point heureux où les Deſtins amis
Sous ta main les ont mis.

A leur odeur l'Anglois ſe relâchant
Notre amitié va recherchant ;
Et l'Eſpagnol, prodige merveilleux,
Ceſſe d'être orgueilleux. (*)

De tous côtez nous regorgeons de biens ;
Et qui voit l'aiſe où tu nous tiens,
De ce vieux ſiécle aux Fables récité
Voit la félicité.

Quelque diſcord murmurant baſſement,
Nous fit peur au commencement :
Mais ſans effet preſque il s'évanouït,
Pluſtôt qu'on ne l'ouït.

Tu menaças l'orage paroiſſant,
Et tout ſoudain obéiſſant,

(*) *On commençoit à traiter du double mariage qui fut conclu l'année ſuivante entre Louis XIII. & l'Infante d'Eſpagne, le Prince d'Eſpagne & Madame Eliſabeth de France.*

Il disparut comme flots courroucez,
Que Neptune a tancez.

Que puisses-tu, grand SOLEIL de nos jours,
Faire sans fin le même cours;
Le soin du Ciel te gardant aussi bien
Que nous garde le tien!

Puisses-tu voir sous le bras de ton fils
Trébucher les murs de Memphis,
Et de Marseille au rivage de Tyr
Son Empire aboutir!

Les vœux sont grands; mais avecque raison
Que ne peut l'ardente oraison
Et, sans flatter, ne feras-tu pas les Dieux,
Assez pour avoir mieux?

SONNET

A M. du Maine, (*) sur ses Œuvres spirituelles.

1611.

TU me ravis, DU MAINE, il faut que je l'avoüe,
Et tes sacrez discours me charment tellement,
Que le monde aujourd'hui ne m'étant plus que boüe,
Je me tiens profané d'en parler seulement.

Je renonce à l'Amour, je quitte son empire,
Et ne veux point d'excuse à mon impiété,
Si la beauté des cieux n'est l'unique beauté
Dont on m'orra (*) jamais les merveilles écrire.

Calliste se plaindra de voir si peu durer
La forte passion qui me faisoit jurer
Qu'elle auroit en mes vers une gloire éternelle :

(*) Louis du Maine *Baron de Chabans. Il avoit servi dans les Armées du Roi en qualité d'Ingénieur & d'Aide de Camp, & il avoit été Lieutenant d'Artillerie chez les Vénitiens. De retour en France, il fut tué près des Minimes de la Place Royale, par M. de Lenclos, pere de la célébre Ninon.*

(*) *M'entendra.*

Mais ſi mon jugement n'eſt point hors de ſon lieu,
Doi-je eſtimer l'ennui de me ſéparer d'elle,
Autant que le plaiſir de me donner à Dieu?

STANCES

Chantées par les Sibylles, le premier jour des Fêtes du Camp de la Place Royale, données les 5, 6 & 7 Avril 1612. pour la publication des Mariages arrêtés du Roi Louis XIII. avec l'Infante d'Eſpagne, Anne d'Autriche, & de Madame Elizabeth, ſœur de ce Roi, avec le Prince, depuis Roi d'Eſpagne, Philippe IV. 1612. La Muſique étoit de Boſſuet.

LA SIBYLLE PERSIQUE,

Pour la Reine.

QUe Bellonne & Mars ſe détachent,
Et de leurs cavernes arrachent
Tous les vents des ſéditions;
La France eſt hors de leur furie,
Tant qu'elle aura pour Alcyons
L'heur & la vertu de MARIE. (*)

(*) *De Médicis.*

LA SIBYLLE LYBIQUE,

Pour la Reine.

Ceſſe, Pô, d'abuſer le monde :
Il eſt temps d'ôter à ton onde
Sa fabuleuſe royauté.
L'Arne ſans en faire autres preuves
Ayant produit cette beauté,
S'eſt acquis l'empire des fleuves.

LA SIBYLLE DELPHIQUE,

Sur le double Mariage.

La France à l'Eſpagne s'allie ;
Leur diſcorde eſt enſevelie,
Et tous leurs orages finis.
Armes du reſte de la terre,
Contre ces deux peuples unis
Qu'êtes-vous que paille & que verre ?

LA SIBYLLE CUMÉE,

Sur le double Mariage.

Arriere ces plaintes communes,
Que les plus durables fortunes
Paſſent du jour au lendemain ;
Les nœuds de ces grands hymenées

Sont-ils pas de la propre main
De ceux qui font les deſtinées ?

LA SIBYLLE ERYTHRÉE,

Sur le même ſujet.

Taiſez-vous, funeſtes langages,
Qui jamais ne faites préſages,
Où quelque malheur ne ſoit joint ;
La Diſcorde ici n'eſt mêlée,
Et Thétis n'y ſoupire point
Pour avoir épouſé Pélée.

LA SIBYLLE SAMIENNE,

Au Roi.

Roi que tout bonheur accompagne,
Voi partir du côté d'Eſpagne
Un ſoleil qui te vient chercher.
O vraiment divine avanture,
Que ton reſpect faſſe marcher
Les aſtres contre leur nature !

LA SIBYLLE CUMANE,

Au Roi.

O que l'heur de tes deſtinées
Pouſſera tes jeunes années

A de magnanimes foucis !
Et combien te verront répandre
De ſang des peuples circoncis
Les flots qui noyerent Léandre ! (*)

LA SIBYLLE HELLESPONTIQUE,

Au Roi.

Soit que le Danube t'arrête,
Soit que l'Eufrate à ſa conquête
Te faſſe tourner ton deſir ;
Trouveras-tu quelque puiſſance,
A qui tu ne faſſe choiſir
Ou la mort, ou l'obéiſſance ?

LA SIBYLLE PHRYGIENNE,

A la Reine.

Courage, REINE ſans pareille !
L'eſprit ſacré qui te conſeille,
Eſt ferme en ce qu'il a promis.
Acheve, & que rien ne t'arrête :
Le Ciel tient pour ſes ennemis
Les Ennemis de cette fête.

(*) *Léandre, amant d'Hero, noyé dans l'Helleſpont en traverſant le détroit à la nage, pour aller voir ſa maîtreſſe enfermée dans une Tour à Seſtos.*

LA SIBYLLE TYBURTINE,

A la Reine.

Sous ta bonté s'en va renaître
Le siecle où Saturne fut maître ;
Thémis les vices détruira ;
L'Honneur ouvrira son école ;
Et dans Seine & Marne luira
Même sablon que dans Pactole.

STANCES

Chantées à la suite des précédentes par une Sibylle, au nom de tous les François. 1612.

DONC après un si long séjour,
FLEURS DE LIS, voici le retour
De vos avantures prospéres ;
Et vous allez être à nos yeux
Fraîches comme aux yeux de nos peres,
Lors que vous tombâtes des cieux.

A ce coup s'en vont les Destins
Entre les jeux & les festins
Nous faire couler nos années,

Et commencer une ſaiſon,
Où nulles funeſtes journées
Ne verront jamais l'horizon.

Ce n'eſt plus comme auparavant,
Que ſi l'Aurore en ſe levant
D'avanture nous voyoit rire,
On ſe pouvoit bien aſſûrer,
Tant la Fortune avoit d'empire,
Que le ſoir nous verroit pleurer.

De toutes parts ſont éclaircis
Les nüages de nos ſoucis;
La ſûreté chaſſe les craintes;
Et la Diſcorde ſans flambeau,
Laiſſe mettre, avecque nos plaintes,
Tous nos ſoupçons dans le tombeau.

O qu'il nous eût coûté de morts!
O que la France eût fait d'efforts,
Avant que d'avoir par les armes
Tant de Provinces qu'en un jour,
Belle REINE, avecque vos charmes
Vous nous acquérez par amour!

Qui pouvoit, ſinon vos bontez,
Faire à des peuples indomptez
Laiſſer leurs haines obſtinées,
Pour jurer ſolemnellement
En la main de deux Hymenées,

D'être amis éternellement ?

Fleur des beautez & des vertus,
Après nos malheurs abattus
D'une ſi parfaite victoire,
Quel marbre à la poſtérité
Fera paroître votre gloire
Au luſtre qu'elle a mérité ?

Non, non, malgré les envieux ;
La raiſon veut qu'entre les Dieux
Votre image ſoit adorée ;
Et qu'aidant comme eux aux mortels,
Lors que vous ſerez implorée,
Comme eux vous ayez des autels.

Nos faſtes ſont pleins de lauriers
De toutes ſortes de guerriers :
Mais, hors de toute flaterie,
Furent-ils jamais embellis
Des miracles que fait MARIE
Pour le ſalut des fleurs de lis ?

COUPLET

Chanté par toutes les Sibylles, à la ſuite des deux piéces précédentes. 1612.

A Ce coup la France eſt guérie ;
PEUPLES fatalement ſauvez,
Payez les vœux que vous devez
A la ſageſſe de MARIE.

SONNET

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

Pour M. de la Ceppede, (*) *premier Préſident de la Chambre des Comptes de Provence, au ſujet de ſes* Théorêmes ſpirituels, ſur la Vie & la Paſſion de Notre Seigneur, *&c.* (§)

1612.

J'ESTIME la Ceppede & l'honore & l'admire,
Comme un des ornemens des premiers de nos jours ;
Mais qu'à ſa plume ſeule on doive ce diſcours,
Certes, ſans le flatter, je ne l'oſerois dire.

L'eſprit du Tout-Puiſſant, qui ſes graces inſpire
A celui qui ſans feinte en attend le ſecours,
Pour élever notre ame aux céleſtes amours,
Sur un ſi beau ſujet l'a fait ſi bien écrire.

REINE, l'heur de la France & de tout l'univers,
Qui voyez chaque jour tant d'hommages divers,

(*) Jean de la Ceppede, *de Marſeille, mort à Avignon au mois de Juillet* 1623.

(§) *Ouvrage imprimé à Toulouſe en* 1613, in-4.

Que préſente la Muſe aux pieds de votre image :

Bien que votre bonté leur ſoit propice à tous,
Ou je n'y connois rien, ou devant cet ouvrage,
Vous n'en vîtes jamais qui fût digne de vous.

ÉPIGRAMME

Sur la Pucelle d'Orléans, brûlée par les Anglois.
1613.

L'Ennemi tous droits violant,
Belle Amazone, en vous brûlant,
Témoigna ſon ame perfide :
Mais le Deſtin n'eut point de tort ;
Celle qui vivoit comme Alcide,
Devoit mourir comme il eſt mort.

ÉPIGRAMME

Sur ce que la Statue érigée en l'honneur de la Pucelle, sur le Pont de la Ville d'Orléans, étoit sans inscription. 1613.

PASSANS, vous trouvez à redire
Qu'on ne voit ici rien gravé
De l'acte le plus relevé
Que jamais l'histoire ait fait lire ;
La raison qui vous doit suffire,
C'est qu'en un miracle si haut,
Il est meilleur de ne rien dire
Que ne dire pas ce qu'il faut.

ODE

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

Pendant ſa Régence, après la premiere guerre des Princes, en 1614.

FRAGMENT.

. . . . . .

SI quelque avorton de l'Envie
Oſe encore lever les yeux,
Je veux bander contre ſa vie
L'ire de la terre & des cieux;
Et dans les ſçavantes oreilles
Verſer de ſi douces merveilles,
Que ce miſérable Corbeau,
Comme oiſeau d'augure finiſtre,
Banni des rives du Caïſtre, (*)
S'aille cacher dans le tombeau.

Venez donc, non pas habillées

(*) *Fleuve de Lydie fort fréquenté, ſelon les Poëtes, par les Cignes.*

Comme on vous trouve quelquefois,
En jupes deſſous les feuillées
Danſant au ſilence des bois.
Venez en robes, où l'on voie
Deſſus les ouvrages de ſoie
Les rayons d'or étinceller ;
Et chargez de perles vos têtes,
Comme quand vous allez aux fêtes
Où les Dieux vous font appeller.

Quand le ſang boüillant en mes veines
Me donnoit de jeunes deſirs,
Tantôt vous ſoûpiriez mes peines,
Tantôt vous chantiez mes plaiſirs.
Mais aujourd'hui que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées,
Siéroit-il bien à mes écrits
D'ennuyer les races futures
Des ridicules avantures
D'un amoureux en cheveux gris ?

Non, VIERGES, non : je me retire
De tous ces frivoles diſcours.
Ma REINE eſt un but à ma lyre
Plus juſte que nulles amours ;
Et quand j'aurai, comme j'eſpere,
Fait oüir du Gange à l'Ibere,
Sa loüange à tout l'univers,
Permeſſe me ſoit un Cocyte,

Si jamais je vous ſollicite
De m'aider à faire des vers!

Auſſi-bien, chanter d'autre choſe,
Ayant chanté de ſa grandeur,
Seroit-ce pas, après la roſe,
Aux pavots chercher de l'odeur;
Et des loüanges de la lune
Deſcendre à la clarté commune
D'un de ces feux du firmament,
Qui ſans profiter & ſans nuire,
N'ont reçû l'uſage de luire
Que par le nombre ſeulement?

Entre les Rois à qui cet âge
Doit ſon principal ornement,
Ceux de la Tamiſe & du Tage
Font loüer leur gouvernement:
Mais en de ſi calmes provinces,
Où le peuple adore les princes,
Et met au dégré le plus haut
L'honneur du ſceptre légitime,
Sçauroit-on excuſer le crime
De ne regner pas comme il faut?

Ce n'eſt point aux rives d'un fleuve,
Où dorment les vents & les eaux,
Que fait ſa véritable preuve
L'art de conduire les vaiſſeaux;

Il faut en la plaine ſalée,
Avoir lutté contre Malée, (*)
Et près du naufrage dernier
S'être vû deſſous les Pléiades (**)
Éloigné de ports & de rades,
Pour être crû bon marinier.

Ainſi quand la Grece partie
D'où le mot Anaure (§) couloit,
Traverſa les mers de Scythie
En la navire qui parloit, (§§)
Pour avoir ſçu des Cyanées (†)
Tromper les vagues forcenées,
Les pilotes du fils d'Eſon, (††)
Dont le nom jamais ne s'efface,

(*) Malée, *aujourd'hui* Capo Malio di Sant'Angelo, *promontoire de Laconie fameux par pluſieurs naufrages.*

(**) *Étoiles de la conſtellation du Taureau qui ſont au nombre de ſept.*

(§) L'Anaure, *ainſi nommé de deux mots Grecs qui ſignifient* ſans vent, *eſt un fleuve de Theſſalie.*

(§§) *Le vaiſſeau des Argonautes conſtruit des chênes de la forêt de Dodone, qui rendoient des Oracles.*

(†) *Les* Cyanées *appelées auſſi par les Anciens* Symplegades *& aujourd'hui les* Pavonares, *ſont deux écueils très-dangereux & voiſins du Boſphore de Thrace, l'un en Europe & l'autre en Aſie.*

(††) *De Jaſon.*

Ont

Ont gagné la première place
En la fable de la Toison.

Ainſi, conſervant cet Empire
Où l'infidélité du Sort,
Jointe à la nôtre encore pire,
Alloit faire un dernier effort,
Ma REINE acquiert à ſes mérites
Un nom qui n'a point de limites ;
En ternissant le ſouvenir
Des Reines qui l'ont précédée,
Devient une éternelle idée
De celles qui ſont à venir.

Auſſi-tôt que le coup tragique
Dont nous fûmes preſque abattus,
Eut fait la fortune publique
L'exercice de ſes vertus,
En quelle nouveauté d'orage
Ne fut éprouvé ſon courage ;
Et quelles malices de flots,
Par des murmures effroyables,
A des vœux à peine payables
N'obligeront les matelots ?

Qui n'ouït la voix de Bellonne,
Laſſe d'un repos de douze ans,
Telle que d'un foudre qui tonne,
Appeller tous ſes partiſans ;
Et déjà les rages extrêmes,

Par qui tombent les diadêmes,
Faire appréhender le retour
De ces combats, dont la manie
Eſt l'éterneſle ignominie
De Jarnac & de Moncontour ?

Qui ne voit encore à cette heure
Tous les infideles cerveaux,
Dont la fortune eſt la meilleure,
Ne chercher que troubles nouveaux ;
Et reſſembler à ces fontaines
Dont les conduites ſoûterraines
Paſſent par un plomb ſi gâté,
Que toujours ayant quelque tare,
Au même temps qu'on les repare,
L'eau s'enfuit d'un autre côté.

La paix ne voit rien qui menace
De faire renaître nos pleurs ;
Tout s'accorde à notre bonace,
Les hivers nous donnent des fleurs ;
Et ſi les pâles Eumenides
Pour réveiller nos parricides,
Toutes trois ne ſortent d'enfer,
Le repos du ſiècle où nous ſommes
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer que c'eſt que le fer.

Thémis, capitale ennemie
Des ennemis de leur devoir,

Comme un rocher eſt affermie
En ſon redoutable pouvoir.
Elle va d'un pas & d'un ordre ;
Où la cenſure n'a que mordre ;
Et les loix qui n'exceptent rien
De leur glaive & de leur balance,
Font tout perdre à la violence
Qui veut avoir plus que le ſien.

Nos champs même ont leur abondance ;
Hors de l'outrage des voleurs :
Les feſtins, les jeux & la danſe
En baniſſent toutes douleurs.
Rien n'y gémit, rien n'y ſoûpire :
Chaque Amarille a ſon Tityre ;
Et ſous l'épaiſſeur des rameaux,
Il n'eſt place où l'ombre ſoit bonne,
Qui ſoir & matin ne réſonne
Ou de voix, ou de chalumeaux.

Puis quand ces deux grands hymenées,
Dont le fatal embraſſement
Doit applanir les Pyrenées,
Auront leur accompliſſement,
Devons-nous douter qu'on ne voie,
Pour accompagner cette joie,
L'encens germer en nos buiſſons,
La myrrhe couler en nos ruës,
Et ſans l'uſage des charruës,

Nos plaines jaunir de moiſſons ?

Quelle moins hautaine eſpérance
Pouvons-nous concevoir alors,
Que de conquêter à la France
La Propontide en ſes deux bords ? (*)
Et vengeant de ſuccès proſperes
Les infortunes de nos peres,
Que tient l'Egypte enſevelis,
Aller ſi près du bout du monde,
Que le ſoleil ſorte de l'onde
Sur la terre des fleurs de lis ?

Certes ces miracles viſibles
Excédant le penſer humain,
Ne ſont point ouvrages poſſibles
A moins qu'une immortelle main ;
Et la raiſon ne ſe peut dire,
De nous voir en notre navire
A ſi bon port acheminez :
Ou ſans fard & ſans flatterie,
C'eſt Pallas que cette MARIE,
Par qui nous ſommes gouvernez.

Quoi qu'elle ſoit, Nymphe ou Déeſſe,

(*) *La Propontide, grand Golphe entre l'Helleſpont & le Pont-Euxin ou la Mer noire, nommé aujourd'hui la Mer blanche ou Mer de Marmara.*

De ſang immortel ou mortel,
Il faut que le monde confeſſe
Qu'il ne vit jamais rien de tel ;
Et quiconque fera l'hiſtoire
De ce grand chef-d'œuvre de gloire,
L'incrédule poſtérité
Rejettera ſon témoignage,
S'il ne la dépeint belle & ſage,
Au-deçà de la vérité.

Grand HENRI, grand foudre de guerre,
Que, cependant que parmi nous
Ta valeur étonnoit la terre,
Les Deſtins firent ſon époux :
ROI dont la mémoire eſt ſans blâme,
Que dis-tu de cette belle ame,
Quand tu la vois ſi dignement
Adoucir toutes nos abſinthes,
Et ſe tirer des labyrinthes
Où la met ton éloignement ?

Que dis-tu, lors que tu remarques
Après ſes pas ton héritier,
De la ſageſſe des Monarques
Monter le pénible ſentier,
Et pour étendre ſa couronne,
Croître comme un fan de lionne ?
Que s'il peut un jour égaler
Sa force avecque ſa furie,

Les Nomades (*) n'ont bergerie
Qu'il ne suffise à désoler.

Qui doute que, si de ses armes
Ilion avoit eu l'appui,
Le jeune Atride avecque larmes
Ne s'en fût retourné chez lui ;
Et qu'aux beaux champs de la Phrygie,
De tant de batailles rougie,
Ne fussent encore honorez
Ces ouvrages des mains célestes,
Que jusques à leurs derniers restes
La flâme Grecque a dévorez !

FRAGMENT

Au sujet de la même guerre des Princes. 1614.

ALLEZ à la malheure, allez, AMES tragiques,
Qui fondez votre gloire aux miseres publiques,
Et dont l'orgueil ne connoit point de loix.
Allez, fléaux de France & lès pestes du monde,
Jamais pas un de vous ne reverra mon onde :
Regardez-la pour la derniere fois.

(*) *Peuples d'Afrique, qui n'ayant point d'habitation fi campoient dans leurs pâturages avec leurs troupeaux.*

STANCES.

Paraphraſe du Pſeaume CXXVIII, au nom du Roi Louis XIII, à l'occaſion de la premiere guerre des Princes. 1614.

LEs funeſtes complots des ames forcenées,
Qui penſoient triompher de mes jeunes années,
Ont d'un commun aſſaut mon repos offenſé.
Leur rage a mis au jour ce qu'elle avoit de pire:
Certes je le puis dire,
Mais je puis dire auſſi qu'ils n'ont rien avancé.

J'étois dans leurs fleets, c'étoit fait de ma vie:
Leur funeſte rigueur qui l'avoit pourſuivie,
Mépriſoit le conſeil de revenir à ſoi;
Et le coutre aiguiſé s'imprime ſur la terre
Moins avant, que leur guerre
N'eſpéroit imprimer ſes outrages ſur moi.

Dieu, qui de ceux qu'il aime eſt la garde éternelle
Me témoignant contre eux ſa bonté paternelle,
A ſelon mes ſouhaits terminé mes douleurs.
Il a rompu leur piége; & de quelque artifice
Qu'ait uſé leur malice,
Ses mains qui peuvent tout m'ont dégagé des leurs.

La gloire des méchans eſt pareille à cette herbe,
Qui ſans porter jamais ni javelle ni gerbe
Croît ſur le toit pourri d'une vieille maiſon.
On la voit ſeche & morte, auſſi-tôt qu'elle eſt née,
Et vivre une journée,
Eſt réputé pour elle une longue ſaiſon.

Bien eſt-il mal-aiſé que l'injuſte licence
Qu'ils prennent chaque jour d'affliger l'innocence
En quelqu'un de leurs vœux ne puiſſe proſpérer.
Mais tout incontinent leur bonheur ſe retire,
Et leur honte fait rire
Ceux que leur inſolence avoit fait ſoupirer.

FRAGMENT

Au ſujet de la même guerre. 1614.

O Toi, qui d'un clin-d'œil ſur la terre & ſur l'onde
Fais trembler tout le monde,
DIEU, qui toujours es bon & toujours l'as été,
Verras-tu concerter à ces ames tragiques
Leurs funeſtes pratiques,
Et ne tonneras-tu point ſur leur impiété!

Voyez en quel état eſt aujourd'hui la France,
Hors d'humaine eſpérance,

Les peuples les plus fiers du Couchant & du Nord
Ou font alliez d'elle ou recherchent de l'être ;
Et ceux qu'elle a fait naître,
Tournent tous leurs conſeils pour lui donner la mort.

FRAGMENT

Sur le même ſujet. 1614.

AMES pleines de vent que la rage a bleſſées,
Connoiſſez votre faute & bornez vos penſées
En un juſte compas ;
Attachez votre eſpoir à de moindre conquêtes.
Briare (*) avoit cent mains, Tiphon avoit cent têtes,
Et ce que vous tentez leur coûta le trépas.

Soucis, retirez-vous : faites place à la joie,
Miſérable Douleur dont nous ſommes la proie,
Nos vœux ſont exaucez.
Les vertus de la REINE & les bontez céleſtes
Ont fait évanouïr ces orages funeſtes,
Et diſſipé les vents qui nous ont menacés.

(*) C'eſt Briarée.

SONNET.

Épitaphe de la Femme de M. Puget, (*) qui fut dans la ſuite Evêque de Marſeille. Le Mari parle. 1614.

CELLE qu'avoit Hymen à mon cœur attachée,
Et qui fut ici-bas ce que j'aimai le mieux,
Allant changer la terre à de plus dignes lieux,
Au marbre que tu vois ſa dépoüille a cachée.

Comme tombe une fleur que la biſe a ſéchée,
Ainſi fut abattu ce chef-d'œuvre des cieux ;
Et depuis le trépas qui lui ferma les yeux,
L'eau que verſent les miens n'eſt jamais étanchée.

Ni prieres ni vœux ne m'y pûrent ſervir ;
La rigueur de la mort voulut ſe aſſouvir,
Et mon affection n'en put avoir diſpenſe.

Toi, dont la piété vient ſa tombe honorer,
Pleure mon infortune ; & pour ta récompenſe
Jamais autre douleur ne te faſſe pleurer.

(*) *Fils de M.* de Pommeuſe-Puget, *Tréſorier de l'Epargne. Sa femme étoit fille de M.* Hallé, *Doyen des Maîtres des Comptes de Paris.*

ÉPIGRAMME,

Au nom de M. Puget, pour ſervir de dédicace à l'Epitaphe précédente. 1614.

BELLE AME, qui fus mon flambeau,
Reçois l'honneur qu'en ce tombeau
Je ſuis obligé de te rendre.
Ce que je fais te ſert de peu :
Mais au moins tu voit en la cendre
Comme j'en conſerve le feu.

ÉPIGRAMME,

Pour mettre au devant des Heures de la Vicomteſſe d'Auchy. 1614.

TANT que vous ſerez ſans amour,
CALISTE, priez nuit & jour,
Vous n'aurez point miſéricorde.
Ce n'eſt pas que Dieu ne ſoit doux :
Mais penſez-vous qu'il vous accorde
Ce qu'on ne peut avoir de vous ?

ÉPIGRAMME.

Sur le même ſujet. 1614.

PRIER Dieu qu'il vous ſoit propice,
Tant que vous me tourmenterez,
C'eſt le prier d'une injuſtice.
Faites-moi grace, & vous l'aurez.

CHANSON.

SUs debout, la merveille des Belles:
Allons voir ſur les herbes nouvelles
Luire un émail, dont la vive peinture
Défend à l'art d'imiter la nature.

L'air eſt plein d'une haleine de roſes:
Tous les Vents tiennent leurs bouches cloſes,
Et le Soleil ſemble ſortir de l'onde
Pour quelque amour plus que pour luire au monde.

On diroit, à lui voir ſur la tête
Ses rayons comme un chapeau de fête,

Qu'il s'en va fuivre en fi belle journée
Encore un coup la fille de Penée. (*)

Toute choſe aux délices conſpire,
Mettez-vous en votre humeur de rire ;
Les ſoins profonds d'où les rides nous viennent ;
A d'autres ans qu'aux vôtres appartiennent.

Il fait chaud : mais un feuillage ſombre
Loin du bruit nous fournira quelque ombre,
Où nous ferons parmi les violettes
Mépris de l'ambre & de ſes caſſolettes.

Près de nous ſur les branches voiſines
Des genets, des houx & des épines,
Le Roſſignol déployant ſes merveilles,
Juſqu'aux rochers donnera des oreilles.

Et peut-être à travers des fougeres,
Verrons-nous de Bergers à Bergeres
Sein contre ſein & bouche contre bouche,
Naître & finir quelque douce eſcarmouche.

C'eſt chez eux qu'Amour eſt à ſon aiſe.
Il y ſaute, il y danſe, il y baiſe :
Et foule aux pieds les contraintes ſerviles
De tant de loix qui le gênent aux villes.

O qu'un jour mon ame auroit de gloire

(*) *Daphné.*

D'obtenir cette heureuſe victoire,
Si la pitié de mes peines paſſées
Vous diſpoſoit à ſemblables penſées !

Votre honneur, le plus vain des idoles,
Vous remplit de menſonges frivoles :
Mais quel eſprit que la raiſon conſeille,
S'il eſt aimé, ne rend point la pareille ?

STANCES.

Récit d'un Berger au Ballet du Triomphe de Pallas, où Madame Elizabeth, Princeſſe d'Eſpagne, repréſentoit Pallas. Ce Ballet fut exécuté le 19 Mars 1615. dans la grande Sale de Bourbon, lorſque Louis XIII. & la Reine ſa mere ſe diſpoſoient à partir pour aller conduire cette Princeſſe & recevoir en même temps l'Infante Anne d'Autriche que le Roi devoit épouſer. 1615.

HOULETTE de LOUIS, Houlette de MARIE,
Dont le fatal appui met notre bergerie
Hors du pouvoir des loups,
Vous placer dans les cieux en la même contrée
Des balances d'Aſtrée,

Eſt-ce un prix de vertu qui ſoit digne de vous ?

Vos pénibles travaux par qui nos pâturages,
Sont encore en leur gloire, en dépit des orages
Qui les ont déſolez,
Sont-ce pas des effets que même en Arcadie,
Quoi que la Grece die,
Les plus fameux paſteurs n'ont jamais égalez ?

Voyez des bords de Loire & des bords de Garonne,
Juſques à ce rivage où Thétis ſe couronne
De bouquets d'orangers : (*)
A qui ne donnez-vous une heureuſe bonace,
Loin de toute menace
Et de maux inteſtins & de maux étrangers ?

Où ne voit-on la paix comme un roc affermie,
Faire à nos Gerions (§) déteſter l'infamie
De leurs actes ſanglans ;
Et la belle Cérès en javelles féconde
Oter à tout le monde
La peur de retourner à l'uſage des glands ?

Auſſi dans nos maiſons, en nos places publiques,
Ce ne ſont que feſtins, ce ne ſont que muſiques
De peuples réjouis ;

(*) *La Provence.*

(§) *Geryon, Géant de la Betique qui, ſelon la Fable, avoit trois corps, & qui fut tué par Hercule.*

Et que l'aſtre du jour ou ſe leve ou ſe couche,
Nous n'avons en la bouche
Que le nom de MARIE, & le nom de LOUIS.

Certes une douleur quelques ames afflige,
Qu'un fleuron de nos lis ſéparé de ſa tige
Soit prêt à nous quitter:
Mais quoi qu'on nous augure & qu'on nous faſſe craindre,
ELIZE (*) eſt-elle à plaindre
D'un bien que tous nos vœux lui doivent ſouhaiter?

Le jeune demi-Dieu qui pour elle ſoûpire,
De la fin du Couchant termine ſon empire
En la ſource du jour.
Elle va dans ſes bras prendre part à ſa gloire:
Quelle malice noire
Peut ſans aveuglement condamner leur amour?

Il eſt vrai qu'elle eſt ſage, il eſt vrai qu'elle eſt belle,
Et notre affection pour autre que pour elle
Ne peut mieux s'employer.
Auſſi la nommons-nous la Pallas de cet âge:
Mais que ne dit le Tage
De celle qu'en ſa place il nous doit envoyer?

ESPRITS mal-aviſez, qui blamez un échange,

(*) *La Princeſſe Eliſabeth.*

Où le prend & se baille un Ange pour un Ange,
Jugez plus sainement.
Notre grande Bergere a Pan qui la conseille;
Seroit-ce pas merveille
Qu'un dessein qu'elle eût fait n'eût bon événement?

C'est en l'assemblement de ces couples célestes,
Que si nos maux passez ont laissé quelques restes,
Ils vont du tout finir.
Mopse (*) qui nous l'assure, a le don de prédire;
Et les chênes d'Epire (§)
Sçavent moins qu'il ne sçait des choses à venir.

Un siécle renaîtra comblé d'heur & de joie,
Où le nombre des ans sera la seule voie
D'arriver au trépas.
Tous venins y mourront comme au temps de nos peres,
Et mêmes les viperes
Y piqueront sans nuire, ou n'y piqueront pas.

La terre en tous endroits produira toutes choses:
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres oliviers.
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

(*) *Le Maréchal d'Ancre, qui gouvernoit alors.*
(§) *Ceux de la forêt de Dodone.*

Dieux, qui de vos arrêts formez nos deſtinées,
Donnez un dernier terme à ces grands hymenées,
C'eſt trop les différer :
L'Europe les demande, accordez ſa requête.
Qui verra cette fête,
Pour mourir ſatisfait n'aura que deſirer.

CHANSON

Qui fut chantée dans le même Ballet que les Stances précédentes, & dont l'Auteur faiſoit très-peu de cas. 1615.

CETTE ANNE ſi belle
Qu'on vante ſi fort,
Pourquoi ne vient-elle ?
Vraiment elle a tort.

Son LOUIS ſoupire
Après ſes appas ;
Que veut-elle dire,
De ne venir pas ?

S'il ne la poſſéde
Il s'en va mourir ;
Donnons-y remede,
Allons la quérir.

Assemblons, Marie,
Ses yeux à vos yeux;
Notre bergerie
N'en vaudra que mieux.

Hâtons le voyage:
Le siécle doré
En ce mariage
Nous est assuré.

STANCES

Sur le Mariage du Roi Louis XIII. avec Anne d'Autriche, Infante d'Espagne. 1615.

MOPSE, entre les devins, l'Apollon de cet âge
Avoit toujours fait espérer
Qu'un soleil qui n'auroit sur les rives du Tage,
En la terre de lis nous viendroit éclairer.

Cette prédiction sembloit une aventure
Contre le sens & le discours,
N'étant pas convenable aux regles de nature,
Qu'un soleil se levât où se couchent les jours.

Anne, qui de Madrid fut l'unique miracle,
Maintenant l'aise de nos yeux,

Au ſein de notre Mars ſatisfait à l'oracle ;
Et dégage envers nous la promeſſe des cieux.

Bien eſt-elle un ſoleil, & ſes yeux adorables,
Déja vûs de tout l'horizon,
Font croire que nos maux ſeront maux incurables ;
Si d'un ſi beau remède ils n'ont leur guériſon.

Quoi que l'eſprit y cherche, il n'y voit que des chaines
Qui le captivent à ſes loix.
Certes c'eſt à l'Eſpagne à produire des Reines,
Comme c'eſt à la France à produire des Rois.

Heureux couple d'Amans, notre grande MARIE
A pour vous combattu le ſort.
Elle a forcé les vents & dompté leur furie ;
C'eſt à vous à goûter les délices du port.

Goûtez-les, beaux Eſprits, & donnez connoiſſance,
En l'excès de votre plaiſir,
Qu'à des cœurs bien touchez tarder la jouiſſance,
C'eſt infailliblement leur croître le deſir.

Les fleurs de votre amour, dignes de leur racine
Montrent un grand commencement :
Mais il faut paſſer outre, & des fruits de Lucine
Faire voir à nos vœux leur accompliſſement.

Réſervez le repos à ces vieilles années
Par qui le ſang eſt refroidi.
Tout le plaiſir des jours eſt en leurs matinées ;
La nuit eſt déja proche à qui paſſe midi.

CHANSON

Pour M. le Duc de Bellegarde, amoureux d'une Dame de la plus haute condition qui fût en France, & même en Europe. (*) 1616.

MES YEUX, vous m'êtes superflus.
Cette beauté qui m'eſt ravie
Fut ſeule ma vûe & ma vie,
Je ne voi plus, n'y ne vi plus.
Qui me croit abſent, il a tort :
Je ne le ſuis point, je ſuis mort.

O qu'en ce triſte éloignement
Où la néceſſité me traine,
Les Dieux me témoignent de haine,
Et m'affligent indignement !
Qui me croit abſent, il a tort :
Je ne le ſuis point, je ſuis mort.

(*) *M. le Febvre de S. Marc ſoupçonne que cette Dame étoit la jeune Reine Anne d'Autriche, femme de Louis XIII. Le Duc de Bellegarde qui n'avoit pas craint d'être le rival d'Henri IV. auprès de la belle Gabrielle, étoit bien capable de former des vœux téméraires pour cette Princeſſe.*

Quelles fleches a la douleur
Dont mon ame ne ſoit percée ;
Et quelle tragique penſée
N'eſt point en ma pâle couleur !
Qui me croit abſent, il a tort :
Je ne le ſuis point, je ſuis mort.

Certes, où l'on peut m'écouter,
J'ai des reſpects qui me font taire ;
Mais en un réduit ſolitaire
Quels regrets ne fais-je éclater !
Qui me crois abſent, il a tort :
Je ne le ſuis point, je ſuis mort.

Quelle funeſte liberté
Ne prennent mes pleurs & mes plaintes
Quand je puis trouver à mes craintes
Un ſéjour aſſez écarté !
Qui me croit abſent, il a tort :
Je ne le ſuis point, je ſuis mort.

Si mes amis ont quelque ſoin
De ma pitoyable avanture,
Qu'ils penſent à ma ſépulture ;
C'eſt tout ce de quoi j'ai beſoin.
Qui me croit abſent, il a tort :
Je ne le ſuis point, je ſuis mort.

CHANSON

Pour M. le Duc de Bellegarde, amoureux de la même Dame. 1616.

C'Est assez, mes Desirs, qu'un aveugle penser
Trop peu discrétement vous ait fait adresser
Au plus haut objet de la terre;
Quittez cette poursuite, & vous ressouvenez
Qu'on ne voit jamais le tonnerre
Pardonner au dessein que vous entreprenez.

Quelque flatteur espoir qui vous tienne enchantez,
Ne connoissez-vous pas qu'en ce que vous tentez,
Toute raison vous désavouë;
Et que vous allez faire un second Ixion (*)
Cloüé là-bas sous une rouë,
Pour avoir trop permis à son affection?

Bornez-vous, croyez-moi, dans un juste compas,
Et fuyez une mer, qui ne s'irrite pas
Que le succès n'en soit funeste.
Le calme jusqu'ici vous a trop assurez;
Si quelque sagesse vous reste,

(*) *Ixion puni dans les Enfers, pour avoir attenté à Junon.*

Connoiſſez le péril & vous en retirez.

Mais, ô conſeil infâme! O profanes diſcours
Tenus indignement des plus dignes amours,
Dont jamais ame fut bleſſée!
Quel excès de frayeur m'a ſçu faire goûter
Cette abominable penſée,
Que ce que je pourſuis me peut aſſez coûter?

D'où s'eſt coulée en moi cette lâche poiſon,
D'oſer impudemment faire comparaiſon
De mes épines à mes roſes?
Moi, de qui la fortune eſt ſi proche des cieux,
Que je voi ſous moi toutes choſes,
Et tout ce que je voi n'eſt qu'un point à mes yeux.

Non, non, ſervons CHRYSANTE, & ſans penſer à moi,
Penſons à l'adorer d'une auſſi ferme foi
Que ſon empire eſt légitime.
Expoſons-nous pour elle aux injures du Sort;
Et s'il faut être ſa victime,
En un ſi beau danger mocquons-nous de la mort.

Ceux que l'opinion fait plaire aux vanitez,
Font deſſus leurs tombeaux graver des qualitez
Dont à peine un Dieu ſeroit digne;
Moi, pour un monument & plus grand & plus beau,
Je ne veux rien que cette ligne:
L'exemple des Amans eſt clos dans ce tombeau.

STANCES

Pour M. le Duc de Bellegarde, ſur la guériſon de Chryſante, c'eſt-à-dire, de la même Dame à qui les deux piéces précédentes ſont adreſſées. 1616.

LEs Deſtins ſont vaincus, & le flux de mes larmes
De leur main inſolente a fait tomber les armes,
Amour en ce combat à reconnu ma foi :
LAURIERS, couronnez-moi.

Quel penſer agréable a ſoulagé mes plaintes ?
Quelle heure de repos a diſſipé mes craintes,
Tant que du cher objet en mon ame adoré
Le péril a duré ?

J'ai toujours vû ma Dame avoir toutes les marques,
De n'être point ſujette à l'outrage des Parques:
Mais quel eſpoir de bien en l'excès de ma peur
N'eſtimois-je trompeur ?

Aujourd'hui c'en eſt fait, elle eſt toute guérie;
Et les ſoleils d'Avril peignant une prairie,
En leurs tapis de fleurs n'ont jamais égalé
Son teint renouvellé.

Je ne la vis jamais ſi fraîche, ni ſi belle ;

Jamais de ſi bon cœur je ne brûlai pour elle,
Et ne penſai jamais avoir tant de raiſon
De bénir ma priſon.

Dieux, dont la providence & les mains ſouveraines
Terminant ſa langueur, ont mis fin à mes peines,
Vous ſçaurois-je payer avec aſſez d'encens
L'aiſe que je reſſens ?
Après une faveur ſi viſible & ſi grande,
Je n'ai plus à vous faire aucune autre demande ;
Vous m'avez tout donné, redonnant à mes yeux
Ce chef-d'œuvre des cieux.

Certes vous êtes bons, & combien que nos crimes
Vous donnent quelquefois des courroux légitimes,
Quand des cœurs bien touchés vous demandent ſecours,
Ils l'obtiennent toujours.

Continuez, grands Dieux, & ne faites pas dire,
Ou que rien ici bas ne connoit votre empire,
Ou qu'aux occaſions les plus dignes de ſoins
Vous en avez le moins.

Donnez-nous tous les ans des moiſſons redoublées :
Soient toujours de nectar nos rivieres comblées ;
Si Chrysante ne vit & ne ſe porte bien,
Nous ne vous devons rien.

ÉPIGRAMME

Pour mettre au devant des Poëmes divers du ſieur de Lortigues Provençal. (*) 1617.

VOus dont les cenſures s'étendent
Deſſus les ouvrages de tous,
Ce livre ſe mocque de vous:
Mars & les Muſes le défendent.

(*) Annibal de Lortigues, *de la Ville d'Apt, étoit un Soldat qui ſe mêloit de verſifier. Ses Poéſies furent imprimées à Paris chez Jean Geſſelin, en 1627.*

STANCES.

Fragment d'une Prophétie du Dieu de la Seine contre le Maréchal d'Ancre. 1617,

. . . . . .

. . . . . .

VA-t'en à la malheure, excrément de la terre,
Monstre, qui dans la paix fais les maux de la guerre,
Et dont l'orgueil ne connoît point de loix.
En quelque haut dessein que ton esprit s'égare,
Tes jours sont à leur fin, ta châte se prépare :
Regarde-moi pour la derniere fois.

C'est assez que cinq ans ton audace effrénée,
Sur des ailes de cire aux étoiles montée,
Princes & Rois ait osé défier.
La Fortune t'appelle au rang de ses victimes;
Et le Ciel accusé de supporter tes crimes,
Est résolu de se justifier.

STANCES

Pour le Comte de Charni, (*) *qui recherchoit en mariage Mademoiſelle de Caſtille*, (§) *qu'il épouſa en* 1620. 1619.

ENFIN ma patience & les ſoins que j'ai pris
Ont, ſelon mes ſouhaits, adouci les eſprits,
Dont l'injuſte rigueur ſi long-temps m'a fait plaindre.
Ceſſons de ſoûpirer:
Graces à mon deſtin, je n'ai plus rien à craindre,
Et puis tout eſpérer.

Soit qu'étant le ſoleil, dont je ſuis enflâmé,
Le plus aimable objet qui fut jamais aimé,
On ne m'ait pû nier qu'il ne fût adorable;
Soit que d'un oppreſſé
Le droit bien reconnu ſoit toujours favorable,
Les Dieux m'ont exaucé.

(*) *Charles Chabot, fils du Marquis de Mirebeau.*

(§) *Charlotte de Caſtille, fille de Pierre de Caſtille, Controlleur Général des Finances en* 1619, *& de Charlotte Jeannin, fille du célébre Pierre Jeannin, Surintendant des Finances.*

N'agueres que j'oyois la tempête souffler ;
Que je voyois la vague en montagne s'enfler,
Et Neptune à mes cris faire la sourde oreille :
A peu près englouti,
Euſſé-je oſé prétendre à l'heureuſe merveille
D'en être garanti ?

Contre mon jugement les orages ceſſez
Ont des calmes ſi doux en leur place laiſſez,
Qu'aujourd'hui ma fortune a l'empire de l'onde ;
Et je voi ſur le bord
Un Ange, dont la grace eſt la gloire du monde,
Qui m'aſſûre du port.

Certes c'eſt lâchement qu'un tas de médiſans,
Imputant à l'Amour qu'il abuſe nos ans,
De frivoles ſoupçons nos courages étonnent ;
Tous ceux à qui déplaît
L'agréable tourment que ſes flâmes nous donnent,
Ne ſçavent ce qu'il eſt,

S'il a de l'amertume à ſon commencement,
Pourvû qu'à mon exemple on ſouffre doucement,
Et qu'aux appas du change une âme ne s'envole,
On ſe peut aſſûrer
Qu'il eſt maître équitable, & qu'enfin il conſole
Ceux qu'il a fait pleurer.

ÉPIGRAMME

Sur une image de Sainte Catherine.
1619.

L'ART, auſſi-bien que la Nature,
Eût fait plaindre cette peinture :
Mais il a voulu figurer,
Qu'aux tourmens dont la cauſe eſt belle
La gloire d'une ame fidelle,
Eſt de ſouffrir ſans murmurer.

ÉPIGRAMME

Imitée de la quarantiéme du ſixiéme Livre de Martial. 1619.

JEANNE, tandis que tu fus belle,
Tu le fus ſans comparaiſon;
ANNE à cette heure eſt de ſaiſon,
Et ne vòi rien ſi beau comme elle.
Je ſçai que les ans lui mettront
Comme à toi les rides au front,

Et feront à ſa treſſe blonde
Même outrage qu'à tes cheveux.
Mais voilà comme va le monde :
Je te voulus, & je la veux.

SONNET

A Madame la Princeſſe de Conti.
1619.

RACE de mille Rois, adorable PRINCESSE,
Dont le puiſſant appui de faveurs m'a comblé,
Si faut-il qu'à la fin j'acquitte ma promeſſe,
Et m'allége du faix dont je ſuis accablé.

Telle que notre ſiecle aujourd'hui vous regarde,
Merveille incomparable en toute qualité,
Telle je me réſous de vous bailler en garde
Aux faſtes éternels de la poſtérité.

Je ſçai bien quel effort cet ouvrage demande :
Mais ſi la peſanteur d'une charge ſi grande
Réſiſte à mon audace & me la refroidit,

Voi-je pas vos bontés à mon aide paroître,
Et parler dans vos yeux un ſigne qui me dit,
Que c'eſt aſſez payer que de bien reconnoître ?

STANCES

STANCES SPIRITUELLES.

1619.

LOUEZ Dieu par toute la terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains,
Mais pour ce que sa gloire en merveilles abonde,
Et que tant de beautez qui reluisent au monde,
Sont des ouvrages de ses mains.

Sa providence libérale
Est une source générale
Toujours prête à nous arrouser.
L'Aurore & l'Occident s'abreuvent en sa course;
On y puise en Afrique, on y puise sous l'Ourse,
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas lui qui fait aux ondes
Germer les semences fécondes
D'un nombre infini de poissons;
Qui peuple de troupeaux les bois & les montagnes,
Donne aux prés la verdure, & couvre les campagnes

De vendanges & de moiſſons ?

Il eſt bien dur à ſa juſtice
De voir l'impudente malice
Dont nous l'offenſons chaque jour :
Mais, comme notre pere, il excuſe nos crimes,
Et même ſes courroux, tant ſoient-ils légitimes,
Sont des marques de ſon amour.

Nos affections paſſageres,
Tenant de nos humeurs légeres,
Se font vieilles en un moment ;
Quelque nouveau deſir comme un vent les emporte.
La ſienne, toujours ferme & toujours d'une ſorte
Se conſerve éternellement.

CHANSON

A la Marquiſe de Rambouillet, ſous le nom de Rodanthe. (*) 1619.

CHERE BEAUTÉ, que mon ame ravie
Comme ſon pole va regardant,
Quel aſtre d'ire & d'envie

(*) *Cette Chanſon fut faite ſur un air donné à Malherbe ; c'eſt pourquoi le dernier vers de chaque couplet eſt irrégulier.*

Quand vous naiſſiez marquoit votre aſcendant,
Que votre courage endurci,
Plus je le ſupplie, moins ait de merci!

En tous climats, voire au fond de la Thrace,
Après les neiges & les glaçons,
Le beau temps reprend ſa place,
Et les étez mûriſſent les moiſſons :
Chaque ſaiſon y fait ſon cours;
En vous ſeule on trouve qu'il gele toujours.

J'ai beau me plaindre & vous conter mes peines,
Avec prieres d'y compâtir;
J'ai beau m'épuiſer les veines,
Et tout mon ſang en larmes convertir;
Un mal au deça du trépas,
Tant ſoit-il extrême, ne vous émeut pas.

Je ſçai que c'eſt : vous êtes offenſée,
Comme d'un crime hors de raiſon,
Que mon ardeur inſenſée
En trop haut lieu borne ſa guériſon;
Et voudriez bien pour la finir,
M'ôter l'eſpérance de rien obtenir.

TAYLERIAN INST. OXFORD

Vous vous trompez : c'eſt aux foibles courages
Qui toujours portent la peur au ſein,
De ſuccomber aux orages,
Et ſe laſſer d'un pénible deſſein.
De moi, plus je ſuis combattu,

Plus ma réſiſtance montre ſa vertu.

Loin de mon front ſoient ces palmes communes,
Où tout le monde peut aſpirer ;
Loin les vulgaires fortunes,
Où ce n'eſt qu'un jouïr & deſirer.
Mon goût cherche l'empêchement ;
Quand j'aime ſans peine, j'aime lâchement.

Je connois bien que, dans ce labyrinthe,
Le ciel injuſte ma réſervé
Tout le fiel & tout l'abſynthe
Dont un Amant fut jamais abreuvé.
Mais je ne m'étonne de rien :
Je ſuis à RODANTHE, je veux mourir ſien.

ÉPIGRAMME,

Miſe au devant du livre intitulé : Le Pourtraict de l'Eloquence Françoiſe, avec dix Actions Oratoires, *de* Jean du Pré, *Ecuyer, Seigneur de la Porte, Conſeiller du Roy & Général en ſa Cour des Aydes de Normandie.* (*) 1620.

TU faux, DU PRÉ, de nous pourtraire
Ce que l'éloquence a d'appas ;

(*) *Ouvrage imprimé à Paris, chez Jean Levéque*, in-8°.

Quel beſoin as-tu de le faire ?
Qui te voit, ne la voit-il pas ?

ÉPIGRAMME

Pour ſervir d'Epitaphe à un Grand. (*) 1621.

CET Abſynthe au nez de barbet (§)
En ce tombeau fait ſa demeure.
Chacun en rit, & moi j'en pleure :
Je le voulois voir au gibet.

SONNET

A Monſeigneur le Duc d'Orléans. (†) 1621.

MUSES, quand finira cette longue remiſe
De contenter GASTON, & d'écrire de lui ?

(*) *Au Connétable de Luynes, mort le 15 Décembre 1621.*

(§) *L'Abſynthe eſt auſſi appellée* Aluine ; *de-là cette mauvaiſe alluſion.*

(†) *Gaſton Jean-Baptiſte Duc d'Orléans, frere de Louis XIII.*

Le ſoin que vous avez de la gloire d'autrui,
Peut-il mieux s'employer qu'à ſi belle entrepriſe?

En ce malheureux ſiecle, où chacun vous mépriſe
Et quiconque vous ſert n'en a que de l'ennui,
Miſérable Neuvaine, où ſera votre appui,
S'il ne vous tend les mains & ne vous favoriſe ?

Je crois bien que la peur d'oſer plus qu'il ne faut,
Et les difficultez d'un ouvrage ſi haut,
Vous ôtent le deſir que ſa vertu vous donne :

Mais tant de beaux objets tous les jours s'augmentans,
Puiſqu'en âge ſi bas leur nombre vous étonne,
Comme y fournirez-vous quand il aura vingt ans?

STANCES

A M. le premier Préſident de Verdun, pour le conſoler de la mort de ſa premiere femme. (*)

1621 *ou* 1622.

SAcré Miniſtre de Thémis,
VERDUN en qui le ciel a mis
Une ſageſſe non commune ;
Sera-ce pour jamais que ton cœur abattu

(*) *Charlotte du Gué.*

Laiſſera ſous une infortune,
Au mépris de ta gloire accabler ta vertu ?

Toi, de qui les avis prudens
En toute ſorte d'accidens
Sont loüez même de l'Envie,
Perdras-tu la raiſon, juſqu'à te figurer
Que les morts reviennent en vie,
Et qu'on leur rende l'ame à force de pleurer ?

Tel qu'au ſoir on voit le Soleil
Se jetter aux bras du ſommeil,
Tel au matin il ſort de l'onde.
Les affaires de l'homme ont un autre deſtin :
Après qu'il eſt parti du monde,
La nuit qui lui ſurvient n'a jamais de matin.

Jupiter, ami des mortels,
Ne rejette de ſes autels
Ni requêtes ni ſacrifices.
Il reçoit en ſes bras ceux qu'il a menacez ;
Et qui s'eſt nettoyé de vices,
Ne lui fait point de vœux qui ne ſoient exaucez.

Neptune, en la fureur des flots
Invoqué par les matelots,
Remet l'eſpoir en leur courage ;
Et ce pouvoir ſi grand dont il eſt renommé,
N'eſt connu que par les naufrages
Dont il a garanti ceux qui l'ont réclamé.

Pluton eſt ſeul entre les Dieux
Dénué d'oreilles & d'yeux
A quiconque le ſollicite.
Il dévore ſa proie auſſi-tôt qu'il la prend ;
Et quoi qu'on liſe d'Hippolyte,
Ce qu'une fois il tient, jamais il ne le rend.

S'il étoit vrai que la pitié
De voir un excès d'amitié
Lui fit faire ce qu'on deſire,
Qui devoit le fléchir avec plus de couleur,
Que ce fameux joueur de lyre
Qui fut juſqu'aux enfers lui montrer ſa douleur ?

Cependant il eut beau chanter,
Beau prier, preſſer & flatter,
Il s'en revint ſans Eurydice ;
Et la vaine faveur dont il fut obligé,
Fut une ſi noire malice,
Qu'un abſolu refus l'auroit moins affligé.

Mais quand tu pourrois obtenir
Que la mort laiſſât revenir
Celle dont tu pleures l'abſence ;
La voudrois-tu remettre en un ſiecle effronté
Qui plein d'une extrême licence,
Ne feroit que troubler ſon extrême bonté ?

Que voyons-nous que des Titans,
De bras & de jambes luttans

Contre les pouvoirs légitimes ; (*)
Infâmes rejettons de ces audacieux,
Qui dédaignans les petits crimes,
Pour en faire un illuſtre attaquerent les cieux ?

Quelle horreur de flâme & de fer
N'eſt éparſe, comme en enfer,
Aux plus beaux lieux de cet empire ?
Et les moins travaillez des injures du ſort,
Peuvent-ils pas juſtement dire
Qu'un homme dans la tombe eſt un navire au port ?

Croi-moi, ton deüil a trop duré,
Tes plaintes ont trop murmuré ;
Chaſſe l'ennui qui te poſſéde,
Sans t'irriter en vain contre une adverſité,
Que tu ſçais bien qui n'a remede
Autre que d'obéïr à la néceſſité.

Rends à ton ame le repos
Qu'elle s'ôte mal à propos,
Juſqu'à te dégoûter de vivre ;
Et ſi tu n'as l'amour que chacun a pour ſoi,
Aime ton Prince, & le délivre
Du regret qu'il aura s'il eſt privé de toi.

Quelque jour ce jeune lion

(*) *Le Poëte déſigne ici le commencement de la guerre des Huguenots.*

Cloquera la rébellion
Enforte qu'il en ſera maître :
Mais quiconque voit clair, ne connoît-il pas bien
Que, pour l'empêcher de renaître,
Il faut que ton labeur accompagne le ſien.

La juſtice le glaive en main
Eſt un pouvoir autre qu'humain
Contre les révoltes civiles.
Elle ſeule fait l'ordre, & les ſceptres des Rois
N'ont que des pompes inutiles,
S'ils ne ſont appuyez de la force des loix.

INSCRIPTION

Pour le Portrait de Caſſandre, Maîtreſſe de Ronſard. (*) 1622.

L'ART, la Nature exprimant,
En ce portrait m'a fait telle ;
Si n'y ſuis-je pas ſi belle
Qu'aux écrits de mon Amant.

(*) *C'étoit une fille de Blois, de baſſe condition, qui avoit été la Maîtreſſe de S. Gelais.*

STANCES

Pour M. le Comte de Soiſſons, (*) à qui l'on faiſoit eſpérer qu'il épouſeroit Madame Henriette-Marie de France, depuis Reine d'Angleterre. (§) 1622.

NE délibérons plus, allons droit à la mort;
La triſteſſe m'appelle à ce dernier effort,
Et l'honneur m'y convie.
Je n'ai que trop gémi:
Si parmi tant d'ennuis j'aime encore ma vie,
Je ſuis mon ennemi.

O beaux YEUX, beaux objets de gloire & de grandeur,
Vive ſource de flamme, où j'ai pris une ardeur
Qui toute autre ſurmonte;
Puis-je ſouffrir aſſez,
Pour expier le crime & réparer la honte
De vous avoir laiſſez?

(*) *Il étoit fils de celui à qui Henri IV. refuſa de donner en mariage Madame Catherine, ſa ſœur.*

(§) *Ces Stances furent miſes en muſique par* Boiſſet *le Père, après la mort de Malherbe.*

Quelqu'un dira pour moi que je fais mon devoir ;
Et que les volontez d'un abſolu pouvoir
Sont de juſtes contraintes :
Mais à quelle autre loi
Doit un parfait Amant des reſpects & des craintes ;
Qu'à celle de ſa foi ?

Quand le ciel offriroit à mes jeunes deſirs
Les plus rares tréſors & les plus grands plaiſirs,
Dont ſa richeſſe abonde ;
Que ſçaurois-je eſpérer
A quoi votre préſence, ô merveille du monde,
Ne ſoit à préférer ?

On parle de l'enfer & des maux éternels
Baillez en châtiment à ces grands criminels,
Dont les fables ſont pleines :
Mais ce qu'ils ſouffrent tous,
Le ſouffrai-je pas ſeul en la moindre des peines
D'être éloigné de vous ?

J'ai beau par la raiſon exhorter mon amour,
De vouloir réſerver à l'aiſe du retour
Quelque reſte de larmes ;
Miſérable qu'il eſt !
Contenter ſa douleur & lui donner des armes,
C'eſt tout ce qui lui plaît.

Non, non, laiſſons nous vaincre après tant de combats,

Allons épouvanter les ombres de là bas
De mon viſage blême ;
Et ſans nous conſoler,
Mettons fin à des jours que la Parque elle-même
A pitié de filer.

Je connois CHARIGENE, & n'oſe deſirer
Qu'elle ait un ſentiment qui la faſſe pleurer
Deſſus ma ſépulture ;
Mais cela m'arrivant,
Quelle ſeroit ma gloire, & pour quelle aventure
Voudrois-je être vivant !

SONNET

AU ROI LOUIS XIII.

Après la guerre de 1621 *&* 1622 *contre les Huguenots.* 1623.

MUSES, je ſuis confus : mon devoir me convie
A louer de mon Roi les rares qualités ;
Mais le mauvais deſtin qu'ont les témérités
Fait peur à ma foibleſſe & m'en ôte l'envie.

A quel front orgueilleux n'a l'audace ravie
Le nombre des lauriers qu'il a déja plantés ?

Et ce que sa valeur a fait en deux étez,
Alcide l'eût-il fait en deux siecles de vie?

Il arrivoit à peine à l'âge de vingt ans,
Quand sa juste colere assaillant nos Titans
Nous donna de nos maux l'heureuse délivrance.

Certes, ou ce miracle a mes sens éblouïs;
Ou Mars s'est mis lui-même au trône de la France
Et s'est fait notre Roi sous le nom de LOUIS.

FRAGMENT

D'UNE ODE

A M. LE CARDINAL DE RICHELIEU,

Ministre & Secrétaire d'Etat.

1623 ou 1624.

. . . . . .

. . . . . .

GRAND & grand Prince de l'Eglise,
RICHELIEU, jusques à la mort,
Quelque chemin que l'homme élise,
Il est à la merci du Sort.

Nos jours filez de toutes ſoies
Ont des ennuis comme des joies ;
Et de ce mêlange divers
Se compoſent nos deſtinées,
Comme on voit le cours des années
Compoſé d'étez & d'hivers.

Tantôt une molle bonace
Nous laiſſe jouer ſur les flots,
Tantôt un péril nous menace,
Plus grand que l'art des matelots.
Et cette ſageſſe profonde,
Qui donne aux fortunes du monde
Leur fatale néceſſité,
N'a fait loi qui moins ſe révoque,
Que celle du flux réciproque
De l'heur & de l'adverſité.

SONNET

Au même. 1624.

A Ce coup vos frayeurs n'auront plus de raiſon,
Grande AME aux grands travaux ſans repos adonnée:
Puiſque par vos conſeils la France eſt gouvernée,
Tout ce qui la travaille aura ſa guériſon.

Tel que fut rajeuni le vieil âge d'Eſon,

Telle cette Princeſſe en vos mains réſignée,
Vaincra de ſes deſtins la rigueur obſtinée,
Et reprendra le teint de ſa verte ſaiſon.

Le bon ſens de mon Roi m'a toujours fait prédire,
Que les fruits de la paix combleroient ſon empire,
Et comme un demi-Dieu le feroient adorer;

Mais voyant que le vôtre aujourd'hui le ſeconde,
Je ne lui promets pas ce qu'il doit eſpérer,
Si je ne lui promets la conquête du monde.

SONNET

AU ROI LOUIS XIII.

1624.

QU'AVEC une valeur à nulle autre ſeconde,
Et qui ſeule eſt fatale à notre guériſon,
Votre courage mur en ſa verte ſaiſon,
Nous ait acquis la paix ſur la terre & ſur l'onde;

Que l'Hydre de la France en révoltes féconde,
Pour vous ſoit du tout morte ou n'ait plus de poiſon:
Certes; c'eſt un bonheur dont la juſte raiſon
Promet à votre front la couronne du monde.

Mais qu'en de ſi beaux faits vous m'ayez pour témoin:

Con-

Connoiſſez-le, mon Roi, c'eſt le comble du ſoin
Que de vous obliger ont eu les Deſtinées.

Tous vous ſçavent loüer, mais non également :
Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que MALHERBE écrit dure éternellement.

SONNET

A M. le Marquis de la Vieuville, Surintendant des Finances. 1624.

IL eſt vrai, LA VIEUVILLE, & quiconque le nie
Condamne impudemment le bon goût de mon Roi ;
Nous devons des Autels à la ſincere foi
Dont ta dextérité nos affaires manie.

Tes ſoins laborieux, & ton libre génie
Qui hors de la raiſon ne connoît point de loi ;
Ont mis fin aux malheurs qu'attiroit après ſoi
De nos profuſions l'effroyable manie.

Tout ce qu'à tes vertus il reſte à deſirer,
C'eſt que les beaux eſprits les veuillent honorer,
Et qu'en l'éternité la Muſe les imprime.

J'en ai bien le deſſein dans mon ame formé ;
Mais je ſuis généreux, & tiens cette maxime,
Qu'il ne faut point aimer quand on n'eſt point aimé.

FRAGMENT

Pour Madame la Marquise de Rambouillet.
1624 *ou* 1625.

. . . . . .

. . . . . .

ET maintenant encore en cet âge penchant,
Où mon peu de lumiere est si près du couchant,
Quand je verrois Hélene au monde revenuë
En l'état glorieux où Páris la connuë,
Faire à toute la terre adorer ses appas,
N'en étant point aimé, je ne l'aimerois pas.
Cette belle Bergere, à qui les Destinées
Sembloient avoir gardé mes dernieres années,
Eut en perfection tous les rares trésors
Qui parent un esprit & font aimer un corps;
Ce ne furent qu'attraits, ce ne furent que charmes;
Sitôt que je la vis, je lui rendis les armes,
Un objet si puissant ébranla ma raison.
Je voulus être sien, j'entrai dans sa prison,
Et de tout mon pouvoir essayai de lui plaire,
Tant que ma servitude espéra du salaire.
Mais comme j'apperçus l'infaillible danger

Où, ſi je pourſuivois, je m'allois engager:
Le ſoin de mon ſalut m'ôta cette penſée;
J'eus honte de brûler pour une ame glacée;
Et ſans me travailler à lui faire pitié,
Reſtreignis mon amour aux termes d'amitié.

SONNET

Pour Monſieur le Cardinal de Richelieu, Premier Miniſtre d'Etat. 1625 *ou* 1626.

PEUPLES, ça de l'encens: Peuples, ça des victimes
A ce grand Cardinal, grand chef-d'œuvre des cieux,
Qui n'a but que la gloire, & n'eſt ambitieux
Que de faire mourir l'inſolence des crimes.

A quoi ſont employez tant de ſoins magnanimes
Où ſon eſprit travaille & fait veiller ſes yeux,
Qu'à tromper les complots de nos ſéditieux,
Et ſoumettre leur rage aux pouvoirs légitimes! (*)

Le mérite d'un homme, ou ſçavant, ou guerrier,
Trouve ſa récompenſe aux chapeaux de laurier,
Dont la vanité Grecque a donné les exemples.

Le ſien, je l'oſe dire, eſt ſi grand & ſi haut,

(*) *Les Huguenots commençoient à remuer.*

Que ſi, comme nos Dieux, il n'a place en nos temples,
Tout ce qu'on lui peut faire eſt moins qu'il ne lui faut.

INSCRIPTION

Pour la Fontaine de l'Hôtel de Rambouillet.

1625 *ou* 1626.

VOIS-TU, Paſſant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinent ?
Ainſi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'eſt permanent.

ODE

AU ROI LOUIS XIII,

Allant châtier la rébellion des Rochelois, & chaſſer les Anglois, qui en leur faveur étoient deſcendus dans l'Iſle de Ré. 1627.

DONC un nouveau labeur à tes armes s'apprête:
Prens ta foudre, LOUIS, & va comme un lion
Donner le dernier coup à la derniere tête
De la rébellion.

Fai cheoir en ſacrifice au Démon de la France
Les fronts trop élevez de ces ames d'enfer;
Et n'épargne contre eux, pour notre délivrance,
Ni le feu ni le fer.

Aſſez de leurs complots l'infidelle malice
A nourri le déſordre & la ſédition;
Quitte le nom de JUSTE, ou fait voir ta juſtice
En leur punition.

Le centiéme Décembre a les plaines ternies,
Et le centiéme Avril les a peintes de fleurs,
Depuis que parmi nous leurs brutales manies
Ne cauſent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des ſiecles de tes peres
Les monſtres les plus noirs firent-ils jamais rien,
Que l'inhumanité de ces cœurs de viperes
Ne renouvelle au tien ?

Par qui ſont aujourd'hui tant de villes déſertes,
Tant de grands bâtimens en mazures changez,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragez ?

Les ſceptres devant eux n'ont point de priviléges,
Les Immortels eux-mêmes en ſont perſécutez ;
Et c'eſt aux plus ſaints lieux que leurs mains ſacriléges
Font plus d'impiétez.

Marche, va les détruire, éteins-en la ſémence,
Et ſui juſqu'à leur fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié ni clémence
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,
Beau d'un ſoin aſſidu travailler à leurs forts,
Et creuſer leur foſſez juſqu'à faire paroître
Le jour entre les morts :

Laiſſe-les eſpérer, laiſſe-les entreprendre,
Il ſuffit que ta cauſe eſt la cauſe de Dieu,
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les ſoins de Richelieu :

Richelieu, ce Prélat de qui toute l'envie

Eſt de voir ta grandeur aux Indes ſe borner,
Et qui viſiblement ne fait cas de ſa vie,
Que pour te la donner.

Rien que ton intérêt n'occupe ſa penſée,
Nuls divertiſſemens ne l'appellent ailleurs ;
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée, (*)
Il en a de meilleurs.

Son ame toute grande eſt un ame hardie,
Qui pratique ſi bien l'art de nous ſecourir,
Que, pourvû, qu'il ſoit crû, nous n'avons maladie
Qu'il ne ſçache guérir.

Le ciel, qui doit le bien ſelon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'eût aſſiſté,
Par un autre préſent n'eût jamais été quitte
Envers ta piété.

Va, ne differe plus tes bonnes deſtinées ;
Mon Apollon t'aſſûre & t'engage ſa foi,
Qu'employant ce Typhis, (**) Syrtes (§) & Cyanées, (†)

(*) *Lyncée, un des Argonautes avoit la vue ſi perçante qu'elle pénétroit les arbres, la terre, les murs.*

(**) Typhis, *Pilote du Navire des Argonautes.*

(§) *Les Sirtes ſont deux golphes de la Méditerrannée ſur les côtes de Barbarie, où les Vaiſſeaux ſont entraînés par la rapidité des courans.*

(†) Cyanées. *Voyez p.* 194.

Seront havres pour toi.

Certes, où je me trompe, ou déja la Victoire,
Qui ſon plus grand honneur de tes palmes attent,
Eſt aux bords de Charante en ſon habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la voi qui t'appelle, & qui ſemble te dire :
ROI, le plus grand des Rois & qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à ſauver ton empire,
Il eſt temps de marcher.

Que ſa façon eſt brave & ſa mine aſſûrée !
Qu'elle a fait richement ſon armure étoffer !
Et qu'il ſe connoît bien, à la voir ſi parée,
Que tu vas triompher !

Telle en ce grand aſſaut, où des fils de la terre
La rage ambitieuſe à leur honte parut,
Elle ſauva le ciel & rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déja de tous côtez s'avançoient les approches ;
Ici couroit Mimas, là Typhon ſe battoit,
Et là ſuoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jettoit. (*)

A peine cette Vierge eut l'affaire embraſſée,

(*) *Ce ſont les quatre principaux Géans qui firent la guerre aux Dieux.*

Qu'auſſi-tôt Jupiter en ſon trône remis,
Vit ſelon ſon deſir la tempête ceſſée,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces coloſſes d'orgueil furent tous mis en poudre
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachez;
Phlegre (*) qui les reçut, prit encore la foudre
Dont ils furent touchez.

L'exemple de leur race à jamais abolie,
Devoit ſous ta merci tes rebelles ployer:
Mais ſeroit-ce raiſon qu'une même folie
N'eût pas même loyer?

Déja l'étonnement leur fait la couleur blême,
Et ce lâche voiſin (†) qu'ils ſont allez quérir,
Miſérable qu'il eſt, ſe condamne lui-même
A fuir ou mourir.

Sa faute le remord: Mégere le regarde,
Et lui porte l'eſprit à ce vrai ſentiment,
Que d'une injuſte offenſe il aura, quoiqu'il tarde,
Le juſte châtiment.

Bien ſemble être la mer une barre aſſez forte,
Pour nous ôter l'eſpoir qu'il puiſſe être battu;
Mais eſt-il rien de clos dont ne t'ouvre la porte
Ton heur & ta vertu?

(*) *Champ ou Vallée de Theſſalie.*
(†) *Le ſecours des Anglois.*

Neptune importuné de ſes voiles infâmes,
Comme tu paroîtras au paſſage des flots,
Voudra que ſes Tritons mettent la main aux rames,
Et ſoient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de fortes de preuves,
Et d'une telle ardeur pouſſeront leurs efforts,
Que le ſang étranger fera monter nos fleuves
Au deſſus de leurs bords.

Par cet eſpoir fatal en tous lieux va renaître
La bonne opinion des courages François;
Et le monde croira, s'il doit avoir un maître,
Qu'il faut que tu le ſois.

O que pour avoir part en ſi belle avanture
Je me ſouhaiterois la fortune d'Eſon,
Qui, vieil comme je ſuis, revint contre nature
En ſa jeune ſaiſon!

De quel péril extrême eſt la guerre ſuivie,
Où je ne fiſſe voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perduë en te ſervant?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque;
Celle-ci porte ſeule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme & le met de la barque
A la table des Dieux.

Mais quoi! Tous les penſers dont les ames bien nées,
Excitent leur valeur & flattent leur devoir,

Que sont ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir ?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines,
En vain dans les combats ont des soins diligens ;
Mars est comme l'Amour, ses travaux & ses peines
Veulent de jeunes gens.

Je suis vaincu du temps, je cede à ses outrages ;
Mon esprit seulement exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa premiere vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore,
Non loin de mon berceau commencerent leur cours ;
Je les possédai jeune, & les possede encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçû, je te le veux produire ;
Tu verras mon adresse, & ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des Rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontez je la fasse parler,
Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égaler ?

Le fameux Amphion, dont la voix nompareille
Bâtissant une ville étonna l'univers,

Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne faſſent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre ſera plaine ;
Et les peuples du Nil qui les auront oüis,
Donneront de l'encens comme ceux de la Seine,
Aux autels de LOUIS.

FRAGMENT

Sur la priſe prochaine de la Rochelle. 1628.

ENFIN mon Roi les a mis bas,
Ces murs qui de tant de combats
Furent les tragiques matieres ;
La Rochelle eſt en poudre, & ſes champs déſertez
N'ont face que de cimetieres,
Où giſſent les Titans qui les ont habitez.

SONNET

Sur la mort de ſon Fils. (*) 1608.

QUE mon fils ait perdu ſa dépouille mortelle,
Ce fils qui fut ſi brave, & que j'aimai ſi fort,
Je ne l'impute point à l'injure du Sort,
Puiſque finir à l'homme eſt choſe naturelle.

Mais que de deux marauts la ſurpriſe infidelle
Ait terminé ſes jours d'une tragique mort;
En cela ma douleur n'a point de réconfort,
Et tous mes ſentimens ſont d'accord avec elle.

O mon DIEU, mon Sauveur, puiſque par la raiſon
Le trouble de mon ame étant ſans guériſon,
Le vœu de la vengeance eſt un vœu légitime;

Fai que de ton appui je ſois fortifié.
Ta juſtice t'en prie, & les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

(*) *Voyez la Vie de Malherbe.*

ODE

A M. de la Garde, (*) au sujet de son Histoire Sainte. 1628.

LA GARDE, tes doctes écrits
Montrent les soins que *tu as* pris
A sçavoir tant de belles choses,
Et ta prestance & tes discours
Étalent un heureux concours
De toutes les graces écloses.

Davantage tes actions
Captivent les affections
Des cœurs, des yeux & des oreilles;
Forçant les personnes d'honneur
De te souhaiter tout bonheur
Pour tes qualitez nompareilles.

(*) *N. de Villeneuve, Seigneur de la Garde, du Freinet & de la Motte, frere cadet d'Arnauld de Villeneuve, Gentilhomme ordinaire d'Henri III, ensuite Capitaine de 50 hommes d'armes des Ordonnances, & Gouverneur de la Ville de Draguignan. Ces deux freres étoient de la Maison de Villeneuve, l'une des plus illustres de Provence.*

Tu ſçais bien que je ſuis de ceux
Qui ne ſont jamais pareſſeux
A loüer les vertus des hommes ;
Et dans Paris en mes vieux ans
Je paſſe à ce devoir mon temps
Au malheureux ſiecle où nous ſommes.

Mais, las ! la perte de mon fils,
Ses aſſaſſins d'orgueil bouffis,
Ont toute ma vigueur ravie ;
L'ingratitude & peu de ſoin
Que montrent les Grands au beſoin,
De douleurs accablent ma vie.

Je ne déſiſte pas pourtant
D'être dans moi-même content
D'avoir vécu dedans le monde,
Priſé (quoique viel abattu)
Des gens de bien & de vertu ;
Et voilà le bien qui m'abonde.

Nos jours paſſent comme le vent ;
Les plaiſirs nous vont décevant,
Et toutes les faveurs humaines
Sont hémérocalles, d'un jour. (*)
Grandeurs, richeſſes & l'amour
Sont fleurs périſſables & vaines.

(*) Hémérocalles ou Ephemeres ; c'eſt la même choſe. La Virgule ſauve ici le Pléonaſme.

Nous avons tant perdu d'amis,
Et de biens par le sort transmis
Au pouvoir de nos adversaires ;
Néanmoins nous voyons du port
D'autrui les débris & la mort,
En nous éloignant des corsaires.

Ainsi puissions-nous voir long-temps
Nos esprits libres & contens,
Sous l'influence d'un bon astre.
Que vive & meure qui voudra !
La constance nous résoudra
Contre l'effort de tout désastre.

Le soldat remis par son chef,
Pour se garantir de méchef,
En état de faire sa garde,
N'oseroit pas en déloger,
Sans congé, pour se soulager,
Nonobstant que trop il lui tarde.

Car s'il procédoit autrement,
Il seroit puni promptement,
Au dépens de sa propre vie.
Le parfait chrétien tout ainsi,
Créé pour obéir aussi,
Y tent sa fortune asservie.

Il ne doit pas quitter ce lieu
Ordonné par la loi de Dieu ;

Car

Car l'ame qui *lui eſt* tranſmiſe,
Félonne ne doit pas *fuïr*
Pour ſa damnation encourir;
Et être en l'Erebe remiſe.

Déſolé je tiens ce propos,
Voyant approcher Atropos
Pour couper le nœud de ma trame.
Et ne puis ni veux l'éviter,
Moins auſſi la précipiter :
Car Dieu ſeul commande à mon ame.

Non, Malherbe n'eſt pas de ceux
Que l'eſprit d'enfer a deceus
Pour acquérir la renommée
De s'être affranchis de priſon
Par une lame, ou par poiſon,
Ou par une rage animée.

Au ſeul point que Dieu preſcrira,
Mon ame du corps partira
Sans contrainte ni violence.
De l'enfer les tentations,
Ni toutes mes afflictions
Ne forceront point ma conſtance.

Mais, LAGARDE, voyez comment
On ſe diſvague doucement,
Et comme notre eſprit agréé
De s'entretenir près & loin,

Encor qu'il n'en ſoit pas beſoin,
Avec l'objet qui le recrée.

J'avois mis la plume à la main,
Avec l'honorable deſſein
De loüer votre ſainte Hiſtoire :
Mais l'amitié que je vous dois,
Par de-là ce que je voulois
A fait débaucher ma mémoire.

Vous m'étiez préſent à l'eſprit,
En voulant tracer cet écrit ;
Et me ſembloit vous voir paroître
Brave & galant en cette Cour,
Où les plus hupez à leur tour
Tâchoient de vous voir & connoître.

Mais ores à moi revenu,
Comme d'un doux ſonge avenu
Qui tous nos ſentimens cajole,
Je veux vous dire franchement,
Et de ma façon librement,
Que votre Hiſtoire eſt une école.

Pour moi dans ce que j'en ai veu
J'aſſûre qu'elle aura l'aveu
De tout excellent perſonnage ;
Et puiſque Malherbe le dit,
Cela ſera ſans contredit
Car c'eſt un très-juſte préſage.

Toute la France ſçait fort bien
Que je n'eſtime ou reprens rien
Que par raiſon & par bon titre,
Et que les doctes de mon temps
Ont toujours été très-contens
De m'élire pour leur arbitre.

La Garde, vous m'en croirez-donc ;
Que ſi Gentilhomme fut onc
Digne d'éternelle mémoire,
Par vos vertus vous le ſerez,
Et votre loz rehauſſerez
Par votre docte & ſainte Hiſtoire.

LIVRE QUATRIÉME,

Contenant les Piéces que l'on n'a pû ranger ſous aucune date.

STANCES

Pour une Maſquarade.

CEUX-CI de qui vos yeux admirent la venuë,
Pour un fameux honneur qu'ils brûlent d'acquérir,
Partis des bords lointains d'une terre inconnuë,
S'en vont au gré d'amour tout le monde courir.
Ce grand Démon qui ſe déplaît
D'être prophané comme il eſt,
Par eux veut repurger ſon temple ;
Et croit qu'ils auront ce pouvoir,
Que ce qu'on ne fait par devoir,
On le fera par leur exemple.

Ce ne ſont point eſprits qu'une vague licence
Porte inconſidérez à leurs contentemens ;

L'or de cet âge vieil, où regnoit l'innocence,
N'eſt pas moins en leurs mœurs qu'en leurs accoûtremens.
La foi, l'honneur & la raiſon
Gardent la clef de leur priſon.
Penſer au change leur eſt crime;
Leurs paroles n'ont point de fard,
Et faire les choſes ſans art,
Eſt l'art dont ils font plus d'eſtime.

Compoſez-vous ſur eux, AMES belles & hautes;
Retirez votre humeur de l'infidélité;
Laſſez-vous d'abuſer les jeuneſſes peu *cautes*, (*)
Et de vous prévaloir de leur crédulité.
N'ayez jamais impreſſion
Que d'une ſeule paſſion,
A quoi que l'eſpoir vous convie.
Bien aimer ſoit votre vrai bien,
Et, bien aimez, n'eſtimez rien
Si doux qu'une ſi douce vie.

On tient que ce plaiſir eſt fertile de peines,
Et qu'un mauvais ſuccès l'accompagne ſouvent:
Mais n'eſt-ce pas la loi des fortunes humaines,
Qu'elles n'ont point de havre à l'abri de tous vent?
Puis cela n'avient qu'aux amours,
Où les deſirs, comme vautours,

(*) *C'eſt-à-dire, peu fines. L'autorité du Poëte n'a pas fait conſerver ce mot.*

Se paiſſent de ſales rapines.
Ce qui les forme les détruit ;
Celles que la vertu produit
Sont roſes qui n'ont point d'épines.

FRAGMENT.

* * * * * * * * * * *

ELLE étoit juſqu'au nombril
Sur les ondes paroiſſante :
Telle que l'aube naiſſante
Peint les roſes en Avril. (*)

CHANSON.

C'EST fauſſement qu'on eſtime
Qu'il ne ſoit point de beautez,
Où ne ſe trouve le crime
De ſe plaire aux nouveautez.

(*) *On n'auroit peut être pas dû conſerver ce fragment qui eſt bien peu de choſe ; mais on ſuit l'édition in-8°. de Paris 1752.*

Si ma Dame avoit envie
D'aimer des objets divers,
Seroit-elle pas ſuivie
Des yeux de tout l'univers ?

Eſt-il courage ſi brave,
Qui pût avecque raiſon
Fuïr d'être ſon eſclave,
Et de vivre en ſa priſon ?

Toutefois cette belle ame,
A qui l'honneur ſert de loi,
Ne hait rien tant que le blâme
D'aimer un autre que moi.

Tous ces charmes de langage
Dont on s'offre à la ſervir,
Me l'aſſûrent davantage,
Au lieu de me la ravir.

Auſſi ma gloire eſt ſi grande
D'un tréſor ſi précieux,
Que je ne ſçai quelle offrande
M'en peut acquitter aux cieux.

Tout le ſoin qui me demeure
N'eſt que d'obtenir du Sort,
Que ce qu'elle eſt à cette heure,
Elle ſoit juſqu'à la mort.

De moi, c'eſt choſe ſans doute,

Que l'aſtre qui fait les jours
Luira dans une autre voûte,
Quand j'aurai d'autres amours.

ÉPIGRAMME.

TU dis, COLIN, de tous côtez,
Que mes vers, à les ouïr lire,
Te font venir des cruditez,
Et penſes qu'on en doive rire.
Cocu de long & de travers,
Sot au-delà de toutes bornes,
Comme te plains-tu de mes vers,
Toi, qui ſouffres ſi bien les cornes ?

CHANSON.

EST-ce à jamais, folle ESPÉRANCE,
Que tes infidelles appas
M'empêcheront la délivrance
Que me propoſe le trépas ?
La raiſon veut, & la nature,

Qu'après le mal vienne le bien :
Mais en ma funeſte aventure,
Leurs regles ne ſervent de rien.

C'eſt fait de moi quoi que je faſſe.
J'ai beau plaindre & beau ſoûpirer,
Le ſeul remede en ma diſgrace,
C'eſt qu'il n'en faut point eſpérer.

Une réſiſtance mortelle
Ne m'empêche point ſon retour ;
Quelque Dieu qui brûle pour elle
Fait cette injure à mon amour.

Ainſi trompé de mon attente,
Je me conſume vainement ;
Et les remedes que je tente,
Demeurent ſans événement.

Toute nuit enfin ſe termine ;
La mienne ſeule à ce deſtin,
Que d'autant plus elle chemine,
Moins elle approche du matin.

Adieu donc, importune péſte,
A qui j'ai trop donné de foi.
Le meilleur avis qui me reſte,
C'eſt de me ſéparer de toi.

Sors de mon ame, & t'en va ſuivre
Ceux qui deſirent de guérir.

Plus tu me conſeilles de vivre,
Plus je me réſous de mourir.

FRAGMENT.

* * * * * * * * * * * *

TANTÔT nos navires, braves
De la dépoüille d'Alger,
Viendront les Mores eſclaves
A Marſeille décharger :
Tantôt, riches de la perte
De Tunis & de Biſerte,
Sur nos bords étaleront
Le cotton pris en leurs rives,
Que leurs pucelles captives
En nos maiſons fileront.

STANCES.

QUOI donc ! ma lâcheté ſera ſi criminelle,
Et les vœux que j'ai faits pourront ſi peu ſur moi,
Que je quitte ma Dame, & démente la foi
Dont je lui promettois une amour éternelle ?

Que ferons-nous, mon Cœur ? Avec quelle ſcience
Vaincrons-nous les malheurs qui nous ſont préparez ?
Courrons-nous le hazard comme déſeſpérez,
Ou nous réſoudrons-nous à prendre patience ?

Non, non, quelques aſſauts que me donne l'envie,
Et quelques vains reſpects qu'allégue mon devoir,
Je ne céderai point, que du même pouvoir
Dont on m'ôte ma Dame, on ne m'ôte la vie.

Mais où va ma fureur ? Quelle erreur me tranſporte
De vouloir en Géant aux aſtres commander ?
Ai-je perdu l'eſprit, de me perſuader
Que la néceſſité ne ſoit pas la plus forte ?

Achille, à qui la Grece a donné cette marque,
D'avoir eu le courage auſſi haut que les cieux,
Fut en la même peine, & ne pût faire mieux,
Que ſoûpirer neuf ans dans le fonds d'une barque. (*)

Je veux du même eſprit que ce miracle d'armes,
Chercher en quelque part un ſéjour écarté,
Où ma douleur & moi ſoyons en liberté,
Sans que rien qui m'approche interrompe mes larmes.

Bien ſera-ce à jamais renoncer à la joie,
D'être ſans la beauté dont l'objet m'eſt ſi doux :
Mais qui m'empêchera qu'en dépit des jaloux,

(*) *Le Poëte ſe trompe : il n'y reſta que quelques mois.*

Avecque le penſer mon ame ne la voie ?

Le tems qui toujours vole, & ſous qui tout ſuccombe,
Fléchira cependant l'injuſtice du Sort ;
Ou d'un pas inſenſible avancera la mort,
Qui bornera ma peine au repos de la tombe.

La Fortune en tous lieux à l'homme eſt dangereuſe ;
Quelque chemin qu'il tienne, il trouve des combats.
Mais des conditions que l'on voit ici-bas,
Certes celle d'aimer eſt la plus malheureuſe.

SONNET

Sur la mort d'un Gentilhomme qui fut aſſaſſiné.

BELLE AME, aux beaux travaux ſans repos adonnée,
Si parmi tant de gloire & de contentement
Rien te fâche là-bas, c'eſt l'ennui ſeulement
Qu'un indigne trépas ait clos ta deſtinée.

Tu penſes que d'Ivry la fatale journée,
Où ta belle vertu parut ſi clairement,
Avecque plus d'honneur & plus heureuſement,
Auroit de tes beaux jours la carriere bornée.

Toutefois, bel ESPRIT, conſole ta douleur :

Il faut par la raiſon adoucir le malheur,
Et telle quelle vient prendre ſon aventure.

Il ne ſe fit jamais un acte ſi cruel ;
Mais c'eſt un témoignage à la race future,
Qu'on ne t'auroit pû vaincre en un juſte duel.

ÉPITAPHE

D'un Gentilhomme de ſes amis qui mourut âgé de cent ans.

N'ATTENS, Paſſant, que de ma gloire
Je te faſſe une longue hiſtoire
Pleine de langage indiſcret.
Qui ſe loue, irrite l'envie.
Juge de moi par le regret
Qu'eut la Mort de m'ôter la vie.

FRAGMENT.

Fin d'une Ode pour le Roi.

JE veux croire que la Seine
Aura des Cygnes alors,
Qui pour toi feront en peine
De faire quelques efforts:
Mais vû le nom que me donne
Tout ce que ma lyre sonne,
Qu'elle fera la hauteur
De l'hymne de ta victoire,
Quand elle aura cette gloire,
Que Malherbe en soit l'auteur.

FRAGMENT D'UNE ODE.

Invective contre les Mignons d'Henri III.

LEs peuples pipez de leur mine,
Les voyant ainſi renfermer,
Jugeoient qu'ils parloient de s'armer
Pour conquérir la Paleſtine,
Et borner de Tyr à Calis (*)
L'Empire de la fleur de lis.
Et toutefois leur entrepriſe,
Étoit le parfum d'un collet,
Le point coupé d'une chemiſe,
Et la figure d'un Ballet.

De leur moleſſe léthargique
Le Diſcord ſortant des enfers,
Des maux que nous avons ſoufferts
Nous ourdit la toile tragique.
La Juſtice n'eut plus de poids,
L'impunité chaſſa les loix;

(*) *Cadis.*

Et le taon des guerres civiles
Piqua les ames des méchans,
Qui firent avoir à nos villes
La face déserte des champs.

ÉPITAPHE

De M. d'Is, parent de l'Auteur.

ICI dessous gît Monsieur d'Is.
Plût or à Dieu qu'ils fussent dix !
Mes trois sœurs, mon pere & ma mere ;
Le grand Éléazar mon frere,
Mes trois tantes & Monsieur d'Is.
Vous les nommai-je pas tous dix ?

ÉPIGRAMME
A. M. COLLETET;

Sur la mort de ſa ſœur.

EN vain, mon COLLETET, tu conjures la Parque
De repaſſer ta ſœur dans la fatale barque ;
Elle ne rend jamais un tréſor qu'elle a pris.
Ce que l'on dit d'Orphée eſt bien peu véritable.
Son chant n'a point forcé l'Empire des Eſprits,
Puiſqu'on ſçait que l'arrêt en eſt irrévocable.
Certes, ſi les beaux vers faiſoient ce bel effet,
Tu ferois mieux que lui ce qu'on dit qu'il a fait.

STANCES.

Paraphraſe d'une partie du Pſeaume CXLV.

N'ESPÉRONS plus, mon Ame, aux promeſſes du monde ;
Sa lumiere eſt un verre, & ſa faveur une onde (*)

(*) Malherbe avoit corrigé.
Son état le plus ferme eſt l'image de l'onde
Que toujours, &c.

Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanitez, laſſons-nous de les ſuivre :
C'eſt Dieu qui nous fait vivre,
C'eſt Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour ſatisfaire à nos lâches envies,
Nous paſſons près des Rois tout le temps de nos vies
A ſouffrir des mépris & ployer les genoux.
Ce qu'ils peuvent n'eſt rien : ils ſont, comme nous ſommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'eſprit, ce n'eſt plus que pouſſiere,
Que cette majeſté ſi pompeuſe & ſi fiere
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangez des vers.

Là ſe perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de ſceptre, ils n'ont plus de flatteurs.
Et tombent avec eux d'une chûte commune
Tous ceux que leur fortune
Faiſoit leurs ſerviteurs.

FIN.

TABLE

Des Piéces contenues dans les Œuvres de MALHERBE.

LEs Larmes de Saint Pierre. *Poëme imité de l'Italien de* Tanfillo. Page 52

STANCES

Pour le Duc de Montpenſier. 68
Enfin cette Beauté m'a la place rendue, &c. 75
Conſolation à Caritée. 78
Beauté, mon cher ſouci, de qui l'ame incertaine, &c. 81
Conſolation à M. du Perier. 82
Proſopopée d'Oſtende. 98
Paraphraſe du Pſeaume VIII. 104
Pour les Paladins de France dans un Combat de Barriere. 106
Pour le Roi Henry le Grand, allant en Limoſin. 110
Pour le Carrouſel des Quatre Élémens. 124
Pour le Duc de Bellegarde. 137
Pour la Vicomteſſe d'Auchy. 155
Sur l'éloignement de la même. 158
A la Princeſſe de Conti. 164
La Renommée à Henry le Grand, dans le Ballet de la Reine. 167
*Pour Henri IV, ſous le nom d'*Alcandre, *ſur l'abſence d'*Oranthe, *ou de la Princeſſe de Condé.* 170
Pour le même, ſur le même ſujet. 173
Alcandre plaint la captivité de ſa Maîtreſſe. 176
Pour Alcandre au retour d'Oranthe à Fontainebleau. 180
Stances compoſées en Bourgogne. 185

TABLE.
Au Roi Henry le Grand, pour de petites Nymphes, dans un Divertissement de la Cour. 192
Sur la mort de Henry le Grand, au nom du Duc de Bellegarde. 194
A la Reine, Marie de Médicis, pendant sa Régence. 206
Stances des Sybilles, pour la Publication du Mariage de Louis XIII avec l'Infante d'Espagne, Anne d'Autriche, &c. 210
Autre sur le même sujet. 214-217
Paraphrase du Pseaume 128 au sujet de la premiere Guerre des Princes. 231
Récit d'un Berger au Ballet du Triomphe de Pallas. 238
Sur le Mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche. 243
Pour le Duc de Bellegarde sur la guérison d'une Dame. 249
Pour le Comte de Charny & Mademoiselle de Castille. 253
Stances spirituelles. 257
Au Premier Président de Verdun, sur la mort de sa femme. 262
Pour le Comte de Soissons. 267
Pour une Mascarade. 292
Stances amoureuses. 298
Paraphrase d'une partie du Pseaume 145. 305

ODES

Au Roi Henry le Grand sur la réduction de Marseille. 70
A Marie de Médicis sur sa bienvenue en France. 87
Sur l'attentat commis sur le Pont-Neuf en la Personne d'Henry IV. 115
Au Roy Henry le Grand, sur le voyage de Sedan. 126
Au Duc de Bellegarde, Grand Écuyer de France. 143

TABLE.
A Marie de Médicis sur les succès de sa Régence. 201
Au Roi Louis XIII, allant châtier la rébellion de la Rochelle. 277
A M. de la Garde au sujet de son Histoire Sainte. 286

SONNETS

A Jean Rabel, *Peintre.* 97
A la Princesse de Condé Douairiere. 109
Au Roi Henry le Grand. 139
Au même. 140
Au même, pour le premier Ballet de M. le Dauphin. 191
A M. de Flurance sur son livre de l'Art d'embellir (Ouvrage de Dévotion.) 153
Sur l'absence de la Vicomtesse d'Auchy. 154
Pour la même. 157
A la même. 160
Sur l'absence de la même. 161
Sur le même sujet. 162
A la même. 163
A l'occasion de la goutte dont Henry IV. étoit attaqué. 166
Au Dauphin, depuis Roi Louis XIII. 184
A Marie de Médicis, sur la mort de M. le Duc d'Orléans. 204
A la même pour M. de la Ceppede. 218
A M. du Maine sur ses Œuvres Spirituelles. 229
A la Princesse de Conti. 256
A M. le Duc d'Orléans, frere de Louis XIII. 261
Au Roi Louis XIII, après la Guerre contre les Huguenots. 269
Au même. 272
Au Cardinal de Richelieu. 271
Pour le même, alors premier Ministre. 275
Au Marquis de la Vieuville, Surintendant des Finances. 273

Sur la mort du fils de Malherbe. 285
Sur la mort d'un Gentilhomme qui fut aſſaſſiné. 300

CHANSONS

Chanſon faite avec la Ducheſſe de Bellegarde & Racan. 135
Sur le départ de la Vicomteſſe d'Auchy. 137
Pour Henri le Grand, ſur la derniere abſence de la Princeſſe de Condé. 182
Pour Rodanthe, ou telle autre Iris en l'air. 236
Pour le Ballet du Triomphe de Pallas. 242
Pour le Duc de Bellegarde, amoureux d'une Dame. 245
Pour le même, ſur le même ſujet. 247
A la Marquiſe de Rambouillet, ſous le nom de Rodanthe. 258
Pour la Dame de ſes Penſées. 294
Déſeſpoir amoureux. 296

ÉPIGRAMMES

Sur le Portrait d'Eſtienne Paſquier. 49
Sur Mademoiſelle de Conti. 189
Sur la Pucelle d'Orléans brûlée par les Anglois. 219
Sur ſa Statue qui étoit ſans inſcription. 220
Pour les Heures de la Vicomteſſe d'Auchy. 235
Sur le même ſujet. 236
Pour les Poëmes du ſieur de Lartigues, Provençal. 251
Sur une image de Sainte Catherine. 255
Imitation de l'Épigramme 40 du ſixieme Livre de Martial. ibid
Pour le Livre intitulé: Le Portrait de l'Éloquence Françoiſe. 260
Sur un Cocu difficile en Vers. 296
A Colleret, ſur la mort de ſa Sœur. 305

ÉPITAPHES

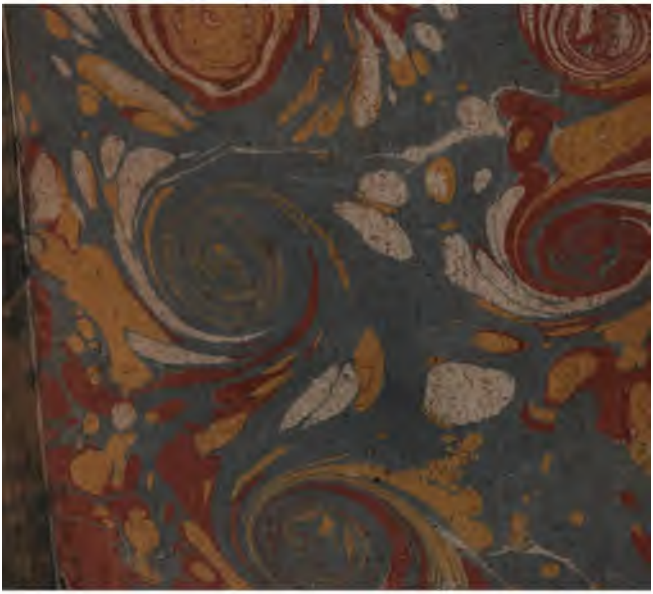
Épitaphe en forme de Sonnet pour Mademoiſelle de Conti. 190

TABLE.
Autre, dans la même forme, pour le Duc d'Orléans, second fils de Marie de Médicis. 205
Autre, dans la même forme, pour Madame Puget. 234
Dédicace de la précédente Épitaphe. 235
Épitaphe d'un Grand, le Connétable de Luynes. 261
Épitaphe d'un Gentilhomme, mort âgé de cent ans. 301
Épitaphe de M. d'Is, parent de l'Auteur. 304

INSCRIPTIONS

Pour le portrait de Cassandre, Maîtresse de Ronsard. 266
Pour la Fontaine de l'Hôtel de Rambouillet. 276

FRAGMENS

Ode à Henry le Grand sur la réduction de Marseille. 73
Stances aux Ombres de Damon. 100
Strophe imparfaite d'une Ode quelconque. 204
Ode à Marie de Médicis, après la premiere Guerre des Princes. (Il paroît qu'il n'y manque que la premiere Strophe, où l'invocation des Muses. 221
Strophe au sujet de la même Guerre, où le poëte fait parler le Dieu de la Seine. 230
Autres Fragmens sur le même sujet. 232-233
Prophétie du Dieu de la Seine contre le Maréchal d'Ancre. 252
Ode au Cardinal de Richelieu. 270
Vers Alexandrins pour la Marquise de Rambouillet. 274
Sur la prise de la Rochelle, alors prochaine. 284
Vers sur une belle Baigneuse. 294
Strophe d'une Ode. 298
Fin d'une Ode pour le Roi. 302
Invective contre les Mignons d'Henry III. 303

Fin de la Table.